LE DOCTEUR BAUMGARTNER

SOUVENIRS DE SA VIE

ET DE SES ÉCRITS




22501997854



St-Jean la Tour, Genève

M. le professeur et Mme Baumgartner et leurs enfants, M. Frank Baumgartner, M. et Mme Robert-Baumgartner et leur enfant, M. le docteur et Mme Bétrix-Baumgartner, Mme Moilliet-Sayous et sa famille, les familles Baumgartner et Moilliet, d'Angleterre, font part à leurs amis et connaissances de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver en la personne de Monsieur le 307x

Docteur Baumgartner

leur bien-aimé père, beau père, grand-père, oncle, grand oncle et cousin, que Dieu a retiré à Lui le 14 janvier, dans sa 87me année.

Le journal de demain indiquera l'heure du convoi.

Le Docteur Baumgartner.

OFFERT

à Mr le Dr Richard Baumgartner



Tiré à 120 exemplaires.

No 35.



Ant. Baumgartner D. M.

Bordier

Imp Ch V.

Le
Docteur Baumgartner

(1808-1895)

SOUVENIRS

DE SA VIE ET DE SES ÉCRITS



GENÈVE
IMPRIMERIE JULES-GUILLAUME FICK
(Maurice Reymond & Cie)

1895


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVANT-PROPOS

Les pages qui suivent n'ont pas été destinées par leur auteur au public indifférent et oublieux, mais aux parents attachés à de communs souvenirs de famille, et aux amis fidèles à une vieille affection. A ce titre, on reconnaîtra qu'il ne faut pas chercher ici une biographie *au sens habituel du mot, mais un simple* mémorial, *une esquisse tout intime de la vie si remplie, de l'activité si multiple d'un père auquel ses enfants désirent rendre ce modeste témoignage de leur respectueuse affection.*

A.-J. BAUMGARTNER.



LE DOCTEUR BAUMGARTNER

I

ORIGINE DE LA FAMILLE. ENFANCE. ANNÉES D'ÉTUDES ET DÉBUTS DANS LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE.

Peu d'hommes ont, croyons-nous, attaché plus de prix que le docteur Baumgartner aux souvenirs et aux traditions de famille; peu d'hommes ont cultivé ces souvenirs avec plus d'amour et entretenu avec plus de soin ces rapports de parenté qui constituent une des plus vives jouissances de la vie. Nous inspirant de cette pensée, nous estimons qu'il ne sera pas inopportun de rappeler ici quelques faits et quelques dates de ce passé auquel notre père aimait tant à se reporter.

Antoine Baumgartner naquit à Birmingham le 2 juin 1808. Il était fils de Jean Baumgartner et de

Susanne-Elisabeth Moilliet. Sa famille était originaire de Liestal, chef-lieu du canton suisse de Bâle-Campagne, dont la bourgeoisie fut *renouvelée* en faveur du docteur Baumgartner et de ses descendants, par acte officiel du 1er janvier 1857, sur la demande que notre père en avait faite à l'autorité cantonale de la patrie de ses ancêtres.

Le premier Baumgartner qui, en 1722, vint s'établir à Genève, fut Jean Baumgartner, maître ès chirurgie, lui-même fils et petit-fils de chirurgiens. Il s'y maria, en 1728, avec Susanne Villeméjane, fille de Pierre Villeméjane et d'Anne Prévost, acquit la bourgeoisie de Genève qui lui fut conférée par acte de 1735[1] et fut, dès 1759, chirurgien de l'Hôpital. Ce Jean Baumgartner, qui n'avait ni frère, ni sœur, était apparenté par sa mère avec la famille bâloise des *Werenfels*, qui fournit à l'Eglise de Bâle deux théologiens éminents[2].

[1] Cet acte, scellé des armes de la République de Genève, est un document intéressant : il atteste que Jean B. et ses deux fils, « ayant volontairement promis et juré sur les Saintes Écritures de Dieu de vivre selon la sainte Réformation évangélique » et « d'être bon et fidèle à l'État », ont été reçus bourgeois moyennant le payement de 4,000 florins de dix écus pour la Bibliothèque, et « d'un fusil assorti pour l'usage de notre Arsenal ». A cette époque-là, en effet, la bourgeoisie était rarement accordée, et le prix qu'il fallait payer était considérable.

[2] Le Dr Pierre Werenfels, *antistès* (c'est-à-dire premier pasteur) de l'Église de Bâle et professeur à l'Académie de cette ville, et le

Il mourut en 1790, âgé de 88 ans. Susanne Villeméjane, sa femme, était fille de Pierre Villeméjane, maître ès chirurgie, dont le père, protestant français du Vigan, s'était réfugié à Genève, lors de la Révocation de l'Edit de Nantes. Il y aurait bien des détails intéressants à donner sur cette famille viganaise, dont la plupart des membres souffrirent courageusement pour la cause évangélique et demeurèrent toujours fidèles à la foi de la glorieuse Eglise huguenote de France, tandis que l'un d'entre eux, sous le coup de la persécution, devint catholique et, pour prix de son apostasie, fut anobli. Pierre Villeméjane épousa, comme nous l'avons dit plus haut, D^lle^ Anne Prévost, à la mort de laquelle, en 1754, le domaine de Saint-Jean est entré dans notre famille.

Le docteur Baumgartner a toujours attaché un grand prix à tout ce qui rappelait le passé de sa vieille demeure patrimoniale, dans laquelle il a vécu sans interruption depuis 1845, et où il est mort cinquante ans après. Et, en fait, l'histoire de cette propriété présente un intérêt peut-être unique dans les annales des campagnes genevoises. Elle dépendait, dès le XIIe siècle,

Dr Samuel Werenfels, professeur à l'Académie, qui fut, avec J.-F. Ostervald de Neuchâtel et Alphonse Turrettini de Genève, membre du *Triumvirat helvétique*.

du fief de Saint-Jean ou de l'abbaye de l'Ordre de saint Benoît, dont les religieux possédaient des biens considérables dans la région. Le plus ancien propriétaire en fut Aymé Mercier, comme en témoigne un acte de l'an 1480. Quelques années après, le domaine fut acheté par les frères Pelardi, dont l'un porte, dans l'acte original de 1502, que nous possédons, le titre de secrétaire ducal de Savoie. Le couvent de Saint-Jean ayant été détruit en 1534, et les Bernois s'étant emparés d'une partie de ses biens en 1536, ce fut d'eux que dépendit, jusqu'en 1567, le domaine qui nous intéresse. Dès 1567, les Bernois ayant vendu leurs droits au duc de Savoie, la propriété de Saint-Jean releva de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare, dont le duc était commandeur. Enfin, après le traité de Turin, conclu en 1754, et qui cédait à la République de Genève « tous les biens que le Prieuré de Saint-Jean possédait dans la ville et son territoire » (article X du traité) elle releva directement de la Seigneurie de Genève. Les actes notariés de 1545, 1750 et 1757, dont nous possédons des copies, établissent nettement toute cette filiation historique [1].

[1] Ces détails sont tirés des notices communiquées au docteur B. par MM. Sordet et Dufour, archivistes de l'Etat de Genève, en 1851 et en 1886.

Pendant bien des générations, le domaine semble avoir été transmis, par héritage, d'une famille genevoise à l'autre, jusqu'au moment où, des Prévost, il passa dans nos mains. Ces traditions vénérables étaient chères à notre père; il aimait la vieille maison bâtie par son bisaïeul sur la colline qui domine le Rhône et Genève, et il comptait comme une « originalité rare » le fait d'habiter un domaine qui datait d'aussi loin. Aujourd'hui, la ville même, qui s'est fort étendue de ce côté, enserre de partout la campagne de Saint-Jean; mais, il n'y a pas un demi-siècle, on y jouissait d'un voisinage tout différent et fort champêtre. C'était, d'un côté, la campagne de Constant qui, à la fin du siècle dernier, appartenait à noble Pierre Pictet, professeur en droit; de l'autre, le domaine de M. Mallet, qui fut acheté par le fameux docteur Tronchin, pour être loué à Voltaire, qui l'habita de 1755 à 1758. Le célèbre philosophe avait même fait planter, au bout de la propriété, un petit bois qu'il appelait son *Cache-Pictet.* Il venait, dit-on, souvent admirer la vue des montagnes, depuis l'extrémité de la terrasse de son voisin le chirurgien, et converser avec les filles de ce dernier, lequel, peu enthousiaste des principes de l'*Encyclopédie*, déclarait alors, avec l'accent bâlois qu'il avait conservé, qu'il n'aimait pas voir venir chez lui *ce vieux paganiste!* Jusqu'au com-

mencement de notre siècle, la campagne resta indivise entre tous les membres de la famille; elle représentait, malgré son étendue restreinte, *seize* parts, dont les parents du docteur Baumgartner rachetèrent le plus grand nombre en 1815 et 1816, et héritèrent du reste. En 1858, lors de l'établissement du chemin de fer de Lyon à Genève, la campagne fut coupée en deux, et notre père, pour simplifier l'exploitation de son domaine, vendit la partie située de l'autre côté de la tranchée assez profonde qu'occupe la voie ferrée. C'est de ce moment aussi que date le chemin qui longe au nord la propriété et dont une partie fut donnée, en 1859, par le docteur Baumgartner à la commune du Petit-Saconnex.

Les fils de Jean Baumgartner, Jean-Louis et Jacob-Julien, s'étaient établis en Angleterre vers le milieu du XVIIIe siècle, et avaient été naturalisés sujets britanniques par acte du Parlement, la septième année de George III (1767). Les descendants de Jacob-Julien Baumgartner, dès lors, n'ont plus quitté l'Angleterre,[1] et la naturalisation anglaise a été également conservée avec soin par ceux de Jean-Louis Baumgartner.

[1] Notre honorable cousin, le Général Mowbray Baumgartner, a bien voulu nous communiquer toute une série de documents et de lettres concernant les deux frères J.-L. et J.-J., et qu'il a réunis

Jean-Louis, grand-père du docteur Baumgartner, avait, dans sa jeunesse, comme son frère Jacob-Julien, suivi les classes du Collège de Genève. Très intelligent et doué d'une grande facilité naturelle, il y fit de bonnes études. « C'était, dit une de ses nièces[1], un » homme de beaucoup d'esprit et d'agrément, d'une » conversation fort intéressante, car il avait beaucoup » parcouru le monde, et avait fait, aux Indes orientales, » plusieurs voyages au cours desquels il lui était arrivé » de nombreuses et curieuses aventures. » Il embrassa la carrière du commerce et fut, pendant quelques années, surintendant de la Compagnie des Indes, dans les grands établissements de sériciculture que cette puissante association possédait au Bengale. C'est en se rendant à sa destination que Jean-Louis Baumgartner eut une des aventures les plus singulières de sa vie. La flotte anglaise, à bord de laquelle il était monté, composée de plus de soixante navires de guerre et

en un tout suivi, dont la lecture offre le plus grand intérêt. Les lettres écrites par Jacob-Julien à ses correspondants et, en particulier, à son frère, étaient toujours soigneusement copiées par lui, de sorte qu'elles sont, pour nous, une source précieuse de renseignements. Il n'en est pas de même de celles de Jean-Louis, dont aucune n'a été conservée. Cela est d'autant plus regrettable que notre bisaïeul eut une existence très remplie et très variée, où les éléments extraordinaires n'ont pas manqué, comme nous allons le voir.

[1] Miss Tryce Mary Baumgartner.

de commerce, était partie de Portsmouth le 27 juillet 1780. Elle fut, à la hauteur de Cadix, capturée presque en entier par les flottes espagnole et française combinées, sous le commandement de Don Luis de Cordova. Quelques navires de guerre purent échapper, mais les autres, chargés de marchandises et de passagers, ayant vent contraire, furent pris. La capture était considérable : 1255 soldats, 74 officiers de l'armée de terre, 1520 matelots, 280 passagers des deux sexes, en tout près de 3000 personnes ! *L'Annual Register for* 1781, cité par le Général Mowbray Baumgartner dans la notice dont nous venons de parler, s'exprime comme suit sur cet événement naval : « An english fleet of » near 60 ships led captive by a spanish squadron, » was extremely flattering to a people, to whom naval » capture from such an enemy were an unusual spec» tacle. All their ancient losses, all the insults which » their coasts and that city and port in particular, had » formerly suffered, seemed now at one stroke to be » done away. » Aussi les prisonniers furent-ils traités de la façon la plus courtoise et la plus hospitalière à Cadix, ainsi que l'atteste la lettre d'un officier anglais, publiée par le *General evening Post* du 26 septembre. Au bout de peu de semaines, les captifs furent rendus à la liberté et, l'année suivante, J.-L. Baumgartner

repartait pour les Indes, où il resta quelques années.

De retour en Angleterre, il fonda, à Birmingham et à Londres, une maison de commerce, dont les affaires prospérèrent d'abord de la façon la plus réjouissante. Mais les jours difficiles arrivèrent, grâce au *blocus continental* dont le commerce anglais eut tant à souffrir. « D'énormes saisies de marchandises, faites par les Français sur les côtes d'Allemagne, et qu'ils brûlèrent en l'honneur du système continental, achevèrent notre ruine », raconte notre père, dans un *Recueil de souvenirs* écrit de sa main, et auquel nous ferons de nombreux emprunts dans les pages qui vont suivre. « ... Ma mère insista pour qu'on se retirât à Genève. C'était l'hiver de 1812, les armées de France étaient anéanties dans les neiges de la Russie; les troupes françaises, leurs chefs et leur police, qui occupaient toute l'Allemagne, furieux de ces désastres qu'ils avaient pourtant bien mérités, se vengeaient sur des innocents qui n'en pouvaient mais. Nous l'éprouvâmes bien pour notre part. Après une traversée orageuse qui dura dix jours et où nous fûmes poursuivis par un corsaire danois, nous abordâmes à Helgoland et, de là, je ne sais trop comment, à Hambourg, au cœur de l'hiver. Il y avait là un corps d'armée, commandé par Davout, personnage fort mal porté pour tout ce qui était anglais... Nous

venions d'Angleterre, nous en avions le langage, le costume... On nous força à passer là tout un cruel hiver... Tous les canaux étaient gelés. Enfin, au mois de mars, après bien des souffrances, nous pûmes partir. Mon père acheta une chaise de poste, et nous fûmes quinze à vingt jours en route. Enfin, nous eûmes le bonheur ineffable de rentrer dans Genève... »

Notre père avait donc cinq ans lorsqu'il arriva à Genève. Il fut placé au collège, dont il suivit avec grand succès toutes les classes. C'était, pour notre petit pays, une période intéressante entre toutes, que celle qui embrasse les années 1813 à 1830, période d'affranchissement de la domination française et de réveil religieux tout ensemble. Parvenu dans la cinquième classe du collège fondé par Calvin, notre père eut le privilège d'y avoir pour maître un homme éminent par sa foi et par les dons de son esprit, César Malan, qui devait jouer un rôle considérable dans la Genève religieuse de la première moitié dù siècle. C'était en 1818. L'état religieux de la population était peu réjouissant : c'était un affadissement général, un sommeil spirituel complet, une hostilité déclarée à l'égard de toute manifestation de foi et de vie chrétiennes. On se contentait du Dieu des bonnes gens, le Dieu de Jean-Jacques Rousseau, et d'un Christ purement humain, modèle de

vertu, mais qui avait cessé d'être le Dieu fait Homme. Malan, lui, avait rompu avec les doctrines rationalistes qui régnaient dans l'Eglise de son pays; il en était résolûment revenu à l'Evangile de Jésus-Christ, à la foi chrétienne telle que Calvin l'avait proclamée au sein des pays français. Les âmes commençaient à se réveiller d'une torpeur spirituelle qui n'avait que trop duré et que de vaillants chrétiens écossais, les frères Haldane, vrais envoyés d'En-haut, étaient venus secouer; mais, parce qu'ils étaient étrangers au pays, leur œuvre excellente excitait la défiance, et leurs efforts froissaient l'amour-propre national, l'orgueil local. Merle d'Aubigné a dit un jour que : « pendant quelque temps, il a été convenu que les doctrines orthodoxes et évangéliques qui, fondées sur la Parole de Dieu, ont été reconnues en tout temps et en tout lieu par l'Eglise universelle, étaient une invention de l'an 1815, ou bien une découverte des Anglais, qu'ils apportèrent au continent, comme les machines à vapeur [1] ». Le docteur Baumgartner se rappela toujours, avec des sentiments de vive gratitude, l'action qu'exerçait sur l'esprit et le cœur de ses jeunes élèves, ce chrétien si distingué, que l'intolérance des autorités scolaires de l'époque obligea

[1] Rapport sur l'Ecole de théologie, 1836, p. 50.

à quitter ses fonctions pédagogiques, parce qu'il était *mômier*, comme on appelait alors les disciples de Jésus-Christ. Malan, le cœur déchiré, dut se séparer de ses élèves; il leur dit adieu dans une pièce de vers admirable, et que notre père a toujours pieusement conservée, en souvenir du maître qu'il aimait, et que, cinquante trois ans après, il fit insérer dans un recueil populaire annuel, publié à Genève : « Que dis-tu de cela (écrit-il en 1871 à son ami M. Ch. Eynard)? l'*Almanach de l'Institut*, présidé par M. Carl Vogt[1], insérant des vers de M. Malan! C'est un tour de ma façon[2]. » Malan dirigeait, dans la chapelle qu'il avait fait construire aux portes de Genève, un *catéchisme* auquel notre père assista longtemps. Il fallait vraiment du courage pour affronter les petites persécutions que, le long de la route, on faisait subir aux enfants qui allaient entendre le fidèle prédicateur; des railleries et des projectiles, inoffensifs sans doute, mais désagréables quand même, lancés par ceux qui ne voulaient pas de cet Evangile remis en honneur par Malan et par les quelques chrétiens qui partageaient sa foi.

Après le collège, que notre père parcourut dans son

[1] Le célèbre naturaliste matérialiste, président de l'Institut national genevois.

[2] Lettre à M. Charles Eynard, du 22 novembre 1871.

entier, ce fut l'Auditoire de belles-lettres et de philosophie, au sortir duquel il prit son grade de bachelier ès lettres (1826), avant d'entrer dans la voie des études spéciales qu'il allait aborder. C'est à cette époque si lointaine de ses années de collège et d'Académie que remontent la plupart de ces liaisons d'amitié auxquelles notre père fut fidèle toute sa vie et qui avaient tant de prix à ses yeux : de là dataient ses rapports d'affection avec le docteur Bizot, le docteur Auguste Brun, le docteur Cayla, le professeur Decrue, le peintre D'Albert Durade, le docteur d'Espine, le sculpteur Dorcière, M. Ch. Eynard, le pasteur Amédée Fontanès, le consul Gambini, le docteur Théodore Maunoir, M. Charles Schaub, etc.

Notre père se destina de bonne heure à la carrière médicale, et, pour s'y préparer dignement, les traditions en honneur à Genève voulaient que l'on eût suivi les leçons des praticiens éminents qui composaient les écoles de Lyon et de Paris. Le futur docteur Baumgartner, après un séjour de quelques mois à Lyon, où il fit surtout des études anatomiques, gagna Paris à Pâques 1828. En automne il concourut, avec son ami Auguste Brun [1], pour l'externat des hôpitaux. Tous deux

[1] C'est au docteur Auguste Brun que nous devons la plupart de ces renseignements sur le séjour de notre père à Paris, renseigne-

entrèrent, au 1er janvier 1829, dans le service chirurgical du fameux Dupuytren. De là, notre père passa à l'hôpital de la Pitié. En 1832, lors de la grave épidémie de choléra qui sévit dans certains départements, il fut envoyé à Bray-sur-Seine pour y soigner les cholériques; il put étudier de près le terrible mal, alors très peu connu, et contre lequel il lutta vaillamment :

« J'habitais, écrit-il dans une lettre à M. Urbain Olivier, du 5 février 1888, un ancien château appelé *la Vicomte*, qui appartenait à un ex-notaire de campagne, chez qui j'avais le logement et le déjeuner. Quant au dîner, il avait lieu chez un ancien chef d'escadron de la garde royale, M. de Flavigny. Le matin, j'entendais des manifestions démocratiques; le soir, des déclarations royalistes, et j'avoue que ces dernières me plaisaient mieux et partaient de bouches plus loyales. Quant à ma médecine, elle valait ce qu'elle pouvait, mais la bonne volonté ne me manquait pas. » C'est pendant son séjour dans cette localité que lui survint un accident qui mit ses jours en danger : un coup de pied du mulet qu'on tenait à sa disposition pour faire ses visites médi-

ments qu'il nous donna, de la façon la plus aimable, dans une lettre écrite peu de semaines avant sa mort, survenue en mai 1895. Ces deux amis, dont les rapports de fidèle affection duraient depuis plus de soixante dix ans, se sont suivis de bien près dans la tombe.

cales. Il fut gravement malade, et disait même avoir toujours conservé quelques suites fâcheuses de cette aventure.

Enfin, après un stage à la clinique du professeur Fouquier, à l'Hôpital de la Charité, il fut reçu, en 1833, docteur en médecine de la Faculté de Paris, après la présentation d'une thèse sur *Le Siège de l'hystérie*, dont la première page porte, comme dédicace, les noms de ses parents, celui d'un de ses oncles, et celui du professeur Fouquier, dans le service duquel il avait étudié le sujet traité [1].

Pendant ses années d'études à Paris, le docteur Baumgartner, qui a eu de tout temps la passion de la marche et des courses de montagnes, parcourut à différentes reprises les belles plaines de la Bretagne et de la Normandie, en compagnie d'amis dont les noms revenaient volontiers sur ses lèvres, au cours de sa longue carrière : Charles Martins, l'éminent professeur de botanique à la Faculté de Montpellier, et Alexandre Ploque, qui fut bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris. Déjà en 1827, avant de partir pour la France, il avait

[1] Le diplôme qui lui fut conféré est intéressant par les signatures qu'il porte. Promulgué au nom du roi Louis-Philippe, par le ministre d'Etat Guizot, il est revêtu des signatures de Victor Cousin, le célèbre philosophe, de l'historien Villemain, et du baron Orfila, l'illustre chimiste, alors doyen de la Faculté de médecine.

fait en Suisse, avec son ami le capitaine Ch. Schaub, ses premières excursions, marquées parfois par des incidents bien pittoresques : témoin celle où, trois jours avant de rentrer à Genève, on perdit la bourse commune, et où l'on fut obligé de vivre à deux, avec six sols pour tout viatique. — Notre père aimait à se rappeler ces courses en pleine nature, dans des régions qui avaient encore toute leur poésie et leur rusticité, et qui n'avaient pas encore été enlaidies, profanées, par les badauds de tous pays. Très bon botaniste, il savait voyager avec profit, en observateur intelligent des êtres et des choses que le hasard de la route lui faisait rencontrer. A soixante ans de distance, il se souvenait encore d'avoir voyagé avec un compagnon de route, qui présentait telle ou telle particularité, et qui lisait un ouvrage dont le docteur Baumgartner se rappelait le titre exact. Cette mémoire extraordinaire était, en outre, meublée d'une manière exceptionnelle de citations des auteurs anciens, avec les écrits desquels il était familier. Ovide, Horace, Virgile, Juvénal et bien d'autres, étaient pour lui de vieilles connaissances auxquelles il ne faussa jamais compagnie, qu'il aimait à citer, car, chez lui, la culture classique était profonde et étendue; elle avait marqué son esprit et sa conversation d'une empreinte ineffaçable

et, en l'entendant parler ou en lisant ses écrits, on sentait bien vite combien cette pratique des Grecs et des Latins a de prix et de charme. La littérature française du grand siècle était aussi connue de lui dans ses genres les plus divers, et les citations qu'il en savait faire, toujours avec à propos et avec une sûreté de mémoire peu commune, excitaient souvent notre envie. On comprend que ces voyages de vacances, avec des amis choisis et qui, tous, possédaient leur distinction spéciale, devaient constituer une bien vive jouissance, et fournir une mine féconde d'heureux souvenirs. Nos courses précipitées d'un train dans un autre, à nous, enfants de cette fin de siècle, sont une bien sotte façon de voyager, quand nous les comparons à ces fortes marches auxquelles s'entraînaient des amis dont les dons divers s'harmonisaient et trouvaient à s'exercer tout le long du chemin. Trente ans après, l'un de ces amis d'études et de voyages, Ploque, écrivait au docteur Baumgartner : « Je n'ai oublié, ni ces bons temps de notre jeunesse, ni cette précieuse amitié qui les rendait meilleurs encore. Nos courses de Suisse, de Bretagne et de Normandie, tout cela est encore bien présent à ma pensée, et bien souvent je me suis soulagé des ennuis et des tracas des affaires, en me reportant avec bonheur à ces temps où, libres des regrets du

passé ou des préoccupations de l'avenir, nous n'avions à nous que le présent insouciant et vagabond. Hélas! pourquoi cela n'est-il plus ?[1] »

Le docteur Baumgartner lui-même a laissé, manuscrites, de fort intéressantes relations de ses voyages de vacances de l'année 1829. Il y raconte, en particulier, la course qu'il fit au Grand-Saint-Bernard, et la part qu'il prit à l'assemblée annuelle de la Société helvétique des Sciences naturelles, qui, cette année-là, eut lieu à l'Hospice bien connu. Il y rencontra nombre de notabilités scientifiques de la Suisse, « le philhellène Gosse, qui, vêtu d'une peau de mouton, voulut prouver que les Grecs étaient le peuple le plus humain de la terre; les docteurs Peschier et de Roches, le premier amusant la table de ses lazzis et de ses fréquentes libations; l'autre, ne quittant le coin du feu que pour les repas » et Charpentier, qui découvrit le premier la théorie du mouvement des glaciers. Le docteur Baumgartner y décrit jusqu'au dîner qui ouvrit la session, et dans lequel on entendit « des chansons avec refrains chantés en chœur, les unes sentimentales, d'autres divertissantes qui valaient mieux; des toasts patriotiques et religieux, qui faisaient de l'effet dans ce lieu et dans la bouche

[1] Lettre du 17 septembre 1857.

émue de bons vieux suisses, mais qui eussent été sifflés ailleurs. On put remarquer les balourdises de quelques membres valaisans de la société ; mais, dans ces moments-là, on n'examine pas, on applaudit, on braille, et le bruit exclut le bon sens [1] ».

Rentré à Genève, le docteur Baumgartner aborda immédiatement la pratique de la médecine. Le corps médical genevois n'était, à cette époque-là, composé que d'une quinzaine de docteurs ; mais l'exiguité de la ville n'en eût guère comporté davantage. Le docteur Baumgartner devint le médecin attitré de la commune du Petit-Saconnex, située aux portes mêmes de la ville. Pour se rendre chez ses malades, il montait à cheval. Aujourd'hui, c'est une autre monture qui s'est gagné les faveurs des disciples d'Esculape : la bicyclette est, pour tous, ecclésiastiques et docteurs, à l'ordre du jour, et c'est à grands coups de pédale que MM. les médecins du corps et de l'âme vont porter à leurs ouailles les secours de l'art ou ceux de la religion. Dirons-nous que la dignité de la *Faculté* y a gagné ? Nous serions plus enclin à croire le contraire, et nous trouverons toujours un certain charme à nous rappeler le temps où, pour remplir les devoirs de leur vocation, les doc-

[1] Voyage dans les Alpes, cahier manuscrit.

teurs enfourchaient quelque bonne *Grise*, comme on dit dans le pays.

En cette même année 1834, le docteur Baumgartner fut reçu membre de la Société médicale de Genève, qu'il eut l'honneur de présider en 1852, mais qu'il quittait déjà en 1842, comme nous le verrons plus loin, lorsqu'il se mêla aux luttes des partis politiques. — Très bon auscultateur, élevé à l'école des chefs de clinique les plus distingués des grands hôpitaux de Paris, le docteur Baumgartner occupa, parmi ses collègues genevois, un rang fort honorable et bien mérité. Homme actif entre tous et apportant à tout ce qu'il faisait une ardeur qu'il a conservée jusque dans l'arrière vieillesse, il devait mettre, à l'exercice de la médecine, son entrain naturel et, disons-le aussi, son bon cœur. On nous racontait récemment qu'il lui était arrivé mainte fois d'être appelé chez de pauvres gens et, après avoir écrit son ordonnance, de déposer sur celle-ci l'argent nécessaire à l'achat du remède prescrit. Plus tard, lorsque des occupations d'un ordre tout différent eurent donné à son activité une direction nouvelle, il consentit toujours à fournir, à titre purement bénévole, ses conseils et ses soins aux paysans des environs qui venaient à lui d'autant plus volontiers qu'ils savaient bien que *le docteur* ne se faisait pas payer.

C'est dans le traitement de la fièvre typhoïde qu'il a accompli un véritable progrès et qu'il s'est montré un initiateur de talent. Il publia, en 1842, une courte brochure de 40 pages : *Le traitement du typhus mis à la portée de tout le monde*, et où il recommande déjà l'emploi des toniques, et en particulier du vin, dans la fièvre typhoïde, et où il insiste surtout sur les avantages du bain froid dans cette affection. Comme le dit la notice nécrologique qui lui a été consacrée dans la *Revue médicale de la Suisse romande* [1], « cette brochure fait honneur à la sagacité thérapeutique du docteur Baumgartner, et permet de le classer parmi les premiers, au moins sur le continent, qui surent, bien avant Brand, reconnaître toute la valeur de la cure hydrothérapique dans la fièvre typhoïde. » Mais, au moment de son apparition, ledit mémoire suscita à son auteur des critiques très vives de la part d'un des médecins genevois les plus en vue, le docteur Coindet ; il s'ensuivit, dans les journaux, une polémique prolongée entre ces deux représentants d'écoles opposées. Il n'y avait, en cela, rien de bien surprenant : c'est, en effet, le sort de toutes les innovations hardies, qui rompent avec une routine consacrée par de longs errements. A

[1] Numéro de janvier 1895, pp. 65-67.

l'heure actuelle, on ne songe plus, et depuis bien longtemps, à traiter le typhus autrement que par les moyens énergiques que recommandait, en 1842, le docteur Baumgartner, et qui lui ont permis de sauver un nombre considérable de malades, et, entre autres, trois de ses enfants. Mais *le genus irritabile... medicorum* de l'époque avait protesté bien haut. Il suffit, pour sa réputation, que les faits aient donné raison au jeune docteur qui ne craignit pas, en 1842, de donner un si bon croc-en-jambe à la tradition. Quand on relit cette polémique, on a, d'ailleurs, l'impression très nette qu'il se mêlait, à cette question d'ordre *scientifique,* des considérations qui devaient y rester étrangères, puisqu'elles provenaient d'un domaine tout différent, celui de la *politique.*



II

ROLE DU DOCTEUR BAUMGARTNER AU SEIN DU PARTI RADICAL GENEVOIS

1840-1847

Ceci nous amène à parler de la position qu'occupait, à cette époque, le docteur Baumgartner, dans la politique du pays. Mais, pour comprendre son rôle et son attitude, il convient de caractériser brièvement la situation de Genève vers 1840.

Depuis que, à la suite des événements de 1814, Genève eut été affranchie de la domination française, le pays avait été doté, par les soins du gouvernement provisoire, d'une constitution qui, tout en supprimant ou en modifiant certaines institutions du passé, n'avait peut-être pas tenu un compte suffisant des aspirations populaires et avait, en somme, restreint l'exercice des droits de la nation au profit d'une fraction privilégiée.

Tous les citoyens n'étaient pas électeurs : il fallait, pour l'être, payer au moins 63 florins 6 sols d'impôt direct. Les conseils se recrutaient trop exclusivement dans un groupe de familles presque toujours les mêmes, et le système d'élection des magistrats était, comme on l'a dit, aussi bizarre que compliqué. En outre, la ville de Genève ne possédait pas, comme les autres communes du canton, l'autonomie municipale ; ses intérêts étaient confondus avec ceux du canton et gérés par les deux Conseils de la république [1]. Cette constitution, que le peuple avait pourtant acceptée à une assez forte majorité, n'avait pas tardé à soulever de nombreuses oppositions. Quoiqu'on lui eût fait subir quelques modifications en 1830, elle finit par avoir contre elle tout un parti qui, vers 1840, commençait à se grouper autour de la personne de M. James Fazy, publiciste genevois qui avait commencé sa carrière à Paris dans le journalisme et les affaires financières.

C'est vers cette époque que parurent les premiers écrits politiques du docteur Baumgartner [2]. Celui-ci, avec son caractère ardent et sa nature généreuse, se ralliait toujours plus complètement au mouvement

[1] Cf. *James Fazy, sa vie et son œuvre*, par H. Fazy. Genève, 1887, p. 119.

[2] *La Bande noire et ses œuvres*, 1839. *Esquisses genevoises*, 1840,

d'opposition dont nous venons de parler. Il y avait, en effet, pour un homme plein de jeunesse et désireux de voir sa patrie affranchie de tout ce qui pouvait entraver son développement, une grande tentation à laquelle il ne résista pas. Et puis, il avait pu voir de près, dans certains milieux, l'influence de ces idées surannées et étroites contre lesquelles une partie de la population s'élevait. En 1841, à la suite du débat soulevé par James Fazy à propos de l'autonomie municipale de la ville de Genève, se fonda l'*Association du 3 mars*, dont le but était de « veiller aux intérêts des citoyens » et d'amener, par la discussion, le gouvernement à introduite les réformes nécessaires dans la Constitution. Le docteur Baumgartner en devint membre, avec un grand nombre de citoyens appartenant à toutes les nuances de l'opposition. Quand on lit le programme de cette *Association*, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, sur bien des points, ses revendications étaient justes et conformes aux principes de la vraie démocratie [1].

[1] Ainsi, l'extension du droit électoral à tous les citoyens actifs, âgés de 21 ans, sachant lire et écrire, et faisant partie de la milice ; la consécration positive des droits individuels tels que : liberté de la presse, droit de s'assembler, liberté individuelle, liberté des cultes, droit de pétition aux corps politiques constitués ; établissement d'un régime municipal égal pour tout le canton ; institution du jury, etc.

Le but poursuivi par le *Trois-Mars* était, en définitive, la revision de la Constitution qui régissait Genève. En novembre 1841, un mouvement populaire assez sérieux et qui faillit amener une véritable révolution, obligea le *Conseil représentatif* à accorder au peuple ce qu'il demandait : la revision de la Constitution. Une *Assemblée constituante* de 115 membres fut nommée, dans laquelle siégèrent les représentants les plus distingués de la nation. A droite, c'étaient MM. J.-J. Rigaud, Rigaud-de Constant, Cherbuliez, Marcet, de la Rive, de Candolle, etc. A gauche : MM. James Fazy, de Sismondi, Fazy-Pasteur, le général Dufour, Gide, Castoldi, Rilliet-de Constant et le docteur Baumgartner. La Constituante se mit à l'œuvre, et les journaux de l'époque font connaître la grande part que le docteur Baumgartner prit à l'élaboration du projet de constitution, qui fut présenté à la votation populaire le 7 juin 1842, et accepté par 4844 électeurs, tandis que 530 seulement le repoussaient.

Sur ces entrefaites, l'*Association du Trois-Mars*, ayant atteint son but, s'était dissoute. Du reste, comme cela arrive ordinairement dans les assemblées de ce genre, composées d'éléments politiques si divers, l'*Association* avait été bientôt débordée par son aile gauche et les esprits modérés avaient été amenés à formu-

ler, sur son œuvre et sur sa tendance dominante, des jugements parfois sévères. Ce fut le cas de l'historien J.-L.-S. de Sismondi qui, dans une lettre au docteur Baumgartner[1], s'exprimait comme suit : « Si j'en juge par ses écrits, par ses discours, par ses actions, l'*Association* a porté à Genève un coup dont notre patrie n'a, je le crains, aucune chance de se relever, et je ne serais point étonné si, comme vous paraissez le prévoir, ses membres étaient bientôt réduits à nous suivre dans l'émigration. Mais les hommes et même les peuples passent. Elle a fait un mal plus grave ; elle a porté un coup funeste au principe de la liberté, aux espérances de l'humanité ; elle a donné raison aux écrivains serviles qui disaient qu'on ne pouvait s'en fier au peuple pour maintenir même le meilleur des gouvernements et que, lui donnât-on une république parfaite, il la renverserait dans son inquiétude innée. »

Cette même année-là, lors de l'élection des 176 membres du *Grand Conseil* qu'instituait la Constitution[2], le docteur Baumgartner fut élu, parmi les premiers, député d'un quartier de la ville où les

[1] Lettre du 19 décembre 1841.

[2] Le Grand Conseil exerce, à Genève, le pouvoir législatif. Il est composé de députés élus par des collèges d'arrondissement, et proportionnellement à la population de ces collèges.

idées radicales dominaient, celui de Saint-Gervais. Mais, avec deux ou trois autres de ses collègues, il déclina sa nomination. « C'était, dit le *Journal de Genève*, un franc-tireur et non un parlementaire, et il n'accepta jamais de fonctions publiques »[1]. Deux lettres adressées, l'une, à ses électeurs[2], l'autre, à un ami politique, laissent percer, chez lui, une certaine lassitude, un grand découragement produit par l'expérience qu'il avait pu faire des choses et des gens, et le désir de ne pas s'engager plus avant dans la voie des affaires publiques : « J'ai cru bonnement (dit-il dans sa lettre aux électeurs de Saint-Gervais), je l'avoue à ma confusion, que les Genevois voulaient enfin soustraire leurs intérêts aux exclusifs, aux gens à prétentions exceptionnelles, pour les gérer eux-mêmes ; qu'ils allaient créer une démocratie éclairée. Je me trompais ; ils n'en sont pas encore là. Au fait, avec le peu de lumières du peuple des campagnes, avec les fausses notions, les préjugés de la bourgeoisie, peut-être vaut-il mieux revenir pour un peu de temps encore aux vieux errements. Plus tard, les hommes éclairés se seront rapprochés, les intelligences se seront ouvertes ; les électeurs ne seront plus des hommes de paille, des machines à

[1] Article nécrologique du 16 janvier 1895.

[2] Dans le nº 48 du *Représentant* de 1842.

voter. Alors, les vrais intérêts étant compris, on laissera arriver ceux qui veulent les faire valoir ». Et, dans la lettre particulière dont nous parlions plus haut, il disait encore : « Les quelques mois que nous venons de passer n'auront pas été stériles pour moi. J'y ai acquis une expérience de plusieurs années. J'ai vu à l'œuvre des bassesses de tous les genres. J'ai vu se faire conservateurs, sous prétexte de l'intérêt religieux, mais en réalité pour raccommoder une position entamée, des drôles qui naguère jouaient les libéraux et affichaient un impudent athéisme. J'ai vu dans le même parti des rustres chez qui l'odeur du fumier se mariait agréablement au parfum aristocratique. J'ai vu de mauvais citoyens, des gens *du haut* au cœur bas, repousser toute tentative de réconciliation, et, incapables d'apprécier un mouvement généreux, éterniser des dissensions qui font un enfer du plus beau pays du monde. J'ai vu de vils flagorneurs renier, avilir le peuple dont ils sortent, aduler bassement la haute classe qu'ils exploitent, écrire, dans un gaulois illisible, des *pensées* digne des sages-femmes dont ils font le métier... »

Mais s'il ne consentit pas à faire partie du Conseil législatif dans lequel le vote populaire avait voulu le faire entrer, il n'en continua pas moins à servir, par la plume, la cause du parti auquel il s'était rattaché. Et, il

faut le reconnaître, sa verve caustique, son style si remarquable par la clarté, la finesse et le mordant de l'expression, l'originalité et la vivacité de sa pensée, donnaient à tous ses écrits une grande portée et infiniment de saveur. A ce titre, c'était un précieux collaborateur qui apportait, en outre, à toutes ses entreprises, cette fougue et cette ardeur qu'il a conservées, en les appliquant à d'autres objets plus dignes d'elles, jusqu'aux derniers jours de sa longue carrière.

C'est surtout dans le genre *feuilleton* que sa plume s'est exercée, durant les années 1841 et 1842, et qu'elle a produit des pages charmantes d'esprit et de malice. La satire des travers et des ridicules de certaines personnes ou institutions de l'ancien régime, y tient une large place, à côté de la tractation sérieuse des sujets les plus divers et les plus opposés. Nous aurons l'occasion de donner plus loin quelque échantillon de ce genre particulier; bornons-nous ici à citer les titres des feuilletons et autres écrits des années 1841 et 1842. En 1841 : *La dernière Queue*, *L'Hydrothérapie*, *Un Pensionnat vaudois*, *Un grand progrès dans l'Economie politique* (taxe sur les femmes) ; en 1842 : *Dumont à Montreuil-sur-mer*, *Trouvaille d'un antiquaire*, *La Pèche miraculeuse*, puis toute une série publiée dans le *Diable boiteux ;* 19 juillet, *Une Découverte genevoise ;* 23 juillet,

Dialogue dans le bureau; 26 et 29 juillet, *Scène d'embrigadés, Un Officier du contingent;* 12 août, *L'épicier Poivron;* 17 août, *Scène chez Orgelet;* 19 août, *Le Diable au Plan-les-Ouates;* 6 septembre, *Un Bossu, Le Bureau de la Pétaudière;* 14 et 17 septembre, *Séance de la Société de physique;* 1[er] octobre, *Inconvénient qu'il y a d'être myope,* etc. A côté de ces publications où dominait l'élément humoristique, il faut en signaler d'autres où divers sujets d'hygiène, d'économie domestique et de politique, étaient traités avec la même vigueur de style et le même charme d'expression; ainsi, pour 1841 et 1842 : *Réponses à M. Töpffer et à M. de Sismondi, Rapport sur la dissolution du Trois-Mars, Sur un Rapport de la Société médicale, Sur la fête de Jean-Jacques Rousseau, Lettres à M. Fazy-Pasteur* (brochure), *Lettres de Douglas* (où l'auteur fait parler un étranger qui vient visiter Genève et lui fait exprimer les impressions qu'il éprouve), *Améliorations sanitaires* (9 articles), *Ce que c'est que l'opinion avancée, Sur les établissements d'instruction publique* (5 articles), *Du rôle de la richesse à Genève* (2 articles), *Dialogue de Pierre Fatio et Cornuaud* (brochure), etc. C'est dans la *Revue de Genève* et *Le Représentant,* journaux du parti radical de l'époque, que le docteur Baumgartner publiait le plus souvent ses travaux.

Pendant les années qui suivirent (1843 à 1846), nous le retrouvons toujours actif, par la plume et par la parole, pour soutenir la cause qu'il avait adoptée, croyant encore y voir celle de la justice et de la vraie liberté. A cette époque appartiennent les écrits suivants: *Les environs de Genève d'autrefois* (3 articles dans la *Revue*), *Sur les lettres de M. Bungener au Juif-Errant* (6 articles dans le même journal), *Les Coups de feu tirés à la Sentinelle catholique*, articles polémiques écrits en réponse à ceux du journal ultramontain *La Sentinelle catholique*. Le docteur Baumgartner a écrit plusieurs de ces réponses si vigoureuses et incisives, et son ami, le pasteur et professeur J.-J. Chenevière a fait les autres; *l'Ane du Meunier et la Bourrique du Syndic* (réimprimé en 1885), *Dialogue des morts entre Leu et Disteli* (traduit en allemand). Dans ce dernier écrit, l'auteur fait parler deux ombres, dans le séjour des morts. L'une, celle d'un homme d'Etat lucernois, représente la politique conservatrice de l'époque dans ce qu'elle pouvait avoir de plus intransigeant et de plus rétrograde; l'autre, celle d'un colonel soleurois, la politique radicale dans ses principes les plus accentués et les plus absolus. Les idées énoncées dans ce dialogue y sont poussées à l'extrême; l'auteur s'en explique dans les notes qui terminent le volume : « On trouvera, dit-il, que mes défunts

n'y vont pas de main morte. Qu'on se rappelle que j'expose deux opinions extrêmes, et qui le sont d'autant plus, qu'elles sont en présence. Les hommes sont ainsi faits. La discussion n'est pas un frottement qui arrondit les angles ; c'est un choc qui les rend plus aigus. » (p. 58). Cela est parfaitement vrai. On trouvera, dans cet opuscule, des choses justes et sérieuses en grand nombre, à côté d'un humour charmant. Disteli (le radical soleurois), s'adressant à son interlocuteur, lui dit : « Ma foi, vous avez bien fait de venir ; au moins nous rirons quelquefois de vos bêtises. Tenez, voici le premier bon moment que je passe depuis longtemps. Bouffon de dévot que vous êtes ! Si nous étions autre chose que des ombres, je vous serrerais dans mes bras. Vous ne pouvez croire quels morts ennuyeux il passe par ici depuis quelque temps. Nous avons eu des mômiers du canton de Vaud, et quelques pédants de Genève, qui nous auraient fait crever d'ennui, si cela leur eût encore été possible. » *Leu* (le conservateur lucernois catholique) : « C'est bien de l'honneur pour moi de vous divertir, mais je n'y ai aucun mérite. » *Disteli* : « Que m'importe ! Allez, je me connais en farceurs ; vous et vos jésuites, vous êtes de première force. Mais, changeons de propos... » Plus loin, Disteli dit : « Si vous avez le loisir de m'écouter, je répondrai à vos

questions. » A quoi Leu répond : « Je ne l'ai que trop, puisque nous sommes ici pour une éternité. Néanmoins, n'en abusez pas. » A côté de ces boutades, dont la brochure abonde, il y a, en grand nombre, de belles pages pleines de sérieux et de généreux sentiments.

Mais, en pratiquant le monde radical et en étudiant de près ses principes, le docteur Baumgartner devait voir bien vite ce que voulait réellement l'opposition, et ses yeux se désillèrent à mesure que tombèrent ses dernières illusions. M. James Fazy, personnage habile à tirer parti de son entourage, avide d'une popularité à laquelle il sacrifiait facilement le reste, décidé à jouer à Genève le rôle d'un législateur et d'un réformateur politique, pour ne pas dire d'un véritable dictateur, M. James Fazy était avant tout un autoritaire, sous la volonté duquel le docteur Baumgartner ne pouvait ni ne voulait plier. Du reste, le parti radical (car, depuis 1842, Fazy avait réussi à introduire au sein du peuple de Genève la division en partis distincts et opposés) aspirait au pouvoir exclusif, parce qu'il avait des amis à caser, et qu'il lui fallait toutes les places. Le docteur Baumgartner vit bientôt que ce beau mouvement populaire, sur lequel il avait pu jadis fonder quelques légitimes espérances, finirait par une curée et par un bouleversement. Indépendant comme il l'était de carac-

tère et de tempérament, incapable d'une action basse ou intéressée, il comprit qu'un jour viendrait où il lui faudrait rompre avec ses anciens amis politiques. Mais, et cela, il l'a dit et écrit à réitérées fois, il se promit de ne quitter le clan radical que lorsque celui-ci se serait rendu maître du pouvoir qu'il convoitait. « Depuis longtemps j'ouvrais les yeux sur les motifs des meneurs; je voyais en eux des hommes dont la domination devait être aussi dangereuse qu'humiliante pour Genève. Deux mois avant la révolution, un conservateur me demandait, dans une lettre, comment je pouvais marcher avec les radicaux. Je lui répondis que je ne les quitterais que quand ils seraient les plus forts. Je me croyais lié encore pour longtemps [1]. » Les quitter avant, ce serait, pensait-il, commettre l'apparence d'une lâcheté, et abandonner des frères en politique, parce que leur cause, mauvaise et condamnée d'avance, ne paraissait pas promettre le succès. Le docteur Baumgartner resta donc avec les radicaux jusqu'au jour où, vainqueurs du gouvernement conservateur, ils n'auraient plus le droit de juger défavorablement sa défection.

Ce moment vint en 1846. Il y avait alors, en Suisse, une grande effervescence produite par le fait que les

[1] *Le docteur Baumgartner et M. James Fazy*, brochure. 1849, p. 44.

sept cantons catholiques, ligués entre eux par un *Sonderbund*, ou alliance séparée, entretenaient au sein de la Confédération un schisme fâcheux et capable d'entraîner les plus graves conséquences politiques. En outre, les jésuites s'étaient établis à Lucerne, patronnés par le gouvernement de ce canton. On demandait partout, dans la Suisse réformée, la dissolution du *Sonderbund* et l'expulsion des jésuites. La Diète helvétique fut convoquée à Zurich. La députation de ce même canton proposa que l'alliance des Sept fût déclarée dissoute. Cette proposition, après de longs débats, fut votée par dix cantons et deux demi-cantons. Pour qu'elle ralliât la majorité, il ne manquait qu'*une* voix, et cette voix, chose surprenante, ce devait être celle des députés de Genève. Ceux-ci, qui désiraient demander de nouvelles instructions à leur gouvernement, s'abstinrent de prendre part au vote. La position prise par les représentants de la Rome protestante, en opposition à celle de tous les cantons réformés de la Suisse, était, il faut l'avouer, assez incompréhensible; mais elle était, sans doute, dictée par un excès de prudence et par un amour de la paix faussement compris. Le Conseil d'Etat de Genève fit au Grand Conseil la proposition qu'il fût donné aux députés à la Diète l'ordre « de ne pas adhérer à la proposition de Zurich ». C'était donc, en face

de toute la Suisse alarmée et justement inquiète, rendre impossible la dissolution légale du Sonderbund. L'avis du Conseil d'Etat, malgré de vives protestations de la part des adversaires du gouvernement, prévalut au sein du Grand Conseil.

A cette nouvelle, une extrême agitation s'empara des esprits. Plusieurs assemblées populaires eurent lieu à Saint-Gervais; on protestait contre « les sentiments antifédéraux d'une majorité du Grand Conseil », ainsi que le disait le *Journal de Genève*. Le 5 octobre, en particulier, une foule considérable, réunie dans le temple de Saint-Gervais, vota le texte d'une *protestation* contre l'arrêté du Grand Conseil, déclarant cet arrêté « inconstitutionnel et, comme tel, nul et non avenu, jusqu'à ce que la Confédération ait prononcé sur sa valeur constitutionnelle ». Une commission de trente membres, parmi lesquels le docteur Baumgartner, fut nommée pour transmettre au *Vorort* (canton-directeur, centre de la Diète) et à tous les cantons de la Suisse la dite protestation. La plupart des membres de cette commission refusèrent. Voici comment le docteur Baumgartner raconte la scène qui se passa à Saint-Gervais[1] :

[1] *Le docteur Baumgartner et M. James Fazy*, brochure, 1849, p. 41.

Dans une des assemblées qu'il convoqua dans le temple de Saint-Gervais, à l'effet de chauffer son insurrection d'octobre 1846, M. James Fazy se permit de nommer lui-même, du haut de sa tribune de chantre, une *commission* dite *constitutionnelle*, de trente personnes. Quelles fonctions lui destinait-il? C'est ce que personne n'a jamais su. Quant à moi, je pense que son but était de compromettre d'autres hommes en même temps que lui, et de dissimuler l'énorme illégalité de tout ce qu'il méditait, en faisant retentir le mot de *constitutionnel*. Quoiqu'il en soit, vingt-neuf sur trente refusèrent, et il ne se trouva qu'un seul compère bénévole... J'étais à l'église, dans la foule, quand j'entendis proclamer mon nom avec les autres; monter en chaire pour annoncer mon refus, n'était pas chose faisable, car tous les autres étaient censés accepter... J'aurais été mal accueilli par ce *pandæmonium* d'horlogers furieux et exaspérés. Je rentrai tranquillement chez moi, fort peu sensible à l'honneur que me faisait le dictateur du faubourg, en m'attachant à sa personne en qualité de *commissaire constitutionnel*, autrement dit, figurant dans la comédie où il jouait le premier rôle. J'écrivis mon refus... etc.

L'assemblée de Saint-Gervais et la protestation que l'on y vota furent le premier acte de la révolution du 7 octobre 1846, qui renversa le gouvernement conservateur genevois et qui inaugura l'ère radicale dans notre pays. Je ne raconterai pas en détail l'histoire de cette « tempête dans un verre d'eau »; elle l'a été ré-

cemment encore, et d'une façon fort intéressante, par la plume d'un excellent magistrat genevois, qui fut spectateur des faits qu'il raconte avec une grande précision de souvenirs[1]. Canonnades d'un côté, barricades de l'autre, des morts et des blessés des deux parts, des magasins défoncés, des fenêtres brisées, des maisons labourées par la mitraille, des ponts incendiés, tel fut le bilan de cette journée, peu digne de figurer dans les fastes de la République. Le docteur Baumgartner, encore radical en ce moment-là, était dans les rangs de ceux pour lesquels il combattait depuis six ou sept ans. Mais il n'avait pas conservé, de la bravoure des insurgés, un souvenir bien remarquable :

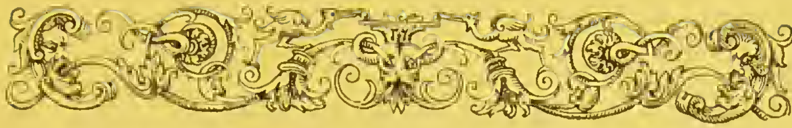
Je dois dire ici [2] que j'ai été assez peu frappé de l'héroïsme déployé dans cette circonstance. Les barricades n'ont point été défendues, il faut l'avouer avec franchise, et réduire à leur juste valeur les prétentions des combattants. Ce n'est point un beau fait d'armes que de se cacher derrière le parapet d'un quai pour tirer sournoisement des coups de fusil sur une troupe séparée par une large rivière; ce n'en est pas un que de tuer tout à son aise et sans danger un honnête artilleur qui, sur l'ordre de ses chefs, s'occupe gravement à canonner les

[1] *Réminiscences historiques genevoises*, par Emile Golay, Genève, 1895, p. 54 et 91.

[2] Op. c., p. 44.

pavés d'une barricade... Je trouve donc parfaitement ridicule la prétention élevée par le journaliste, M. James Fazy, d'avoir *bravé la mitraille du 7 octobre :* il n'a rien bravé du tout.

Quoiqu'il en soit, le gouvernement conservateur était renversé et, l'année suivante, une constitution nouvelle, inspirée par James Fazy et introduisant dans l'organisation du pays des réformes beaucoup plus radicales que celles de 1842, était acceptée, le 24 mai 1847, par 5347 électeurs, tandis que 3187 la repoussaient. C'était l'avènement d'un dictateur qui allait, pendant près de vingt années, disposer librement de la vieille république genevoise.



III

LE DOCTEUR BAUMGARTNER QUITTE LE PARTI RADICAL. LES RAISONS DE CE CHANGEMENT POLITIQUE. SON ACTIVITÉ AU SEIN DU PARTI CONSERVATEUR DE 1847 A 1849.

La part que le docteur Baumgartner avait prise aux événements d'octobre 1846 fut « le chant du cygne de son radicalisme »; il en était guéri désormais, et bien guéri. En mai 1847, il rompait, en effet, définitivement avec un parti politique dont il ne pouvait plus, depuis longtemps, partager les principes ou, si l'on préfère, l'absence de principes.

On devine à quel point le parti radical fut irrité de cette rupture loyale, qui faisait si hautement honneur au caractère de celui qui savait se séparer avec tant de franchise et de courage de ses anciens amis. On l'accusa, naturellement, d'avoir été un faux frère. « Le docteur Baumgartner ne marchait avec les radicaux que pour se

moquer d'eux », disait la *Revue* du 15 mai 1847. Il n'avait jamais été radical, « ce n'est donc pas un transfuge, il n'a point d'apostasie à se faire pardonner. Il est purement et simplement rendu à lui-même ». Calomnie flagrante et insigne ingratitude, quand on se rappelle quelle infatigable activité et quel zèle le docteur Baumgartner avait déployés, pendant six années, en faveur de ce parti ! Cinquante ans après, on a été jusqu'à dire [1] que, si le docteur Baumgartner s'était séparé brusquement de son chef de file, c'est « parce qu'il s'était trouvé en désaccord avec James Fazy sur les mesures à prendre contre les membres du Conseil d'Etat démissionnaire, auteur du bombardement du faubourg Saint-Gervais, *et qu'il avait trouvé ces mesures trop douces* ». Comme cela est vraisemblable, de la part d'un homme qui, dès 1846, songeait à quitter un parti dont il trouvait les théories et les procédés intransigeants toujours plus insupportables ! Le désaccord et les contradictions dans les raisons que les journaux radicaux donnent, à cinquante ans de distance, de la défection du docteur Baumgartner, sont frappants et sautent aux yeux.

Les explications que le docteur Baumgartner fournit

[1] Voy. *Le Genevois* (organe du parti radical-socialiste) nº du 19 janvier 1895, à l'article « Un point d'histoire ».

de sa conduite, et les critiques aussi justes que fortement motivées qu'il adressa au régime dont il venait de se séparer, firent comprendre à tous les esprits impartiaux, qu'il n'avait que trop de raisons d'abandonner le parti vainqueur à ses triomphes, dont il ne voulait pas partager le profit, et à ses aspirations, que sa conscience réprouvait dès longtemps. Il le quittait, d'ailleurs, en pleine victoire, donnant ainsi la preuve du caractère désintéressé de sa rupture avec lui. Et c'est à bon droit que, trois ans plus tard, il pouvait écrire ces mots : « Mes concitoyens n'ignorent pas que, si la vanité et l'ambition m'avaient guidé, je serais resté radical [1] ».

Les raisons de son changement de parti ont été exposées dans deux publications de 1847 : *Réfutation du radicalisme* [2], et *Pourquoi je refuse la Constitution* [3], qui étaient « son *mea culpa* et un magistral acte d'accusation [4] ». « L'écrit que M. le docteur Baumgartner vient de publier, sous le titre *Réfutation du Radicalisme*, dit le *Journal de Genève* du 15 mai 1847, est tout à la

[1] *Lettres genevoises*, p. 10.
[2] Une brochure de 56 pages.
[3] Une brochure de 16 pages.
[4] Article nécrologique déjà cité, *Journal de Genève* du 16 janvier 1895.

fois une œuvre de talent fort remarquable et un acte de courage peu commun. Reconnaissant qu'il a fait fausse route, il n'hésite pas à le déclarer hautement, et, avec cette indépendance qui caractérise le véritable esprit républicain, il ne craint pas d'arracher le masque de ceux dont il fut quelque temps la dupe, afin d'éclairer sur leur compte quiconque peut l'être encore ». Il vaut, croyons-nous, la peine de citer ici quelques fragments du premier de ces écrits, qui marquent une date importante dans la vie politique de leur auteur. Une ironie mordante et soutenue y est constamment jointe aux raisonnements de la logique la plus rigoureuse.

Changer de parti, dit-il dans sa préface, c'est changer d'avis sur les principes d'un système politique. Reconnaître une erreur, c'est s'honorer soi-même et se relever dans l'opinion des juges qui en valent la peine. Alors, il faut savoir, il faut oser dire le pourquoi. C'est ce que je vais faire pour ce qui me concerne, quoique, sûr de mon parfait désintéressement, je ne reconnaisse à personne le droit de me demander compte de mes variations, et que je me réserve celui de changer aussi souvent que l'abus que je verrai faire des principes l'exigera. En particulier, toutes les fois que je me trouverai associé à gens qui me sembleront agir par intérêt, ils peuvent compter d'être lâchés. Si, pour le moment, je suis conservateur, c'est à condition qu'il n'y ait rien à gagner. Si c'est là de l'égoïsme, il est au moins bien maladroit. On dira qu

je manque de caractère; les fouriéristes me rangeront dans leur série *papillonne;* c'est traiter les radicaux de chenilles. On m'appellera même *girouette*, quoique je tourne contre le vent.

Puis, passant à la tractation de son sujet, le docteur Baumgartner prouvait qu'il n'était plus radical parce qu'il était ami du peuple. « Je ne suis plus radical, parce que j'ai vu faire un mal infini à quantité de petits, en indisposant les grands contre eux; parce qu'on souffle parmi les campagnards un esprit de révolte contre des notables qui ne leur font subir leur influence que par des bienfaits ». C'est être ennemi du peuple que d'écarter des emplois la classse riche et les vieilles familles qui possèdent l'indépendance matérielle, qui se sont préparées aux fonctions de la magistrature par des études spéciales et des voyages qui ont élargi leur horizon. « Les nouveaux venus ont-ils les mêmes droits? Lequel d'eux aura fait le moindre sacrifice, la moindre étude pour les fonctions qu'il va remplir? à moins qu'on appelle *sacrifice* l'acte de toucher dans toutes les mains sales et de boire du mauvais vin dans tous les banquets; *étude*, l'art de dénigrer ses meilleurs amis et de flatter la foule ». Puis, il montrait qu'il y avait eu, de la part des radicaux, un vrai scandale à se voter à eux-mêmes et à leurs amis de gros traitements, alors que,

sous le régime conservateur, on remplissait presque pour rien les fonctions de la magistrature, se considérant déjà suffisamment payé par l'honneur de gérer les affaires de l'Etat. « En résumé, je prétends que, quand un homme fait une révolution ou y participe, il est de son honneur que nul, ami ou ennemi, ne puisse dire ce qu'il y a gagné ». Passant ensuite à l'examen de la composition actuelle des conseils de la République, il montrait que l'ère radicale, avec sa conception fausse du gouvernement démocratique, y avait amené l'avènement de la médiocrité.

Qui a lu les dernières discussions sans être frappé de leur extrême faiblesse? Je ne critique pas ceux qui ne disent rien; quand on ne sait pas parler, c'est encore un mérite de savoir se taire à propos... C'est vraiment le cas de dire : *Ils sont là quarante-quatre qui ont de l'esprit comme quatre*. Qu'on se persuade bien qu'il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi; que la médiocrité se perd dans la foule, mais qu'elle paraît dans tout son lustre, au grand jour des emplois publics... Que les hommes auxquels on propose la députation le sachent bien! Ce n'est pas l'affaire de tout le monde. Tel peut se faire écouter à son *cercle*, figurer passablement dans un conseil de commune, qui, là, sera comme un poisson sur l'herbe, ou comme un cheveu sur la soupe!... Encore une fois, c'est par amour du peuple que je n'aime pas qu'on le déclasse. A chacun son rôle.

Plus tard, en 1874, toujours frappé de ce même inconvénient des démocraties, il composera, sur un cordonnier de village, nommé député au Grand Conseil, l'épigramme suivante, où il joue plaisamment sur certains termes du métier qu'exerçait l'honnête disciple de saint Crespin :

Amoureux du progrès, ce député modèle
Ne rompt jamais d'une *semelle*.
Jamais, chez lui, de discours *décousu*,
Tout est lié par le *lignu* (ligneul).
S'il commet quelque *cuir*, on l'aperçoit à peine,
Et jamais, en parlant, il n'est à court d'*haleine* [1].

Et, dans une lettre à Urbain Olivier, il parlera aussi en s'en moquant de ce conseiller d'Etat, ancien régent « et qui se croit fait pour la dictature, parce qu'il a dicté des thèmes au collège ».

L'auteur examinait ensuite la prétention émise par le parti radical de produire, au sein de la nation, un développement nouveau du crédit, alors que déjà, sous l'ancien régime, l'industrie était florissante, et le peuple dans une situation économique très prospère. Il montrait que Genève doit son importance à la grandeur

[1] La lettre dans laquelle le Dr B. envoyait cette épigramme à M. Gustave Revilliod, fait aujourd'hui partie de la collection d'autographes que ce dernier a réunie dans le magnifique musée de l'*Ariana*, donné par lui à la ville de Genève.

du rôle intellectuel qu'elle a joué, et non pas à sa force matérielle, comme ville d'industrie et de commerce.

Que le peuple le sache bien : pour faire ses affaires, l'essentiel est moins de gagner gros que de dépenser peu. Il faut des plaisirs simples à un peuple républicain, et non des mascarades coûteuses. Voilà ce que ses meneurs ne lui disent pas, et voilà pourtant ce qu'il faudrait lui dire... J'ai toujours ouï dire qu'on n'a de crédit que pendant qu'on n'en use pas. Je crains fort que quand tout le monde en aura, il n'y en ait plus pour personne, et qu'au lieu d'être une nation sage, nous ne fassions une nation de banqueroutiers.

Enfin, dans les derniers paragraphes de cet écrit, le docteur Baumgartner parlait, en connaissance de cause, de ce despotisme du parti radical qui ne tolérait, chez ses adeptes, aucune velléité d'indépendance, et des déceptions qui ont suivi et suivront encore son arrivée aux affaires.

Y a-t-il au monde une démocratie réelle et sincère? Je n'en sais rien; mais, ce que je sais, c'est qu'elle n'existe pas chez nous, et je doute qu'elle y existe jamais. Si tous les hommes avaient à la fois instruction, indépendance, désintéressement et amour de la patrie, oui, l'on pourrait constituer une démocratie. Mais, quel peuple réunira jamais ces conditions? Et chez nous, où tous les intérêts sont si enchevêtrés, où l'inégalité sociale est si grande, comment naturaliser l'égalité politi-

que? Il faut que les emplois élevés de la société soient remplis, mais il faut aussi que les emplois inférieurs le soient; et qui les remplira, si tous les hommes ont les mêmes prétentions, les mêmes espérances? On dira : tout le monde ne peut pas aspirer aux premiers rôles, mais tout le monde au moins peut concourir à nommer ceux qui les rempliront. Je suis fâché de le dire, mais je n'ai vu, dans toutes nos élections, que des mannequins qui abdiquent les pouvoirs qu'on leur donne entre les mains des meneurs, d'où j'ai conclu que les démagogues ne réclament pour le peuple tant de privilèges, qu'afin que le peuple s'en démette en leurs mains. Tous les partis sont donc livrés aux meneurs; les meilleurs sont ceux qui jouent le moins la comédie et qui prennent le moins cher... Je vous dirai mon avis tout entier : rien n'est plus dangereux, pour un petit pays, que d'avoir un homme de génie à la tête de ses affaires. Un tel homme s'y trouvera à l'étroit, il lui faudra des circonstances dignes de son activité; il les fera naître en remuant son pays et les pays voisins. De tels hommes ne peuvent être pour nous que la source d'immenses embarras. Sentant leur force, ils voudront lutter d'égal à égal avec les grandes puissances. Que deviendra la pauvre petite république, dans cette lutte inégale? Je complète ma pensée. Il nous faut des hommes de bien à la politique, des hommes de génie aux sciences. En politique, un bonheur modeste est tout ce que nous pouvons espérer. La grenouille genevoise aura beau s'enfler, elle ne compte pas sur la carte politique; mais elle peut compter sur celle des sciences,

et elle y comptera, tant qu'elle encouragera les savants par l'honneur. Si donc il s'élève, parmi nous, quelques hommes supérieurs, qu'ils ne se gaspillent pas dans les menus détails de l'administration. Leur génie ne peut pas nager dans ce verre d'eau; qu'ils se réservent pour les champs sans limite de la pensée, pour la vaste carrière des sciences! Ce n'est que là qu'ils trouveront un aliment et des palmes dignes d'eux!...

Justes et salutaires conseils, dont les citoyens de ce petit pays, qui s'imagine trop souvent qu'il a été prédestiné à donner le *la* à toute l'Europe, dans le domaine de la politique et dans celui de la religion, avaient plus que personne besoin de se souvenir, et qu'ils eussent trouvé avantage à suivre!

Les années qui suivent, de 1847 à 1849, sont marquées par une grande production littéraire. Le docteur Baumgartner ne s'était, en effet, point laissé intimider par l'animosité que le parti radical ne cessait de lui témoigner.

Dès lors, dit le *Journal de Genève*[1], il employa son talent d'écrire et sa verve caustique à démolir, dans des articles de journaux et de nombreuses brochures, dont l'une lui valut un procès retentissant, le régime qu'il avait contribué à créer et qui avait trompé sa confiance.

[1] Article nécrologique du 16 janvier 1895.

Quant à l'homme d'Etat, dont il était le plus redoutable ennemi, il ne le lâcha plus, et commença contre lui une guerre de plume qui fit la joie de nos pères, car il savait frapper au bon endroit, et il avait, comme on dit, la dent dure. Ses nombreux écrits ont perdu aujourd'hui leur actualité; plusieurs auraient besoin d'un long commentaire pour être compris, mais au point de vue purement littéraire, ils gardent une saveur incontestable. Ce sont des modèles de polémique spirituelle et impitoyable. On peut dire, presque sans exagération, qu'en ce temps-là Genève a eu son Paul-Louis Courier, et qu'il ne le cédait en rien, à son célèbre prédécesseur, en vigueur de style et en ironie caustique... Il vaudrait vraiment la peine que, dans une anthologie genevoise, on recueillît ceux de ces morceaux de polémique qui gardent encore quelque intérêt, non pas comme des modèles de charité chrétienne, mais comme des chefs-d'œuvre de style et de discussion politique.

Citons, parmi ses écrits politiques, à côté des deux brochures mentionnées plus haut, en 1847 : *Pourquoi les communes doivent refuser la Constitution* (broch.); *Le Bureau de la Patrouille catholique* (broch.); *Lettres à un nouveau député* (*Journal de Genève*); en 1848 : *Les Inconséquences du radicalisme* (plusieurs articles dans le même journal); *Sur le projet de loi de l'instruction publique* (broch.); en 1849 : *Réflexions sur la situation politique de la Suisse* (broch.); *Le docteur Baumgartner et M. James*

Fazy (broch.), et de nombreuses lettres aux journaux sur divers sujets de polémique. Nous avons dit plus haut que le docteur Baumgartner exerçait sur ses lecteurs une grande action par le moyen des satires qu'il publiait périodiquement, sous forme de feuilletons, dans les journaux de l'époque. Voici les titres de quelques-uns de ces écrits badins où l'ironie cinglante de l'écrivain s'est donné libre cours : *Un Conseil de ministres à Yvetot*, *Un Horloger conseiller d'Etat*, *Les Filets de Vulcain*, *La Fète de la Navigation*, *Deux articles d'un Budget cantonal*, *Les Formulaires injurieux*, *Le Gendarme pris au traquenard*, *Le Radis-cal*, etc., etc.

Il faudrait pouvoir reproduire ici tout au long quelques-uns de ces produits d'une plume alerte, exercée, d'un esprit délié et habile entre tous à discerner le côté ridicule des situations et des hommes. Ainsi, rien de plus plaisant et, en même temps, de plus mordant que cette notice botanique où l'écrivain décrit certaine espèce de légume nouvellement introduite dans le pays, et qu'il appelle le *Radis-cal*[1] :

Plante de la famille des cucurbitacées, c'est-à-dire de celle des concombres, des citrouilles, des cornichons;... rampante et parasite, elle ne s'élève qu'en s'accrochant

[1] *Journal de Genève* de 1848.

aux végétaux voisins, dont elle pompe avidement les sucs, et qu'elle épuise bientôt... Tige rude, hérissée d'aiguillons dont la piqûre est, assure-t-on, venimeuse. Feuillage terne et d'un aspect sinistre, quoique, vu de loin, il ait un certain éclat. Fleurs en gueules, tricolores et d'une odeur repoussante. Fruit en capsule, rouge, couvert de taches livides, assez semblables à ce qu'on nomme vulgairement des *envies*, d'une odeur nauséabonde approchant de celle du plus mauvais tabac, et d'une saveur aigre, rappelant celle du plus mauvais vin du cru... Racine tuberculeuse, assez semblable à un radis, couverte de rugosités ou *cals*, d'où la plante a probablement pris son nom. — *Origine*. Peu connue. Cette plante nous a été apportée de France, où elle est cultivée en grand et d'où on l'exporte activement dans les contrées voisines. — *Culture*. Ce végétal vient naturellement, à l'état sauvage, dans les plus mauvais terrains... Une particularité de cette plante, c'est son avidité singulière pour les liquides; elle en absorbe une quantité vraiment prodigieuse; aussi, demande-t-elle à être presque continuellement abreuvée... Cette plante nuit à toutes celles qui l'avoisinent,... une seule exceptée, la *carotte*, qu'elle laisse merveilleusement prospérer, etc.

L'auteur finit par dire que « l'avidité extraordinaire de cette plante pour les liquides la pourrait faire substituer avantageusement au buis, au sapin et au houx, comme enseigne pour les pintes et les cabarets ». Il était difficile de tracer un tableau plus amusant des

travers de la gent radicale et des inconvénients qu'il y avait eu à importer chez nous cette plante exotique si peu profitable au vieux sol genevois.

Pour faire apprécier toute l'ironie que le docteur Baumgartner savait apporter à sa polémique, nous reproduisons, dans l'*Appendice*, quelques pages où l'auteur s'occupe de deux rubriques très curieuses que présentait le budget cantonal de 1849. Il s'agit, tout d'abord, d'une somme de 2200 francs qui était portée au budget pour *six repas* officiels de MM. les conseillers d'Etat, et, en second lieu, d'une somme de 1250 francs qui était destinée à couvrir les frais d'une *mission spéciale à Paris*, c'est-à-dire d'un voyage fait par M. James Fazy, voyage dont on n'avait, paraît-il, jamais pu connaître le vrai but, mais qui n'en avait pas moins été payé avec les deniers publics.

Ces boutades, d'un tour railleur si mordant et d'un persiflage si fin, avaient toujours, à leur apparition, le plus vif succès; elles recueillaient les suffrages, non seulement de la foule, toujours heureuse de voir la coterie dominante flagellée de si belle façon, mais encore des esprits les plus cultivés et des juges les plus éclairés. C'est ainsi que le poète Petit-Senn écrivait un jour au docteur Baumgartner[1]: « J'ai sans cesse goûté vos

[1] Lettre du 21 mars 1868.

écrits. Votre plaisanterie, plus incisive et plus acérée que la mienne, a pu vous faire des ennemis, mais, à coup sûr, plus d'appréciateurs encore, et vous avez porté des coups terribles aux exagérés et aux coupables meneurs d'un radicalisme égoïste et déprédateur. »

Mais, ces qualités d'un esprit enjoué et naturellement porté à l'humour n'étaient pas les seules qui faisaient de la lecture des écrits du docteur Baumgartner un vrai régal intellectuel, une grande jouissance littéraire. Il s'y associait un profond sérieux de la pensée, une droiture de jugement absolue, et aussi une façon d'apprécier la valeur des gens et celle des principes qu'ils représentent, qui plaisait par son indépendance et par son caractère primesautier. Il eût été surprenant que, après avoir si activement participé au mouvement politique des dix dernières années ; après avoir été placé, mieux que personne, pour apprécier la différence des principes qui séparaient les deux partis en présence, à Genève et ailleurs, à cette époque d'effervescence et d'agitation qui a pour centre l'année 1848 ; après avoir vu à l'œuvre le radicalisme qui avait imposé son autorité à la vieille république conservatrice, il eût été, disons-nous, surprenant que le docteur Baumgartner n'eût pas jugé opportun et utile de résumer les expériences faites et d'établir l'état de la situation.

Il le fit, en 1849, par la publication d'un ouvrage de plus longue haleine que ses devanciers : *Les Lettres genevoises sur divers sujets de politique*[1]. Dans cet écrit, l'auteur apparaît parvenu à la pleine maturité de sa pensée et au plus complet épanouissement de son talent littéraire. Par la façon élevée et sereine dont choses et gens y sont jugés, cet ouvrage, malgré les nombreuses allusions qu'il fait aux personnes et aux événements contemporains de sa publication, est encore utile à lire et à méditer aujourd'hui. Les principes politiques et sociaux sur lesquels il repose, la tendance modérée et sage qu'il représente, les résultats pratiques auxquels il aboutit, ne conviennent pas exclusivement à l'époque qui l'a vu naître; ils n'ont, en somme, rien perdu de leur valeur, et sont, dans leur majorité, justes aujourd'hui autant qu'ils l'étaient en 1849.

Les *Lettres genevoises* reçurent, au fur et à mesure de leur publication, l'accueil le plus flatteur de la part du public conservateur genevois :

Son but est grave[2], c'est le bonheur de Genève et l'honneur des Genevois qui sont en question, et c'est sérieusement qu'il cherche, dans le fond des choses et

[1] Un volume de 274 pages, Genève, 1849.
[2] *Journal de Genève* du 27 février 1849.

des questions, quelles causes ont compromis ces biens précieux et les compromettent encore. Ici, nous ne pouvons nous empêcher de dire combien l'auteur nous paraît à la fois un penseur et un écrivain distingué. Tout en ayant l'air d'exprimer des vérités bien connues, il a, du moins jusqu'ici, apporté dans ses observations un degré peu commun de profondeur.

L'ouvrage porte, comme épigraphe, ces mots du *Discours sur l'Economie politique* de Jean-Jacques Rousseau : « Pour exposer ici le système d'un bon gouvernement, j'ai souvent tourné les yeux sur celui de cette république, heureux de trouver ainsi dans ma patrie l'exemple de la sagesse et du bonheur que je voudrais voir régner dans tous les pays. » L'auteur, dans une *Introduction*, expose les motifs qui le poussent à écrire, et indique pour qui il écrit : « Je me suis efforcé de réunir en corps de doctrine des réflexions qui ont pu venir à l'esprit de tout le monde... Je n'enseigne rien ; je réunis dans leur ordre logique des questions qui nous intéressent tous, et je les soumets à la discussion. J'écris pour l'ouvrier, pour l'artisan, pour ceux qui vivent du travail de leurs mains ; j'écris aussi pour les paysans, pour les hommes qui, éloignés des discussions, des luttes de parti, n'en apprennent l'issue que par le mal qu'elles leur font... Bien placé par ma profession

pour apprécier diverses classes de la société, ayant vu d'assez près les deux camps politiques, j'ai voulu compléter ce que ma *Réfutation du radicalisme* n'avait qu'ébauché. Cet écrit en est la continuation, et tout ce qui s'est passé dans l'intervalle n'a que trop justifié mes premières vues, mes craintes et mes accusations. »
Puis, dans *six lettres*, comprenant chacune un certain nombre de paragraphes, l'auteur traite un grand nombre de questions d'importance politique et sociale tout ensemble, montrant le rapport étroit qui existe entre les unes et les autres. L'énoncé des *en-têtes* des chapitres fera comprendre comment l'auteur a poursuivi son œuvre.

Dans la *première lettre*, le docteur Baumgartner montre ce qu'on doit penser de la politique dans un petit pays. Il établit un parallèle entre les faits sociaux et les faits politiques, faisant ressortir leur importance respective et donnant aux premiers la valeur la plus grande. Il démontre que le radicalisme n'a pas compris le rapport des faits de ces deux ordres distincts, et que c'est là une des grandes faiblesses du régime auquel Genève a été soumise. D'après le docteur Baumgartner :

Si la politique est, à Genève, une chose nuisible, délétère, et le plus grand dissolvant des familles et de la

société, elle est encore une chose décidément ridicule étant donnée l'exiguité du territoire. Nous, fière république de Genève, avec nos prétentions historiques, avec les cinq ou six Thucydides qui se sont mêlés d'écrire nos annales, nous, citoyens de l'Empire du Milieu, nous sommes en Europe un trente-septième d' $^1/_{117}$ (la Suisse, par rapport à l'Europe), c'est-à-dire $^1/_{4329}$. Vaut-il la peine de se trémousser si violemment, de se donner tant de mal, de se disputer avec ses voisins de quartier, et même, ce qui est plus grave, avec ses voisines, quand il y aurait tant d'avantage à vivre avec tous en bonne harmonie?... Etat microscopique, sachons donc nous apprécier à notre juste valeur... N'avons-nous pas attiré sur nous une immense risée par nos continuelles révolutions, par nos interminables constituantes, nos innombrables constitutions, par nos projets, avant-projets et contre-projets de loi [1] ?

Il montre, à propos des faits sociaux et des faits politiques, que les premiers ont plus de valeur, parce qu'ils reviennent chaque jour et à chaque instant, et qu'ils sont pour l'individu des questions de vie ou de mort, tandis que les seconds ont un caractère passager et occasionnel. L'importance de ces derniers est donc comparativement bien faible. Et alors, pourquoi certaine école affecte-t-elle du mépris pour les faits sociaux, tout en exagérant les autres? Dans une *seconde*

[1] P. 21.

lettre, l'auteur traite : des besoins physiques et moraux, et de leur satisfaction chez le travailleur; du besoin de la considération et des aberrations où il peut entraîner; de la nécessité de fonder les positions politiques sur les positions sociales; de la grande diversité qu'il y a entre les deux partis à l'égard des principes régulateurs de leurs choix; du communisme et des vues du gouvernement actuel sur la richesse et ses jouissances; du désir de la richesse et de sa justification, etc. La *troisième lettre* traite des causes de l'antagonisme politique qui existe à Genève entre l'industrie et le commerce; du mal que les ouvriers ont fait aux autres classes de travailleurs; elle trace un parallèle entre le caractère politique des ouvriers de la ville et des gens de la campagne, ainsi qu'un tableau succinct des effets déplorables produits par la crise révolutionnaire au sein de la population ouvrière; elle examine, enfin, les remèdes que l'on a opposés aux malheurs résultant de la crise. Dans sa *quatrième lettre*, l'auteur démontre que les dénominations des partis politiques ont besoin d'être définies, et qu'elles n'ont pas de sens absolu; que ce n'est point l'amour de la liberté ni celui de l'égalité qui constitue l'essence du radicalisme; il expose comment il entend lui-même l'égalité pour qu'elle soit compatible avec la civilisation, et se demande si Genève

est réellement entrée dans la voie du progrès par le triomphe du radicalisme, etc. Dans sa *cinquième lettre*, l'auteur éclaircit une notion peu comprise de la généralité, c'est que le radicalisme, ne pouvant prétendre ni à un esprit de liberté, ni à une aspiration vers l'égalité, ni au progrès, tend à créer une aristocratie nouvelle, celle des places à acquérir et du profit à en tirer. Il traite des deux bases de la notion aristocratique, le talent et la richesse; de la force, comme base du droit nouvellement inventée; des deux bases de la notion démocratique, le suffrage universel et l'infaillibilité du peuple. Puis il étudie la combinaison nécessaire des trois éléments, nombre, talent et richesse: la part que la classe ouvrière prend aux fonctions publiques; les effets de l'annihilation politique des riches sur la richesse sociale, et les conséquences de cette annihilation. La conclusion qu'il tire de tout ce qui a précédé, c'est qu'il est urgent de rappeler aux affaires les hommes ayant déjà des positions acquises. La *sixième lettre* répond aux objections que les conservateurs, d'une part, et les radicaux, de l'autre, pourraient opposer au remède proposé par l'auteur. Elle se termine par la discussion de quelques principes, par des avertissements au parti conservateur, et par un tableau de l'avenir, tel que l'auteur se le représente, à la suite

de l'adoption des principes qu'il a exposés au cours de son étude.

Les fragments tirés de cet ouvrage, et que l'on trouvera dans l'*Appendice*, pourront, dans leur brièveté, donner une impression du sérieux et de la portée de l'ensemble dont ils sont détachés.



IV

UNE TENTATIVE D'ASSASSINAT POLITIQUE A GENÈVE : LA SCÈNE DU 12 NOVEMBRE 1849 DANS LA CATHÉDRALE DE SAINT-PIERRE.

L'année 1849 devait marquer une date grave dans la vie du docteur Baumgartner, et lui laisser un tragique souvenir.

Le Conseil d'Etat de la République devait être élu en novembre, et, bien avant ce moment-là, les Comités électoraux des partis adverses avaient préparé leurs batteries et compté leurs troupes. Partout, à la ville comme dans les campagnes, des réunions avaient été organisées, dans lesquelles les principaux orateurs des partis radical et conservateur avaient harangué les électeurs. Les conservateurs, en effet, avaient résolu d'affronter la lutte et de se mesurer courageusement avec

le parti qui était maître incontesté du pouvoir depuis 1847.

Le docteur Baumgartner avait pris, à ces préparatifs électoraux, la part la plus active, par la plume et par la parole, apportant à cette œuvre l'ardeur d'un caractère qui se donne tout entier. Aussi avait-il été signalé, avec une extrême violence, par le journal des radicaux, à l'animosité et à la rancune des citoyens. On ne lui avait pas pardonné son abandon du parti qui se groupait autour du tout-puissant dictateur James Fazy. Mais, on le sait, il n'était pas homme à se laisser intimider par des menaces, pas plus qu'il n'avait été, jadis, capable d'être retenu par la promesse des avantages matériels ou des honneurs.

Parmi les sept citoyens que le groupe conservateur recommandait aux suffrages du peuple, pour exercer les fonctions de conseiller d'Etat, se trouvait le général G.-H. Dufour, un des hommes qui, dans ce siècle, ont le plus honoré la patrie suisse et qui, deux ans auparavant, avait joué un rôle si remarquable comme chef des troupes de la Confédération, pendant la guerre du Sonderbund. Le docteur Baumgartner était lié avec le général Dufour par les liens de l'amitié et conserva avec lui, jusqu'à la fin de la vie de ce dernier, les rapports les plus affectueux.

Le peuple genevois était convoqué dans la Cathédrale de Saint-Pierre, où se faisaient alors les élections, pour le dimanche 12 novembre. La journée s'annonçait grave : on sentait l'orage à l'horizon. Une partie était engagée, de laquelle il semblait que dût dépendre l'avenir du pays. Aussi chacun était-il résolu à faire tout pour le triomphe du parti auquel il appartenait. Dès le matin, des foules compactes cernaient les portes du Temple. La faction radicale, par cette manœuvre, empêcha un grand nombre d'habitants des villages d'exercer leur droit de vote.

L'élection était présidée par un député radical, M. Antoine Carteret, ayant pour vice-président un conservateur, M. Pictet-de la Rive. Pendant toute la journée, des actes de violence plus ou moins graves furent commis sur la personne de divers conservateurs influents. Le président du Comité électoral conservateur, M. Achard-Gautier, ayant eu une altercation avec un gendarme, fut emmené au cachot. Il en fut de même pour l'avocat Ch. Bellamy. M. Léonard Revilliod, ancien conseiller d'Etat, fut, pendant quelques instants, poursuivi et battu par une foule hostile. Mais tout cela n'était rien, en comparaison de la scène barbare et scandaleuse qui devait marquer la fin de la journée. Nous laissons ici la parole au docteur Baumgartner lui-

même qui, en 1850, raconta dans tous ses détails le drame qui faillit lui coûter la vie[1].

Le 12 *novembre* 1849, jour de l'élection du Conseil d'Etat, je me rendis à Genève pour voter. A dix heures du matin, la foule était si compacte et si tumultueuse autour du temple de Saint-Pierre, que je dus renoncer à l'espoir d'y pénétrer. Sachant vaguement le complot formé contre les membres du comité conservateur dont je faisais partie, je compris que, signalé comme je l'étais, je ne pourrais pas entrer sans faire queue, ni faire queue sans être attaqué. A la vérité, je ne me doutais guère de l'étendue des projets formés contre moi et mes amis. Une heure après, plusieurs de ces derniers avaient déjà été provoqués, maltraités et traînés au corps de garde. Ainsi commençait cette *belle journée*. A deux heures après-midi, je retournai vers le temple, et le long du chemin je fus l'objet de provocations, comme je peux le prouver par témoins. Il me fallut encore renoncer à l'espoir de voter; mes amis redoutant un assassinat, m'engagèrent à me retirer. Il m'était d'autant plus pénible de céder à cette influence terroriste, que j'étais un de ceux qui avaient mis les citoyens en mouvement, et que, plus que personne, je devais remplir mon devoir. Dans la soirée, j'envoyai à deux reprises voir si les abords se dégageaient; enfin, à huit heures, mon fermier revint, et me dit qu'on pénétrait librement. Je partis à

[1] Dans un appendice à sa brochure intitulée *La Statue de Pierre Fatio*, pp. 42-49.

l'instant. On m'a prêté des intentions provocatrices; cela eût été absurde en présence d'une multitude ennemie; j'allais sans crainte; je ne pouvais pas croire à un si complet mépris pour la vie et les droits des citoyens. J'étais accompagné de mon fermier et de M. *G.......*[1], un de mes voisins et amis. La cour de Saint-Pierre était remplie de groupes entre lesquels nous pûmes passer facilement; je pénétrai de même jusqu'aux bureaux.

En ce moment retentit le cri: *Le voilà! c'est lui!* et je compris que j'étais attendu et qu'on me préparait une réception quelconque. Je devins aussitôt l'objet de l'attention générale et un cercle compacte et hostile se fit autour de moi. Les listes blanches avaient complètement disparu des tables; les rouges, au contraire, s'y trouvaient à foison. Je dus donc écrire mon suffrage de mémoire et j'en trouvai assez facilement les six premiers noms, mais je ne pus jamais trouver le septième, et pendant que je le cherchais, la foule radicale qui m'environnait, me cria aux oreilles toutes les insultes que le *Revenant* lui avait apprises. Je demeurai impassible ; seulement, un de ces misérables me criant à tue tête : *L'âne rouge! l'âne rouge!* je me retournai pour lui répondre: *Je ne suis ni âne*, *ni rouge*, et, sans me flatter, je crois bien que, de tous ceux qui étaient là, le moins âne et le moins rouge, c'était moi. Je complétai alors ma liste par le premier nom venu et me dirigeai vers l'urne. Comme la foule m'empêchait de la voir, je demandai: *Où est l'urne?* Mon brave ami *G.......*, qui ne m'avait pas quitté,

[1] M. Grosjean, du Bouchet.

me la montra, et j'y jetai mon billet sans proférer une parole. Ce qu'on a rapporté d'un mot provocateur que j'aurais dit est un mensonge.

Ici commence cette scène où la faction radicale de Genève se présenta sous son jour le plus odieux et révéla son caractère d'une manière si inattendue. Je n'avais pas fait quatre pas pour me retirer, que l'on commença à me frapper et à me pousser par derrière.

Je suivais la direction de la porte, au milieu du tumulte et de brutalités croissantes, quand la Providence, qui ne voulait pas que le temple fût souillé par un assassinat, envoya M. *Balthazar Decrey* sur le lieu de la scène. Il paraît que ce digne citoyen n'était pas loin ; il s'aperçut du tumulte et accourut pour le réprimer et remplir ses devoirs de magistrat. Il perce la foule en s'écriant : *Que faites-vous, Messieurs ! Pourquoi molestez-vous ce citoyen?* Alors il me reconnaît : *C'est vous, docteur ; venez avec moi, ne me quittez pas.....* Je lui dis : *Mais je pense qu'il n'y a pas de danger ici..... — Vous n'en savez rien ; vous ne savez pas ce qui peut vous arriver ; encore une fois, prenez mon bras.* J'obéis ; nous marchons en résistant à la multitude qui nous poussait ; avant d'arriver à la porte, j'avais déjà perdu mon chapeau et mon manteau.

Quand nous fûmes sous le péristyle, un vacarme épouvantable s'éleva parmi la multitude qui remplissait la place et qui venait d'apprendre que j'étais livré en ses mains. Tous se ruent avec des cris de mort pour franchir la grille et arriver sur moi. Avant que le conseiller *Decrey* eût pu donner ordre aux chasseurs de garde de fermer la porte, quelques-uns passèrent et une espèce de combat s'engagea autour de moi ; je reçus un

bon nombre de coups, encore plus d'injures, bien que les chasseurs que le conseiller avait rangés autour de moi fissent bonne contenance. Les propos les plus sanguinaires retentissaient à mes oreilles : *A mort, à mort! à l'eau! au Rhône! à l'abattoir! à la lanterne! sa tête sur la grille!* et bien d'autres du même genre. On m'a assuré que beaucoup de femmes se montrèrent très..... *patriotes* en cette circonstance, mais il n'y en avait point sur les degrés.

Ce fut alors que je vis arriver vers moi encore un brave, *Samuel Muller*, radical déterminé, même un peu fanatique, mais plein de cœur, un de ces hommes qui se battent, mais qui n'assassinent jamais. « Docteur, dit-» il, nous nous sommes connus en d'autres temps, » nous ne sommes plus du même bord, mais je ne » souffrirai pas qu'on attente à votre vie et je réponds » de vous. Avant de vous tuer, il faudra qu'on passe » sur mon corps. » J'acceptai son secours avec reconnaissance. M. *Muller* se mit à côté de moi et ne me quitta plus.

Pendant ce temps, M. *Balthazar Decrey* avait fait des efforts inouïs pour obtenir que le calme se rétablît sur la place. Du haut des degrés il harangua la multitude d'une voix retentissante : *Citoyens*, leur dit-il, *vous connaissez ma voix; rappelez-vous le 7 Octobre: ce jour-là, vous l'avez écoutée, vous lui avez obéi, vous n'avez pas eu à vous en repentir. Eh bien! écoutez-la encore aujourd'hui; ne gâtez pas par la violence cette grande journée; promettez-moi que vous laisserez le docteur Baumgartner traverser librement la place sous ma protection, sans cela, je ne vous reconnais pas, je vous renie...* Ces paroles prononcées avec énergie, pa-

rurent faire effet et l'on cria de toutes parts : Oui, oui! bravo, bravo! Aussitôt M. *Decrey* qui avait le projet de me conduire à l'Hôtel-de-Ville, donna ordre d'ouvrir la grille et nous descendîmes sur la place.

A peine y eûmes-nous fait quelques pas, que la multitude sanguinaire, voyant sa proie si près d'elle, oublia toutes ses promesses, et un tumulte indescriptible recommença de plus belle. La fermeté de notre escorte ne se démentit pas : c'était d'autant plus louable que plusieurs m'étaient fort hostiles; un d'eux dit même à M. *Decrey* sur les degrés que c'était par égard pour lui... Sans faire usage de leurs armes, les hommes, en se serrant autour de nous, résistaient au choc de ces furieux. Je crois, néanmoins, qu'un ou deux furent arrachés et séparés du reste. Malgré leurs efforts, malgré ceux de MM. *Decrey* et *Muller*, mes intrépides défenseurs, qui combattirent de toutes leurs forces pour écarter de moi les mains assassines, plus d'une arriva jusqu'à moi, plus d'une me serra le cou presqu'à m'étrangler, plus d'une m'arracha des cheveux. Mon habit fut mis en lambeaux sur moi, et j'en fus enfin dépouillé[1].

Comme on le pense bien, nous faisions peu de chemin dans cette foule ; je dis moi-même à M. *Decrey*: *Rentrons, il est impossible de passer là.* Enfin, un courant d'une violence extraordinaire nous ayant repoussés jus-

[1] On nous racontait, il y a deux ans, qu'un habitant de Genève conservait encore religieusement, entre deux plaques de verre, un morceau du manteau qui avait été lacéré sur le corps du Dr B. Voilà, dans nos petites républiques émeutières, les trophées de victoire auxquels on est réduit et dont on tire gloire! Dépouilles opimes des anciens Romains, où êtes vous?

qu'à la porte opposée de la grille, M. *Decrey* commanda de l'ouvrir et nous y entrâmes non sans peine. Il y eut encore une lutte sur les degrés. Une seconde tentative que M. *Decrey* voulut faire au bout d'un moment pour sortir par cette porte, n'ayant pas été plus heureuse, il décida de me faire rentrer. Je fis donc ma retraite dans ce Temple que j'avais quitté, vingt minutes auparavant, et cela dans un costume assez pittoresque; ma poitrine était nue, ma chemise, déchirée par bandes, pendait autour de moi. Quant à mon habit, il n'y en avait plus trace. Les membres des bureaux paraissaient stupéfaits. Quant au président, M. *Carteret*, cet épisode n'attira pas son attention, il n'en prit pas même connaissance et il paraissait trouver cela le plus simple du monde. Il paraît que son discours n'était pas prêt.

Me voilà donc assis dans un banc du chœur entre mes deux fidèles défenseurs. M. le professeur *Adert* m'offrit son manteau et sortit pour aller me chercher des vêtements chez mon beau-frère[1]. Ce dernier voulut pénétrer jusqu'à moi; mais il en fut empêché brutalement par M. *Hoffmannn* qui, sans égard pour notre ancienne amitié, lui barra la porte. Pendant ce temps j'en entendais de toutes les couleurs. Un patriote des Eaux-Vives crut devoir m'informer qu'il était mon plus grand ennemi. Un autre, prenant un ton triomphant, me disait: *Eh bien, docteur, vous éprouvez aujourd'hui la magnanimité de ce peuple que vous avez outragé.....* Parce qu'il ne me coupait pas par petits morceaux et de sang-froid, ce brave homme s'imaginait faire preuve de grandeur d'âme. Quant à moi

[1] M. André Sayous, ancien professeur à l'Académie.

je n'étais pas frappé de l'à-propos de l'observation. Pendant ce temps, les forcenés brûlaient mes habits sur la place pour se dédommager de n'avoir pu me brûler moi-même, et dansaient autour de ce feu de joie.

Au bout d'un quart d'heure, arrive M. *James Fazy*. On entendait bien encore brailler au dehors, mais, dans le temple même les cris de mort avaient cessé. A son arrivée, les serviles de s'écrier: *Le Président! Chapeaux bas!* M. *Fazy* dit alors: « Le danger est encore imminent, le peuple a cerné les portes, le docteur n'est pas en sûreté ici. » Je réclamai contre cette assertion, et je dis qu'il me semblait qu'il n'y avait plus de danger. « C'est une erreur, » dit M. *Fazy*; toujours habile à disculper ses amis, il ajouta: « Il y a ici des éléments étran-» gers sur lesquels les magistrats n'ont aucun empire. » Ici, je ne puis m'empêcher de dire que, sans faire à M. *Fazy* un reproche d'avoir voulu décharger ses partisans du crime qu'ils avaient tenté de commettre, son assertion était complètement erronée. C'est triste à avouer, mais c'étaient bien des Genevois qui, dans le temple où eux seuls ont accès, comme sur la place où eux seuls attendaient la clôture de la votation, ont commis les violences de cette soirée, digne conclusion de toutes celles qui s'étaient passées dans le jour.

M. *Fazy* continue: *Le peuple rugit aux portes et je ne vois qu'un moyen de salut pour le docteur, c'est de le faire descendre à la cave.* Je me tournai vers M. *Decrey* et je lui déclarai que j'avais fait tout ce qu'il avait voulu, mais que je n'irais pas *à la cave;* à quoi il répondit en souriant que, si je devais y aller, il y serait avec moi. Le fait est qu'il n'y a point de souterrains au temple de

Saint-Pierre; je ne le savais pas, mais il est étonnant que M. *Fazy* l'ait ignoré ; car, peu auparavant, l'administration avait fait faire une visite minutieuse du temple. Admettons qu'il l'ignorât, quel pouvait être son but, sinon de jeter sur toute l'affaire un certain vernis de ridicule en encavant *le Docteur* et en l'envoyant tenir compagnie, pour un moment, aux anciens Evêques. Il comptait ainsi effacer un peu la mauvaise impression que la brutalité de ses amis devait produire.

M. *Decrey* proposa la sacristie, mais on annonça que la porte en était obstruée par des bancs. Ce fut alors que je proposai moi-même d'entrer à la prison si je n'étais pas en sûreté dans le temple. Cet avis fut adopté et M. *Fazy* sortit pour faire écarter une troupe assez nombreuse qui cernait la porte par laquelle on devait sortir. A ce que j'ai su par un témoin, il les harangua avec beaucoup de force et leur donna même des coups de canne. Pendant ce temps j'étais dans un espace fermé par des planches à l'extrémité de la nef latérale, Là se trouvait aussi un piquet de carabiniers. Au bout d'un moment le peuple ayant été écarté par les sommations du commissaire de police et sans doute aussi par les carabiniers, M. *Decrey* rentre et me dit de le suivre ; la rue était libre, et nous entrâmes dans la prison, lui, M. *Fazy*, et moi.

Tout cela avait pris beaucoup de temps, et alors il n'était pas moins de onze heures. On comprend que j'avais eu tout le loisir de faire mes réflexions. Si l'on se reporte aux divers événements de l'époque, à la polémique échangée entre moi et M. *Fazy*, au procès correctionnel qui en avait résulté, on comprendra comme

je compris alors, que je ne pouvais pas le laisser partir sans un mot d'explication. Entre les deux grilles, je lui dis: Monsieur *Fazy*, quels que soient nos dissentiments, je reconnais que vous avez bien agi aujourd'hui. — Je n'ai fait que mon devoir. — C'est possible, mais c'est à moi à le reconnaître; et pour preuve, voilà ma main. Il me toucha la main et s'en alla.

Dans le temple, j'avais prié M. *Decrey* de me rendre le service d'envoyer quelqu'un chez moi, pour rassurer ma mère qui pouvait être inquiète de mon absence. Il poussa la délicatesse jusqu'à vouloir y aller lui-même, et il le fit effectivement après m'avoir laissé dans l'appartement du directeur de la prison, qui se montra fort honnête avec moi. A deux heures, M. *Decrey*, accompagné de MM. *Berton* et *Borel*, vint me chercher; une voiture nous attendait au Molard, et nous arrivâmes sans obstacle. Je n'ai pas besoin de dire si j'embrassai avec effusion le courageux libérateur à qui je devais la vie. Exemple bien remarquable de ce que peut l'énergie et la force de volonté d'un seul homme contre une multitude effrénée!

J'ajouterai qu'aucune poursuite n'a été faite contre les acteurs de cette scène; qu'au contraire, un ancien conseiller d'Etat, M. *Léonard Revilliod*, le plus loyal des hommes, a été traduit au tribunal correctionnel pour avoir stigmatisé cette journée comme elle le méritait; c'est là le premier procès de presse connu à Genève. Un employé à la chancellerie avait mis en circulation, le matin de l'élection, un *faux* signé de mes initiales et représentant un *bon de cinq francs*, payable après votation de la liste conservatrice; c'était pour faire croire

que j'avais acheté des voix. Un garde municipal a proféré le soir des paroles de mort contre moi pendant mon aventure et est accouru avec ardeur pour y prendre part. Ni l'un ni l'autre n'ont reçu aucun blâme de leurs supérieurs; je ne sais même pas s'ils n'ont pas obtenu de l'avancement.

Telle fut cette scène odieuse, que M. Léonard Revilliod, dans une lettre au *Journal de Genève*[1], qualifiait à juste titre de « scène de cannibales ». Débouchant, en effet, vers neuf heures sur la place de Saint-Pierre, il avait vu la foule emportée comme une horde de sauvages, et hurlant autour de sa proie.

Le docteur Baumgartner, pendant ces heures terribles, n'avait pas perdu un seul instant sa présence d'esprit et son courage. « Le même sang-froid ne l'a pas abandonné au milieu des scènes violentes dont il a été l'objet. Il a déployé jusqu'au bout le courage le plus ferme et le plus admirable[2]. »

Croit-on que le comité radical, inspirateur indirect de ces odieuses voies de fait, en ait éprouvé quelque remords et exprimé quelque regret? On se tromperait fort. La *Revue de Genève*, dans son numéro du 14 no-

[1] 20 novembre 1849.

[2] *Journal de Genève*, du 16 novembre.

vembre, racontait cette scène honteuse de la façon la plus placide du monde :

« Le soir, le docteur Baumgartner, à la dernière heure du scrutin, est venu déposer son vote, qu'il a pu écrire en toute liberté. Mais, après l'avoir jeté dans l'urne, s'étant pris de querelle avec des électeurs [1], il a été fort maltraité. On a eu beaucoup de peine à le sauver; il a été impossible de lui faire franchir la foule, lorsqu'il a voulu se retirer, et on a dû le conduire en sûreté par une porte dérobée. »

Et c'est tout! Mais, bien plus encore, le numéro du 17 novembre de ce même journal, célébrant la victoire, remportée à coups de bulletins frauduleux par la faction radicale, portait ces mots : « Le 12 novembre doit être pour tout Suisse un beau jour! » et James Fazy, annonçant au général Thiard le résultat de la journée, osait lui écrire que « l'élection s'était passée dans le plus grand calme! » A de semblables paroles, on comprend de quoi eussent été capables de pareils adversaires.

Au dehors, cette scène de barbarie fut jugée avec la sévérité qu'elle méritait. « A quelque opinion qu'on appartienne, disait le *Courrier Suisse*, si l'on a de l'hon-

[1] Ce qui était absolument faux, comme l'a montré le récit du Dr Baumgartner lui même.

neur dans l'âme, on rougira de voir le caractère genevois souillé par des hommes qui, peut-être, n'en portent pas le nom, ou qui en sont indignes. » Le *Times*, avec d'autres grands organes de la presse européenne, rapporta le fait révoltant qui avait signalé la fin de ce jour de triomphe[1].

La scène du 12 novembre 1849 a été reproduite, sous forme allégorique, par le pinceau d'Hornung, le peintre genevois bien connu, en un tableau que nous possédons encore.

Quant au courageux conseiller Balthasar Decrey qui,

[1] Nous devons à l'obligeance de notre cousin, le Général Mowbray Baumgartner, copie de la correspondance du *Times* du 19 novembre 1849, dont nous extrayons ce qui suit :

« ... In the evening, other scenes of disorder took place. M. Baumgartner, an ex-Radical, converted by experience, was attacked inside the Church, when giving his vote, struck, and stripped of his clothes, which were burnt in the open place outside by the friends of liberty. Do not imagine that the police of the Government interfered in these scenes, which were tolerated by those persons anxious to keep power, at any price. M. Baumgartner was, however, saved by the intervention of M. Decrey, a member of the Council of State, at a moment when his life was in imminent danger. He was for half an hour in the greatest peril. He was at last concealed in the Vestry-room, and then taken to the Bishop's prison, in order to save him from the fate of the unfortunate Rossi. Such is the way in which the learned Republic of Calvin has had liberty trampled under foot within its walls. — At the present hour, the Reds are filling the air with cries of joy, and the Cannon announces the victory of the Sovereignty of violence... »

par son énergie et sa parole éloquente, avait su contenir la fureur aveugle de la populace, le docteur Baumgartner conserva pour lui, et ne cessa de lui témoigner, par tous les moyens en son pouvoir, les sentiments de la plus vive reconnaissance. « Je suis vraiment tout confus des sentiments que vous m'exprimez au sujet du fait si simple et si naturel que vous me rappelez; mais, puisque ce fait m'assure une petite place favorable dans votre précieux souvenir et celui de votre vénérable mère, je suis heureux et rends grâces au ciel de l'avoir consommé », dit M. B. Decrey dans une lettre au Dr Baumgartner, du 1er janvier 1854. Et, dans une autre, du 13 octobre 1859 : « Comme, pour arriver à votre assassinat, il aurait d'abord fallu consommer le mien, j'aime encore à me persuader que telle n'était pas l'intention des perturbateurs. Croyez que si je conserve quelques souvenirs consolants de mon passage dans l'administration de mon pays, je place en première ligne celui d'avoir pu vous être utile dans cet affreux épisode. »

Le docteur Baumgartner se souvint toujours de cette mémorable journée, mais sans en conserver un ressentiment bien profond.

« Il y avait avant-hier 38 ans (écrivait-il, en novembre 1887, à son ami, le romancier vaudois Urbain Olivier),

que, pour avoir pris part au Comité électoral opposé au dictateur James Fazy, moi et mes collègues fûmes signalés à la vengeance populaire, le jour des élections du Conseil d'Etat, traqués dans la rue et mis dans l'impossibilité de voter nous-mêmes, après avoir organisé le vote dans tout le canton et y avoir créé une majorité certaine, mais que la violence a annihilée, en même temps que la fraude multipliait sans compter les bulletins de l'ennemi, qui mettait ses noms sur nos cartes arrachées. A 9 heures du soir, je fus assailli dans le temple même, lacéré, traîné, et, sans la force et le courage d'un ancien ami, Balthazar Decrey, j'aurais été pilé sous les pieds de la multitude et réduit en bouillie sanglante..... Mais laissons là ces vieux tours... »



V

RETOUR A LA PRATIQUE MÉDICALE. — PUBLICATIONS DU DOCTEUR BAUMGARTNER RELATIVES A L'AGRICULTURE ET A L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE.

Les années qui suivent présentent une activité politique moins grande de la part du docteur Baumgartner. Il n'avait pourtant point abandonné la lutte, et l'aventure du 12 novembre n'avait nullement abattu son courage, ainsi que le montrent les écrits qui parurent en 1850: *La statue de Pierre Fatio* (brochure); *Discours à une assemblée populaire* (brochure); *Relation des faits accomplis par les révolutionnaires genevois* (brochure); *Sur la journée du 12 novembre* 1849 (*Journal de Genève* du 10 août); *La Marseillaise des Radicaux* (chanson), etc., etc. Il publia, en 1851 et en 1852, dans une feuille politique et littéraire appelée *Le Ge-*

nevois, toute une série d'articles où le régime radical est critiqué de la façon la plus serrée et la plus vigoureuse, et où le dictateur, qui continuait, contre le docteur Baumgartner, toute une campagne d'attaques misérables et très souvent anonymes, était tancé vertement et de main de maître. Mais la politique ne devait plus, à dater de ce moment, jouer un rôle aussi prépondérant dans sa vie. Il avait reconnu à ses dépens que, dans un pays aussi petit que le nôtre, le jeu n'en vaut pas la chandelle ; que c'était folie d'y consacrer le meilleur de ses forces et d'y consumer son temps en de stériles efforts.

D'ailleurs, il s'explique fort bien, sur ce point, dans une lettre à son ami Urbain Olivier[1] :

« Jamais je n'ai porté volontiers les couleurs d'un parti, et les circonstances seules m'ont fait marcher dans le rang. Et puis, je suis, au fond, homme d'opposition, pas fait pour voter avec le pouvoir et toujours tenté de lâcher mes amis politiques, dès qu'ils y sont montés. Donc, pas fait pour *parvenir*, car, pour parvenir, il faut s'attacher aux pans des habits galonnés. Le lendemain de la victoire des radicaux, en octobre 1846, un des membres du Gouvernement provisoire, Balthazar Decrey, mon ami bien particulier, donna un dîner à ses collègues, et

[1] Du 27 mai 1887.

m'invita aussi, moi seul, à ce dîner. Et je refusai, car je méditais déjà de les quitter, puisqu'ils étaient tout-puissants. Je n'avais qu'un mot à dire pour entrer dans les emplois; mais je ne m'y sentais pas propre. C'est rarement un obstacle : c'en fut un pour moi... »

Le docteur Baumgartner publia encore, en 1853, contre le projet que les adeptes de James Fazy avaient formé de faire voter, par le Grand Conseil, une récompense nationale au dictateur, une brochure vigoureuse dans laquelle il exposait les très fortes objections que soulevait le dit projet. Malgré tout, la *récompense nationale* fut votée par le parti gouvernemental, alors à l'apogée de son pouvoir, et qui était incapable de reconnaître que, faire une donation à l'auteur de la révolution de 1846, c'était exaspérer toute cette partie de la population genevoise qui avait été la victime du régime radical. Mais... c'était sans doute une raison de plus pour attribuer à M. Fazy une large rémunération de ses *services*.

Puis, les années se passèrent; les deux adversaires de jadis recherchèrent de moins en moins l'occasion de croiser ensemble le fer. De grands changements se produisirent dans leur situation respective. A l'heure où le docteur Baumgartner, avec la bénédiction de Dieu, avait vu l'horizon se rouvrir devant lui, où des joies lui

avaient été accordées dans le cercle de la famille, et où de beaux succès avaient couronné les efforts tentés par lui dans le domaine des entreprises immobilières, l'astre radical, qui avait jadis été de première grandeur, avait alors pâli ; James Fazy, avancé en âge, s'était vu peu à peu éliminé de la direction des affaires publiques, et réduit à une condition d'existence digne de pitié. On lui avait confié, à l'Université, un enseignement extraordinaire de droit constitutionnel, à propos duquel le docteur Baumgartner écrivait, le 20 avril 1871, à M. Ch. Eynard : « Voilà notre ami Fazy qui donne un cours de droit constitutionnel. Sans doute tous les cantons vont venir à son école et se hâteront de modeler leur constitution sur la nôtre, qui est certainement une perfection, principalement en ce qui concerne le mode électoral ! » L'ère des grandes luttes avait pris fin, pour ces deux vétérans des anciens jours de douloureuse mémoire. Pour l'un d'eux, M. James Fazy, l'heure du départ devait sonner bientôt : il mourut en 1878, âgé de 84 ans. Mais l'apaisement s'était fait, depuis longtemps, dans le cœur du docteur Baumgartner, qui sut toujours pardonner et qui, vingt ans après les événements de 1849, en un jour d'élections, voyant venir son ancien ennemi, alla au-devant de lui et lui tendit la main en signe de réconciliation et

d'oubli du passé. Nous pourrions citer, dans la vie du docteur Baumgartner, bien des exemples de cette spontanéité de bons sentiments qui le fit agir en chrétien et en homme de cœur. Nous en conserverons, par devers nous, le précieux souvenir.

Il reprit avec zèle la pratique de sa profession, l'exercice de la médecine, « cette maîtresse jalouse qui ne souffre pas de rivale », comme il l'écrivait jadis aux électeurs de Saint-Gervais. Il lui avait été doux, après ces années d'agitation fiévreuse et d'orages politiques, de reprendre à nouveau la route que sa vocation lui traçait. Rentré à la *Société médicale* en 1851, après l'avoir quittée à l'heure de ses errements radicaux, le docteur Baumgartner devint président de ce Corps pour l'année 1852. Il s'était retrouvé avec bonheur au milieu d'hommes dont les vues et les aspirations scientifiques étaient les siennes et qui, en lui exprimant le désir de le revoir parmi eux, lui avaient marqué l'estime qu'ils lui portaient. Comme il le leur disait, au début du *Rapport annuel* qui résuma les travaux de l'année de sa présidence[1] : « En retrouvant ceux dont l'éducation me faisait l'égal, je crus revenir de la terre d'exil ». En effet, le docteur Baumgartner rappelait,

[1] Cahier manuscrit de 82 pages, lu à la séance du 5 janvier 1853.

dans les premières pages de son rapport, les circonstances qui avaient marqué pour lui les années de son éloignement; et il le fit avec cette franchise et cette indépendance d'allures qui le caractérisèrent toujours :

« Il y a 12 ans, Messieurs, méconnaissant les avantages dont jouissait notre patrie, vivant sous l'empire d'illusions complètes sur le rôle qu'elle est appelée à jouer, je m'associai à ces régénérateurs qui sacrifiaient la paix publique à l'inquiétude de leur esprit; je pris part à toutes les manœuvres qui, suivies avec persévérance, ont enfin conduit Genève à la ruine de sa renommée traditionnelle et du haut caractère qui lui était accordé. Aider à la politique révolutionnaire, c'est se mettre dans la nécessité de remuer des sédiments infimes, de fraterniser avec les couches sociales les plus vulgaires; c'est renoncer à cette dignité morale qui, seule, établit entre les hommes de légitimes distinctions; partant, c'est se bannir soi-même de cette société relevée qui doit faire l'ambition des hommes de science et qui est leur atmosphère naturelle, puisque là seulement leurs facultés peuvent grandir sans cesse. Quand on s'appuie sur l'élément brutal, quand on fait bon marché de la valeur intellectuelle des hommes, prétendre encore frayer avec ceux que leur profession rend antipathiques à l'empire du vulgaire, c'est vouloir se faire une existence amphibie impossible, c'est manquer de l'intelligence de sa position, ou c'est afficher une suffisance ridicule. Comment me trouvai-je dans les rangs de ces mécontents qui amenèrent la première Constituante? Je

ne le déciderai pas moi-même... Plusieurs années se passèrent, avant que la force invincible des faits vînt m'ouvrir les yeux. Ma conviction avait été sincère; elle fut lente à ébranler... je me défendis longtemps. Mais il fallut enfin céder à l'évidence. Par une foule de motifs que je ne dirai pas ici, mais que j'ai tous développés assez au long dans divers écrits, Genève, remaniée par la révolution, devint pour moi un objet de profond dégoût. J'osai le dire tout haut, et je faillis payer de ma vie cette audace. »

« Permettez que je le dise nettement, les premiers qui me tendirent la main après cette abjuration, les premiers que je vis revenir à moi furent mes confrères de la Faculté. Ce fut vous-mêmes, Messieurs: recevez-en mes sincères remercîments. »

Puis, après ce préambule si franc, le docteur Baumgartner donnait un compte rendu des travaux de l'année écoulée et terminait par une étude des plus intéressantes sur les *Institutions médicales de Genève.*

La fête annuelle que le président sortant de charge offrait, selon la coutume, à ses confrères de la *Société médicale*, eut lieu, cette année-là, au *Château de l'Impératrice*, magnifique domaine situé sur la côte de Pregny, et qui avait été acheté en 1816 par un oncle du docteur Baumgartner, M. Jean-Louis Moilliet. La docte compagnie s'y rendit en bateau, et cette réunion, dans une des plus belles propriétés des environs de Genève,

et qui rappelait la mémoire tragique et romanesque tout ensemble de l'impératrice Joséphine, laissa à tous les assistants les plus durables souvenirs.

Puisque nous parlons des rapports que le docteur Baumgartner avait renoués avec la *Société médicale*, signalons ici le mémoire remarquable qu'il lut, l'année suivante, à cette association savante. Il est intitulé : *Considérations sur le Pronostic.* Le sujet étant d'un intérêt assez général et ayant, d'ailleurs, été traité en des termes compréhensibles pour tout lecteur, il ne sera point inopportun d'en reproduire, dans l'*Appendice*, quelques fragments qui permettront de faire connaître quels étaient les principes du docteur Baumgartner en ces matières, et comment il se représentait le rôle du médecin au sein de la société.

Vers 1867, le docteur Baumgartner, toujours plus absorbé par la construction d'une série de maisons qu'il avait entreprise dans le quartier neuf de Plainpalais, quitta graduellement la pratique publique de la médecine, à laquelle il s'était adonné avec succès pendant plus de trente années. Mais, s'il abandonna l'activité régulière et publique, il ne renonça point, cependant, à se rendre utile, à titre purement bénévole, à ceux qui faisaient appel aux ressources de son art. L'auteur de ces lignes a vu bien souvent, dans son en-

fance, les braves campagnards des hameaux voisins de Saint-Jean venir consulter son père, lequel, toujours serviable, mais peu disposé à supporter les longs verbiages de ces bonnes gens, donnait volontiers ses conseils au pied levé, sur le seuil de sa demeure, ou sur l'un des bancs du jardin. Ce que les visites perdaient par là en solennité professionnelle, elles le regagnaient en pittoresque; mais les patients trouvaient parfois gênant d'avoir à exhiber ainsi, *coram populo*, le siège de leur mal.

L'attention du docteur Baumgartner avait été, de tout temps, attirée par les questions d'économie sociale, d'hygiène, de salubrité et d'agriculture. Et, jusqu'au terme de sa carrière, il ne cessa de vouer aux sujets de cet ordre le plus vif intérêt, ainsi qu'en témoignent les nombreux articles de journaux où il traite ces matières[1]. Dans ces divers ordres de choses, il

[1] Citons, parmi les questions d'économie sociale, d'hygiène et de salubrité, les mémoires ou articles suivants : En 1853, plusieurs articles sur l'*Agrandissement de la ville* ; sur l'*Opération des fortifications* ; en 1854, sur les *Logements d'ouvriers* ; en 1855, sur l'*Asile des vieillards* ; en 1858, sur les *Effets généraux des chemins de fer* ; en 1860, sur la *Garde médicale de la Ville de Genève* ; en 1864, *Questions sanitaires ; Des moyens d'assainir l'Abattoir* ; *Documents sur une industrie insalubre* (broch.) ; sur l'*Hygiène publique* ; neuf articles dans le *Journal de Genève*, sous le titre d'*Economies ;* en 1865, sur l'*Abattoir ;* en 1868, sur *les Percements de rues ;* en cette même année et les suivantes : un grand nombre d'articles *Sur la création projetée du chemin de*

avait acquis une expérience personnelle très étendue. Mais il n'avait garde, quand il résumait ainsi ses réflexions sur les sujets les plus divers, de les traiter d'une manière prosaïque et banale. On retrouve partout ce *brio* d'expression, ce charme d'originalité qui avait marqué ses écrits politiques d'un sceau si personnel. N'a-t-il pas trouvé le moyen d'employer le langage des dieux pour chanter les mérites des... engrais naturels ? Le sujet n'est pas, on en conviendra, de ceux qui ont habituellement le don d'inspirer les poètes. Qu'on nous permette de citer ici les vers plaisants et familiers, dans lesquels il faisait, *ab absurdo*, le procès des engrais chimiques !

Digne *Cultivateur de la Suisse romande*,
Permettez qu'aujourd'hui ma plume vous gourmande !

fer d'Annemasse ; etc., etc. — Parmi les questions d'agriculture et d'économie rurale, mentionnons les sujets suivants, que le Dr B. traitait généralement dans le journal le *Cultivateur de la Suisse romande* : En 1854, plusieurs articles sur le *Commerce du lait ;* en 1855, sur la *Pisciculture ;* en 1856, sur les *Machines agricoles*, en 1860, sur l'*Emploi du sel et son prix ;* en 1861, sur l'*Apiculture ;* en 1865, une réponse en vers sur les *Engrais chimiques ;* en 1866, sur *Industrie ou Agriculture* (avec réponses en prose et en vers ; sur l'*Usage de la viande des bêtes malades ;* en 1871, sur l'*Hippophagie ;* sur les *Engrais liquides ;* en 1872, *Comment faire passer la terre aux meilleures mains ; Sur le sort du cultivateur ; Sur la moisson des épis sans la paille ; Aperçu d'économie rustique ;* en 1873, *Sélection ;* en 1874, *Causerie sur le bétail et la viande ; Sur le phylloxera ;* en 1875, *Sur les arbres d'ornement ;* en 1876, *Sur la vigne ;* en 1877, *Sur les bons maîtres et les bons valets*, etc., etc.

Vous, du progrès rural l'apôtre respecté,
Vous osez dénigrer tout engrais fabriqué,
Et vous ne craignez pas de donner préférence
Au fumier d'écurie, à l'art en son enfance!
Hé quoi! d'un vil *bument*, produit lourd et sordide,
Praticien routinier, vous vous montrez avide!
Et vous ne voyez point nos chemins effondrés,
Nos chevaux tout suants, nos chariots éreintés,
Pour mener sur les champs cet objet incommode,
Que Caton le censeur mit jadis à la mode!
Ah! combien j'aime mieux cet engrais de Lyon,
Qu'on peut porter aux champs, à l'aise, en un *copon* [1],
Sans se salir les mains, sans s'échiner de peine,
Et que, du bout des doigts, on répand sur la plaine!
Et ce même *copon*, sans en être comblé,
Rapportera chez nous la récolte de blé.
Tandis que vos voisins, ces laboureurs paternes,
Ignorant le progrès des sciences modernes,
Ereinteront leurs bœufs, et leurs chars, et leurs gens,
A traîner au logis ces fardeaux encombrants,
Ces gerbes d'un quintal, récolte prosaïque,
Qu'il leur faudra de plus mener *au* mécanique [2].
. . . .
Quant à moi, désormais, je proscris de ma terre
Ce fumier dégoûtant qu'adore le vulgaire ;
Et je vais à l'instant m'inscrire chez Filliol
Pour le phospho-guano qui m'a donné dans l'œil.

A ses yeux, l'abandon de la terre et de sa culture par les fils des riches paysans, était un mal contre lequel on ne saurait trop s'élever ; qu'il résultait de ce fait des déclassements et des inconvénients de tous genres,

[1] Petite corbeille.

[1] *Le* mécanique, ou machine à battre le blé; ce mot est toujours considéré comme un substantif masculin par nos paysans.

surtout à une époque où, comme la nôtre, les carrières libérales sont extrêmement encombrées. Il s'exprimait dans ce sens, en un article du *Cultivateur* qui souleva la contradiction. Le docteur Baumgartner répondit par une pièce de vers, dont nous citerons quelques lignes :

En prose ainsi qu'en vers, je me vois attaqué :
C'est pour moi trop d'honneur... ou trop d'indignité.
Ah! j'ai commis un crime, un crime abominable,
En disant que la terre est un bien désirable !
Cultiver la campagne, y vivre ! Quel abus !
Horace est donc un sot, quand il écrit : *o rus?*
Et le *fortunatos* du poète Virgile
Démontre évidemment qu'il fut un imbécile.
. . . .
Fallait-il donc, dans un Journal d'agriculture,
Dénigrer, ravaler de ma voix la plus dure,
L'art divin de Cérès, de Flore et de Bacchus ?
Déclarer qu'il n'est bon que pour des *asinus ?*
. . . .
Et, si flattant l'orgueil de maint benêt de père,
Je lui disais : ton fils est d'un fameux talent !
Fais-en donc un pasteur, c'est un état charmant ;
Ou, du moins, un docteur, car l'espèce en est rare ;
Les avocats aussi vont manquer à la barre ;
Quant aux agents d'affaires, on n'en voit presque plus...
Voilà, pour ton garçon, des récoltes d'écus.
Et ne va pas, surtout, le mettre à la charrue !
Si ta place est aux champs, la sienne est dans la rue,
Au barreau, dans la chaire ou dans les Facultés :
A ses poches de l'or, à son front des lauriers !
L'orgueil du fils, aidant l'avidité du père,
Leur ferait accueillir ce conseil téméraire.
Hélas! mes yeux ont vu trop d'exemples criants,
Pour me payer ainsi de quelques mots ronflants !

Ajoutons ici que le docteur Baumgartner plaida à plusieurs reprises la cause de la protection des animaux : membre zélé de la Société qui, à Genève, poursuit ce louable but, il écrivit pour elle plusieurs mémoires et discours, qui sont insérés, en particulier, dans les *Rapports annuels* de 1868, 1869 et 1871. Il faut indiquer aussi, comme rentrant dans les sujets de cette nature, son travail, resté manuscrit, sur *la vivisection physiologique et la vivisection agricole*, composé en 1877.

Enfin, il serait trop long d'énumérer ici tous les sujets qui occupèrent cet esprit si étonnamment actif et ouvert. Notre modeste notice tournerait au catalogue, si nous devions y consigner les titres de tous les travaux littéraires et scientifiques du docteur Baumgartner. Disons cependant que, parmi les questions d'hygiène publique, celle de la crémation des cadavres, très nouvelle à cette époque, attira, en 1874, son attention et excita chez lui un réel intérêt, qui se traduisit par une conférence publique. Des recherches préliminaires sérieuses sur le sujet avaient amené le docteur Baumgartner à la conclusion que le procédé de l'incinération des corps était à la fois plus conforme aux principes de la salubrité publique et aussi, à tout prendre, au respect dont nous entourons la dépouille de

ceux que nous avons aimés. Livrer cette dépouille au froid du tombeau, à la pourriture de la terre, nous inspirera toujours une invincible répugnance; la transformer, par le feu, en une poignée de cendres dont Dieu fera ressortir, au jour de la résurrection, le corps incorruptible et glorifié, c'est là un mode de faire qui coûtera moins à nos cœurs et qui nous rappellera même la nature immatérielle de l'esprit, cet élément invisible et impondérable qui animait le corps et qui, en le quittant, est retourné auprès de Dieu, source de toute vie.



VI

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES DANS LA VILLE DE GENÈVE. PERSÉPOLIS. — LE TEMPLE UNIQUE.

Nous avons déjà dit plus haut quelques mots de l'intérêt que le docteur Baumgartner portait aux questions immobilières, aux sujets concernant l'hygiène et la salubrité publiques. Là aussi, il était dans un domaine parfaitement connu de lui. Lorsque, en 1866, il songea à entreprendre dans Genève toute une série de constructions, il se donna comme tâche d'appliquer à celles-ci les principes qu'il avait exposés dans ses écrits ou dont l'expérience lui avait prouvé la justesse. Grand bâtisseur de maisons (il en a construit quinze dans la ville de Genève), il dirigea d'emblée son attention sur des quartiers neufs, qui, par leur situation salubre, lui parurent appelés à un bel avenir. Pendant

quinze ans, il construisit sans arrêt des immeubles destinés, non pas à la classe riche, déjà suffisamment pourvue de belles et spacieuses demeures, mais aux modestes familles bourgeoises, désireuses d'obtenir, comme les autres, et à des prix abordables, leur part d'air pur et de soleil. Les quartiers choisis par le docteur Baumgartner ne lui semblant pas appelés à devenir des centres commerciaux, il ne construisit jamais de magasins dans ses immeubles, et il en proscrivit toujours avec le plus grand soin les cafés et débits de boissons. A ce titre déjà, il rendait un service très réel à la cause de l'ordre et de la moralité. Et il aimait à rappeler ce fait-là. Dans une lettre à son ami Ch. Eynard [1], il disait :

« Je t'accorde que j'ai trop aimé bâtir, comme Louis XIV mourant disait : *J'ai trop aimé la guerre.* Mais ce travers de ma part n'a encore nui à personne. Et puis, je n'ai point fait de cafés, ni même de boutiques; tu mettras cela sur mon épitaphe, car c'est toi que je charge de la composer. Par exemple, que dirais-tu de :

Bangard [2] a bâti vingt maisons
N'ayant ni cafés, ni boutiques ;
Il eut de fort bonnes raisons :
Avec Caron, qu'il s'en explique !

[1] Lettre du 17 septembre 1870.

[2] C'est sous cette forme que, déjà au siècle dernier, on estropiait, à Genève, le nom de famille du Dr B.

Il commença ses travaux à un moment où, à Genève, l'industrie du bâtiment subissait un temps d'arrêt, et où l'on semblait défiant de l'avenir. L'année 1866 était, en effet, celle de la guerre en Autriche et en Italie.

« Il y avait, dit le docteur Baumgartner, dans son livre de *Souvenirs*, une méfiance générale. Moi seul, dans tout Genève, je bâtissais; on me faisait des prix extrêmement bas, parce que personne ne me faisait concurrence. L'année suivante, une ou deux constructions ont paru; en 1868, peut-être une demi-douzaine, et, depuis lors, cela a toujours été croissant, de sorte qu'en 1872, on construisait plus de cent maisons dans Genève. »

La création de quartiers neufs et bien aérés, sur les boulevards extérieurs, attira toujours davantage l'attention du docteur Baumgartner sur les graves inconvénients et les dangers réels que présentaient certaines parties de la vieille ville, pâtés de maisons où ne pénétrait jamais le soleil, et où les miasmes les plus délétères avaient, depuis des siècles, élu domicile. Le docteur Baumgartner fit une étude spéciale du sujet; l'hygiéniste et l'économiste s'unirent, pour déclarer la guerre à ces agglomérations malsaines, déparant la ville qui venait de prendre un nouvel essor. De cet examen sérieux et approfondi, sortit toute une série d'articles,

qui parurent d'abord dans un journal humoristique de la ville et qui, à la demande de bon nombre de lecteurs, furent publiés en 1873, en un volume, sous le titre de *Persépolis*[1].

« Les idées d'embellissement et de salubrité, dit le docteur Baumgartner dans la préface de cet écrit, ont pénétré partout, avec les progrès de la politique et de l'éducation populaire. On peut en donner pour preuve les ateliers splendides qui se construisent aujourd'hui pour le travail de nos industriels, et qui ne ressemblent guère à ces vilains petits taudis étouffés et pleins de dangers, que les Genevois d'autrefois jugeaient suffisants pour un art qui faisait leur fortune. Sans doute, il y a encore beaucoup à réformer, et sans cela nous n'écririons pas. Le méphitisme règne encore dans beaucoup d'écoles où s'entasse la jeunesse. Il règne même dans la tribune du Grand Conseil. Les procédés de ventilation, si simples, si efficaces, sont encore ignorés... Tout le monde sait qu'on peut mourir de froid, mais on ne sait pas assez qu'on peut mourir du mauvais air qu'on respire..... On a vu jadis des épidémies, qu'on appelait *pestes*, ravager périodiquement notre ville; elles n'avaient pas d'autre cause que l'insalubrité de sa construction. Du temps de Calvin, il n'y avait pas de latrines; on réformait l'Eglise; on ne réformait pas le logis; on s'occupait de la pestilence papale (style d'alors et même

[1] *Persépolis* ou Essai sur l'amélioration de la ville de Genève. Un volume de 194 pages. Genève 1873.

d'aujourd'hui) et l'on oubliait la pestilence fécale. — Les idées saines d'hygiène publique sont mieux comprises de nos jours, mais une déplorable impuissance financière en a jusqu'à présent empêché la mise en pratique. On a vu des administrateurs se croire quittes de cette partie essentielle de leurs devoirs, en faisant verser dans le Rhône quelques pièces de vin soi-disant falsifié, ou répandre sur le pavé quelques bidons de lait un peu trop clair. Ce sont là de petits délits et de minces remèdes. Il faut qu'on sache dans le public qu'il existe tout un corps de doctrines sur la question capitale des industries dangereuses et de la construction des villes. »

Partant de là, l'auteur, après quelques considérations générales sur la ville dans son ensemble, passait à l'examen de chaque quartier, indiquant au fur et à mesure les transformations à y introduire, et terminait par un court exposé des voies et moyens. Il ne faut pas oublier que, au moment où parut ce petit volume, la ville de Genève venait d'hériter vingt-cinq millions du duc Charles de Brunswick : les *moyens* ne manquaient donc pas. — Cet écrit est rempli d'idées justes et pratiques, de généreuses réflexions, d'inspirations heureuses et dignes d'être suivies. C'est l'intérêt le plus éclairé pour les classes laborieuses qui fait dire à l'auteur :

« Sait-on, saura-t-on jamais les misères, les maladies, les morts prématurées, la somme de souffrances qu'a causées pendant tant d'années la construction affreuse de cette ville? Que l'on essaie de compter les enfants empoisonnés par un air méphitique, étiolés par le manque de jour et de soleil; qu'on songe aux murs salpêtrés, aux parois suintantes, contre lesquels on appuie le lit où l'ouvrier en sueur vient se reposer de ses travaux et où il ne gagne que des rhumatismes incurables! Que l'on pense à cet air putride qui est stagnant comme un brouillard mortel, dans ces mauvaises allées, dans ces lugubres cours, semblables à des puits profonds de 6 ou 7 étages; et que l'on pense que des chambres à coucher, des cuisines, des latrines et autres réduits s'ouvrent sur ces bouges immondes et qu'il faut que des êtres humains, que des petits enfants, que des citoyens genevois, que des soldats suisses nés pour défendre leur patrie, respirent cet air putride! Comment peut-on supposer qu'on grandisse en force, qu'on acquière de la santé, qu'on puisse parcourir la carrière du travail, se marier, mettre au monde une race saine, patriotique et durable, quand on est soi-même élevé dans un milieu pourri? La souffrance, les privations, la maladie, le découragement, la langueur et la mort, voilà ce qu'on y respire..... On doute si l'on vit à Genève, dans ce pays de progrès, de vrai libéralisme et de sentiments humanitaires et religieux, quand on sort de ces allées, de ces cours abominables. On éprouve une vraie fureur contre ceux qui ont construit ces repaires lugubres, et contre ceux qui les ont tolérés si longtemps. »

Ce sont là les accents d'une vigoureuse éloquence et d'une trop juste indignation. Et qu'on n'aille pas dire (on n'en a pas le droit, tant que de telles choses subsistent) que les habitants de ces quartiers déshérités ont un génie turbulent et sauvage : « Ces gens-là ne sont pas beaucoup plus mauvais que d'autres ; ils sont seulement plus mal logés... Quand les maisons ne sont pas tenables, force est bien pour les gamins d'aller jouer à la rue, pour les femmes d'aller causer au bout de l'allée, pour les maris d'aller *boire pot* au salon du prolétaire, pour les garçons d'aller explorer les vergers et les jardins d'alentour ». Il faut apporter à ce triste état de choses le seul remède vraiment efficace, remède radical et salutaire : la percée, la création de larges espaces libres, où le soleil et l'air joueront librement. Car « c'est en vain que des esprits bien intentionnés, mais mesquins dans leurs moyens, multiplieront les comités, les collectes, les ventes, les loteries, les sociétés et institutions qui donnent, qui prêtent, qui conseillent, les associations de secours mutuel, les *Coopératives*, les *Prévoyantes*. Tout cela est impuissant, quoique fort louable en soi, mais tout cela ne peut lutter contre des causes de mort, autrement actives et durables. »

Dans cet écrit, le docteur Baumgartner a indiqué bien des réformes utiles et désirables, dont un bon

nombre ont été réalisées depuis lors ; mais il en reste encore qui mériteraient d'attirer la sérieuse attention de *nos édiles*, comme on dit si élégamment à Genève. Il a prévu, d'autre part, certaines destructions regrettables, dont l'une est en train de s'accomplir aujourd'hui, celle de la *Tour de l'Ile :* « Le marbre qu'on y a placé[1] éternise la mémoire d'un vrai patriote, d'un martyr de la liberté genevoise ; il devrait protéger à jamais ce vieil édifice contre le marteau impie des démolisseurs. Malheureusement, la rue qui passe au pied de cette tour est d'une étroitesse excessive... Il pourrait donc bien arriver un jour qu'une administration impitoyable, éprise de la passion des lignes droites, condamnât à la destruction ce monument des âges passés. Cela est d'autant plus à craindre que, par un premier sacrilège, on a fait argent de cette tour, qui est devenue une propriété particulière ; même, on en a fait très peu d'argent. »

On comprend que, sur un tel sujet, la verve humoristique de l'écrivain ait trouvé d'abondantes occasions de s'exercer et qu'elle ait décoché des traits en grand nombre. Le docteur Baumgartner a toujours un mot juste et piquant pour caractériser choses et gens :

[1] Pour rappeler le supplice de Philibert Berthelier.

il appellera *la bise* le seul ami fidèle de Genève, qui l'a conservée, malgré ses fautes, un bourru bienfaisant, qui ne reçoit que des malédictions en récompense de ses services » (p. 18). — Venant à parler des Rues basses, il commencera par une prosopopée solennelle : « Je te salue, vieille et magnifique *Rue basse*, terre classique des épiciers cossus et des magasins bien assortis ». A propos de la place du Molard, il dira : « Enfin, dans la zone tempérée, se trouve le Molard, toujours bonnetier et juste milieu, immobile et survivant à toutes les tempêtes, ne craignant que l'émeute qui fait fermer les devantures et paralyse la vente. Les honnêtes bourgeois de ce centre de gravité ajoutent au Décalogue un onzième commandement, qui est pour eux le sommaire de la Loi : *Tu ne te mêleras point de politique.* Et ce n'est pas celui qu'ils observent le moins bien ». — Plus loin, il est question de Saint-Gervais, berceau du radicalisme genevois. « Recueillons-nous un moment avant d'entrer dans le quartier de Saint-Gervais, cette terre genevoise par excellence. Elle fut longtemps le camp retranché de la démocratie ; c'est de là qu'aux grands jours on partait en armes, le cœur exalté par quelque Démosthène de la banlieue, pour accomplir ces exploits mémorables que la Muse de l'histoire, l'austère Clio, a sans doute déjà gravés

sur le marbre, au Temple de mémoire, mais qui attendent encore leur Tacite ou leur Juvénal. Il surgira bien un jour, il n'en faut pas douter : un si beau sujet ! de si nobles motifs ! de si grandes actions où se jouait le destin du monde (ou le succès d'une liste) ! C'est là qu'on se retranchait, qu'on se barricadait, qu'on coupait les ponts ; on a même été jusqu'à les brûler, affaire de charpentiers sans ouvrage... Saint-Gervais, par son excellente industrie, est une pépinière d'enrichis, et la République n'a que des grâces à leur rendre, car ils sont la source de la prospérité générale : si, au lieu de réussir, ils étaient restés de *grelus* compagnons, nous nous en trouverions tous fort mal. Donc, moi, je tiens leur parti, et je les soutiendrai toujours. Je regrette seulement de les voir déserter le théâtre de leurs succès, et s'échapper dès qu'ils le peuvent, par leur tangente de trois, quatre ou cinq cent mille, vers les régions fortunées de l'autre rive, séjour exclusif de la haute Cambyse[1]. On y connaît le *grimpion*, variété ornithologique qui naît au cinquième étage et qui meurt au premier ». Ce séjour si fort à la mode et où niche volontiers l'oiseau, d'espèce assez commune ici et ailleurs, qui porte le nom peu flatteur de *grimpion*,

[1] La *société*, le *high life* de l'endroit.

Persépolis en parle aussi, comme n'étant, en été, qu'« une nécropole toute brûlée des feux d'un soleil africain, où la cigale chante en paix et où l'on ne voit plus une âme, à l'exception des concierges qui en sont, pour six mois, les seuls habitants » (p. 84). — Passant en revue les divers monuments et édifices historiques de Genève, l'auteur parlera de l'ancienne préfecture du département du Léman, devenue plus tard le Musée d'histoire naturelle [1], « où les belles dames de l'Empire exhibaient leurs charmes peu voilés par les modes d'alors et où, par une malice ingénieuse, la Restauration avait placé les Mammifères ». Enfin, il n'est pas jusqu'aux honnêtes et persévérants pêcheurs, que l'on voyait, il y a quelques années, stationner sur le pont de la Coulouvrenière, auquel l'auteur n'adresse une bonne parole de sympathie ; et il le fait en vers, comme étant le seul langage digne d'eux :

Pêcheurs que l'on voit sur ces bords
Lancer un fil si long et des regards si sombres !
Vos poissons..... ce sont donc des ombres,
Car on n'en voit jamais le corps.
A votre patience, ici je rends hommage,
Je veux la célébrer en prose ainsi qu'en vers ;

[1] A la Grand'Rue. Les locaux sont occupés aujourd'hui par le Musée Fol et la Société de lecture.

Je dirai qu'en tout temps, cloués sur ce rivage,
Vous pêchez *à la mouche*, et non avec des vers.
Tout en rêvant d'un plat de truites
Et tout en arpentant le pont,
Si vous ne prenez du poisson,
Vous prenez au moins des bronchites.

Le volume contient, enfin, dans ses dernières pages, la publication de diverses pièces officielles concernant l'héritage considérable que le duc de Brunswick avait laissé à la ville de Genève. Mais, dira-t-on, quel rapport cette publication pouvait-elle avoir avec *Persépolis*, et pourquoi le docteur Baumgartner s'occupait-il de l'héritage du duc ? Voici l'explication, qui nous fournit une occasion toute naturelle de parler de la plus curieuse des opérations immobilières du docteur Baumgartner.

En 1869, le docteur Baumgartner et l'un de ses amis avaient acheté un édifice, situé derrière le Conservatoire de musique, et qui portait le nom de *Temple-Unique*. Cet édifice, d'aspect monumental, entouré de colonnes de l'ordre ionique du style le plus pur, était bâti sur une large esplanade plantée d'arbres et dominait la plaine de Plainpalais. Il avait servi de siège aux Francs-Maçons, lesquels, à la suite de difficultés financières, avaient été obligés de le vendre. Il valait, avec le terrain qui l'entourait, environ 300,000 francs, mais,

personne n'en voulant, ses premiers propriétaires avaient été heureux d'en tirer 70,000 francs. Les deux acquéreurs avaient espéré tout d'abord que l'Etat serait disposé à le leur racheter, pour y installer ses collections scientifiques ou artistiques ; mais, « à Genève, où la passion politique trop souvent trouble le jugement, on estime les choses, non d'après ce qu'elles sont, mais d'après ceux qui les ont faites. Le *Temple-Unique*, œuvre radicale, entreprise des Francs-Maçons, ne valait *rien* aux yeux des sages et des habiles : c'était une affaire de folâtre [1] ». Ni l'Etat, ni la Ville, ne consentirent à s'en rendre acquéreurs. L'ami du docteur Baumgartner, co-propriétaire de l'immeuble, découragé à la pensée que cet édifice ne se vendait pas et qu'il serait peut-être d'un placement difficile, vendit, en 1872, sa part à son associé

L'étage supérieur était, alors, loué à une grande société littéraire et musicale fort estimée à Genève, les *Amis de l'Instruction;* quant au rez-de-chaussée et aux caves (car il y en a de fort belles), ils étaient occupés par l'*Association Internationale des Travailleurs,* société ouvrière à tendances passablement socialistes. « Ils y tenaient, dit le docteur Baumgartner, des séances ora-

[1] *Persépolis*, page 186.

geuses et nullement favorables à l'ordre social. Ils ont été jusqu'à y parodier le baptême, en prononçant sur des enfants nouveaux-nés une liturgie burlesque et en les ondoyant de vin blanc (sans s'oublier eux-mêmes, bien entendu !) ». Le docteur Baumgartner, devenu seul maître de cet immeuble, et désireux de lui voir donner une destination plus digne de son caractère extérieur, eut l'idée de le faire offrir... au duc de Brunswick, pour qu'il en fît cadeau à la ville de Genève ! Le duc répondit à l'intermédiaire choisi par le docteur Baumgartner pour lui présenter cette proposition « qu'il ferait mieux encore et que Genève serait assez contente de lui ! » Peu de mois après, en effet, on apprenait que la ville avait été instituée héritière universelle de tous les biens de S. A. R. le duc Charles de Brunswick ! Ce fut une surprise pour tous, et pour le propriétaire du *Temple-Unique* comme pour les autres, car il ignorait la portée des paroles énigmatiques du duc, rapportées ci-dessus, et l'existence du testament princier qui mettait Genève en possession de la fortune de ce dernier descendant des Guelfes.

A ce moment, se produisaient des tiraillements très graves entre le gouvernement genevois et les catholiques-romains, représentés par l'évêque Gaspard Mermillod. Les églises occupées jusqu'alors par les catholi-

ques romains, leur avaient été reprises, et consacrées au culte de l'église catholique-libérale ou gouvernementale, instituée à Genève depuis peu de temps De là, grand embarras des disciples de l'évêque, qui construisirent bien une ou deux modestes chapelles dans le canton, mais qui cherchaient à se procurer, dans Genève, un édifice digne et convenable pour la célébration de leur culte. « C'est en ce moment, dit le docteur Baumgartner[1], qu'il me fut fait une demande au nom d'un homme très honorable du pays de Gex[2]. Quoique je ne m'associe en aucune manière à des haines religieuses que je ne comprends pas, néanmoins, comme *Gex* est bien près de *Fernex*[3], et comme je ne voulais pas heurter les toquades du moment, malgré le sentiment naturel qui me porte toujours en faveur des faibles et des opprimés, je déclarai à l'agent chargé de traiter que je ne pouvais pas vendre à M. Mermillod. Comme il me répondit que ce dernier n'y était pour rien, et comme je n'avais aucun motif de ne pas le croire, l'affaire se conclut[4]. »

[1] *Persépolis*, page 187.

[2] Partie du département de l'Ain, voisine du Canton de Genève.

[3] Où résidait alors l'évêque Mermillod, expulsé du territoire suisse.

[4] *Souvenirs manuscrits* du Dr Baumgartner.

Quelques semaines après, le docteur Baumgartner apprenait, à son grand étonnement, que le *Temple-Unique* était devenu l'église catholique-romaine du *Sacré-Cœur*, et que la messe était célébrée dans les lieux où, peu de mois auparavant, les travailleurs de l'*Internationale* avaient parodié le baptême et bu à flots le *petit blanc !*

Beaucoup de gens, on pouvait s'y attendre, critiquèrent vivement cette vente. Mais le docteur Baumgartner, auquel l'acheteur du *Temple-Unique* avait laissé ignorer jusqu'au bout la destination nouvelle que l'on donnerait à l'immeuble, était trop bon protestant pour qu'on fût en droit de lui adresser le reproche d'avoir voulu aider un parti religieux dans sa lutte contre le gouvernement genevois. Il exposa, en un article très explicite du *Carillon de Saint-Gervais* [1], les faits tels qu'ils s'étaient passés : puis, fort de sa bonne conscience, il laissa dire...

Voilà comment l'histoire du *Temple-Unique*, *alias* église du *Sacré-Cœur*, a été mêlée indirectement à celle de l'héritage du duc de Brunswick. Cet épisode de sa carrière amusait beaucoup le docteur Baumgartner, et il aimait à le rappeler. Un grand vitrail, portant au

[1] Numéro du 29 novembre 1873.

centre le triangle symbolique de l'Ordre des Francs-Maçons, entouré de rais de couleur, qui orna jadis l'édifice si curieusement désaffecté, est maintenant conservé dans la maison patrimoniale de Saint-Jean; il rappellera sans doute seul à nos descendants que le docteur Baumgartner a été, pendant quelques années, propriétaire d'un temple maçonnique devenu église catholique.



VII

SOUVENIRS INTIMES.
CORRESPONDANCE DU DOCTEUR BAUMGARTNER AVEC SES AMIS.

En 1857, après toutes les douleurs qui avaient marqué la première partie de son existence, le docteur Baumgartner touchait enfin au port et arrivait au bonheur. Il avait, en effet, perdu en 1845 sa fille Adèle, enfant d'une intelligence trop précoce, et qui mourut à l'âge de cinq ans d'une hydropisie du cerveau ; et, en 1856, dans de douloureuses circonstances, son fils Antoine, âgé de vingt-trois ans, fils tendrement aimé, et dont la mort avait laissé le docteur Baumgartner inconsolable.

Avec l'ardeur parfois extrême et la vivacité de son caractère, notre père avait, en effet, un cœur profon-

dément affectueux et il était particulièrement sensible aux joies de la famille. Grâce à son heureux mariage avec Mlle Susanne Delisle, notre bien-aimée mère, il se vit entouré de toutes les affections et de tous les dévouements élevés à leur suprême puissance. Nature supérieure par les qualités du cœur et les dons de l'esprit, elle sut bien vite reconnaître et apprécier à leur valeur tout ce qu'il y avait de générosité, de droiture et de vraie bonté dans le caractère du docteur Baumgartner. Elle comprit d'emblée l'œuvre qu'elle avait à accomplir, dans l'existence qu'elle allait partager, et elle s'y donna avec joie, inspirée par une foi personnelle et vivante, et par sa haute conception du rôle de la femme chrétienne. « Ah ! mille et mille fois soit loué Dieu, qui m'a donné un pareil trésor, au-dessus de tous ceux de la terre », écrivait le docteur Baumgartner à l'un de ses amis. Ce furent, pour notre père, de belles années, pleines de promesses d'avenir, et succédant à un passé qui n'avait été pour lui que trop riche en douleurs de toutes sortes. Quelques années après, il écrivait à son ami M. Charles Eynard : « Dieu m'a tellement béni que, vraiment, j'en viens à penser que c'est pour m'éprouver par le bonheur, comme Il m'a éprouvé par le malheur [1]. » La naissance de plusieurs enfants qui

[1] Lettre du 10 août 1870.

vint, sinon fermer, du moins adoucir la vieille blessure qu'avait faite en lui la mort des premiers, la réussite de ses entreprises immobilières, tout cela l'encouragea et lui fit reprendre goût à l'existence. — Il avait perdu, en 1862, sa mère, âgée de 89 ans, femme vénérable à laquelle il avait toujours été uni par les liens d'une très profonde affection, et avec laquelle il avait vécu ses années solitaires, dans la vieille demeure de Saint-Jean. Personne énergique et toute de devoir, elle avait aidé son fils à traverser bien des heures sombres. Elle avait d'ailleurs, avec lui, de nombreuses analogies d'esprit et de caractère. Elle offrait un curieux mélange de la vieille éducation genevoise et des coutumes anglaises, qui donnait à sa conversation et à sa correspondance une saveur très particulière. Nous avons sous les yeux des lettres que le docteur Baumgartner lui écrivit, pendant un voyage d'un mois qu'il fit en Suisse, en 1847, avec son fils Antoine, lettres dans lesquelles toutes les péripéties du voyage sont scrupuleusement, et toujours pittoresquement, racontées à l'aïeule. Sa pensée suit partout les voyageurs, et, lors d'une halte forcée à Montbovon, dans la Gruyère, le docteur Baumgartner composera ces vers latins où l'excellente mère absente n'est point oubliée :

Hic stetimus, pluvia deprensi, in Monte Bovino
Multiplici tempus nobis fuit arte terendum.
Scribit iter filius brevibus memorabile verbis
Invita conor versus fabricare Minerva.
Hora fugit, coeloque imber descendit opaco
Felicis reditus spes vivit corde sub imo,
Et redit ante oculos dilectae matris imago
Absentem referunt felicia somnia nobis.

Nous avons aussi les lettres que Mme Baumgartner mère écrivit à son fils, pendant le voyage qu'il fit, en 1848, en Angleterre ; elles ont été précieusement conservées par les soins respectueux du docteur Baumgartner, en compagnie de toutes celles que, dans sa longue carrière, il reçut de sa femme et ses enfants. Voici une bien touchante preuve de l'affection qu'il avait pour sa mère. Dans une lettre du 29 septembre 1867, le docteur Baumgartner écrit à son ami Urbain Olivier :

« Lorsque, en 1827, j'étais à Lyon, jeune carabin éloigné de ma famille et de notre Saint-Jean chéri, pour la première fois, j'avais un terrible mal du pays ; on m'écrivait deux fois par semaine. Mais les lettres de ma bonne mère, je les voulais savourer sans mélange et avec tous les accompagnements matériels qui pouvaient en rehausser le prix. Ainsi, je les aurais gardées tout le jour dans mon portefeuille avant de les ouvrir, je n'aurais pas donné à mes camarades le spectacle de ma jubilation, je contenais mon impatience, même j'allais

dîner, je rentrais, je faisais mon feu et ce n'était que bien réchauffé, bien à l'aise *intus et extra* que je décachetais la missive maternelle. Combien de fois je la relisais, vous pouvez le croire. Voyez quel épicurien de sentiment filial j'étais dans ma jeunesse! »

La mort de cette mère excellente et dévouée fut pour le docteur Baumgartner, en dépit du grand âge auquel elle était parvenue, un coup très sensible, dont témoignent toutes les lettres de cette époque.

Mais, par son mariage, notre père avait retrouvé une famille, et il ne sentait plus l'isolement dont, à une époque récente et douloureuse de sa vie, il avait eu tant à souffrir. Le cercle se reformait autour de lui, amenant avec soi des responsabilités et des devoirs nouveaux, sans doute, mais, à 50 ans, avec son caractère énergique et vigoureux, le docteur Baumgartner allait plein de confiance au-devant de l'avenir : il sentait à ses côtés la présence bienfaisante d'un cœur vaillant et croyant.

Nous avons dit, au début de cette notice, que notre père, depuis ses années d'études, avait toujours attaché la plus haute importance à la culture intellectuelle et que la sienne était remarquable par sa variété et son étendue. Latiniste passionné, mathématicien, botaniste

très épris de la science que le célèbre de Candolle lui avait enseignée à l'Académie de Genève, extrêmement versé dans la littérature française des grandes époques classiques, il n'avait cessé, à travers toutes les vicissitudes de sa carrière, de développer les germes qui avaient été déposés dans son esprit par ses premiers maîtres. Cela est si vrai que, à l'âge de 76 ans, il lui prit fantaisie de se remettre à la lecture des auteurs grecs et que, chaque jour, mieux que l'étudiant le plus studieux, il faisait sa *tâche* d'Homère, notant avec soin les termes qu'il ne savait plus, pour les fixer dans sa mémoire.

Il avait, à propos de tout, une citation des poètes latins toute prête, non pas de celles qui courent les rues et que l'on trouve même réunies dans certains recueils *ad hoc*, à l'usage de ceux qui, n'ayant rien appris par eux-mêmes, veulent se donner un vernis de culture classique; non, la pratique assidue, continuelle de ses auteurs favoris avait richement orné son esprit de mille pensées qu'il rappelait toujours à propos. Et nous en dirons autant des réminiscences heureuses qui lui venaient au bon moment, tirées des écrivains français anciens et modernes. C'était un charme que la conversation de cet esprit si plein d'humour, servi par une mémoire extraordinaire des choses du passé. Deux

jours avant sa mort, au sortir de quelques moments de délire, il cita deux vers d'une pièce qu'il avait vu jouer à Paris, à l'époque de ses études, c'est-à-dire 65 ans auparavant.

Ses fils ont eu de lui leurs premières leçons de langues anciennes et modernes et de mathématiques. L'auteur de ces lignes se souvient de la lecture de l'Enéide presque entière, faite à bride abattue, sans même que les lecteurs se donnassent la peine de traduire les passages qui paraissaient trop faciles. Pour les mathématiques, c'était plus orageux ; il fallait comprendre à demi-mot, sinon la pétulance du maître le faisait bondir d'impatience devant son élève ahuri et, malgré tous les efforts, incurablement rebelle à ces matières. Mais, que de gratitude ses enfants n'ont-ils pas à lui témoigner ici de la sollicitude avec laquelle ce père guida leurs premiers pas dans la carrière des sciences et des lettres ! Jusqu'au bout, le docteur Baumgartner entretint, par des lectures toujours sérieuses, les connaissances historiques très étendues qu'il possédait. Nous ne nous souvenons pas de l'avoir jamais vu, aux heures bien longues de la vieillesse, sans un livre à la main ; cet esprit actif, dévorant même, ne souffrait l'oisiveté, ni chez lui, ni chez les autres.

« Ce que vous me dites (écrivait-il à M. Urbain Olivier) de ce bon Vaudois qui sait vos livres par cœur, ne m'étonne pas. Il a profité, parce qu'il ne se remplit pas la tête d'un tas de fatras, qui fatiguent sans laisser de trace, et qu'on lit avec insouciance, parce qu'on sait qu'il n'en restera rien. On lit trop, ici et un peu partout. On a trop de livres, et on n'en profite pas. Pour avoir la cervelle bien meublée, il faudrait *peu* et *bon*, mais surtout, il faudrait lire avec attention. Or, c'est ce que font peu de gens, et c'est ce que je tâche d'obtenir.[1] »

La paresse d'intelligence, la négligence apportée aux choses de l'esprit, lui semblaient, non pas seulement un péché contre la loi du travail, mais encore une preuve de médiocrité et de mauvaise éducation. Il ne supportait pas une lettre écrite à la hâte, sans pensée et sans originalité; et, à cet égard, il faut bien dire qu'il prêchait d'exemple, car sa correspondance est un modèle d'élévation d'esprit, de tractation à la fois variée, approfondie, et toujours spirituelle, des sujets les plus divers. Entre le causeur et l'épistolier, il y avait identité absolue, au rebours de beaucoup de gens, dont les lettres donnent une idée absolument contraire à la réalité.

Et, à cet égard, rappelons ici les rapports fidèles et

[1] Lettre du 16 octobre 1887.

étroits qu'il conserva toujours avec ses correspondants, parents et amis. Nous avons retrouvé, dans ses papiers, des liasses volumineuses des lettres qu'il reçut à diverses périodes de sa vie. Citons, en particulier, celles qu'il reçut pendant de nombreuses années, de son cousin, le docteur John-Thomas Baumgartner, de Godmanchester, qui mourut en 1874, âgé de 96 ans, et dont les pages ont un si grand prix, au point de vue de l'originalité de la pensée et de la variété des sujets traités. Ces deux hommes, représentant les deux branches principales de la famille, dont l'une, nous l'avons vu, s'était fixée définitivement en Angleterre (« la famille Baumgartner insulaire » disait volontiers le docteur John-Thomas), et dont l'autre avait fini par revenir à Genève, avaient entre eux des points de contact et des éléments de dissemblance qui rendent leur correspondance doublement attrayante. Le docteur John-Thomas Baumgartner avait, dans son enfance, passé quelques années au Collège de Genève. A l'âge de 83 ans, il se rappelait cet heureux temps avec un plaisir infini :

« Votre lettre m'a rappelé ces temps joyeux de ma jeunesse, dont les soucis les plus graves sont le pensum et la mauvaise note, mais dont le bonheur des courses à la montagne, des *Sociétés du Dimanche*, des *Goûters de*

Prix et de tant d'autres choses, était si vif et si pur. Si, à cet âge, l'on a quelquefois le malheur de se croire malheureux, c'est parce que l'inexpérience nous a rendus ignorants... J'ai peine à définir le *pourquoi*, mais ces quatre ans passés au Collège de Genève ont pour mon imagination un attrait que je cherche en vain ailleurs. ...Ah ! qu'elle m'est chère, cette antique Genève, avec ses traits primitifs, ses portes, ses fossés, ses bastions! Ses fêtes de Noël et surtout ses chansons de l'Escalade. Ses enfants étaient de *vrais Genevois*. Aujourd'hui! C'est une vieille dame fardée; j'ai difficulté à la reconnaître.[1] »

Il avait, lui aussi, comme son cousin de Genève, le tour d'esprit humoristique et le mot pittoresque, et nous voudrions pouvoir citer ici bien des fragments de ses lettres où les questions politiques et religieuses sont toujours traitées avec un charme extrême d'originalité : « Vous êtes d'un heureux tempérament, mon cher cousin (écrivait-il, à l'époque où s'agitait la question de Savoie[2]), vous regardez d'un œil tranquille les grands événements qui se passent à votre porte. Ne craignez-vous pas qu'à la première secousse le Jura ne vienne heurter le Salève? Que deviendra le petit Canton de *Geneva*, dans ce casse-noisette ? »

[1] Lettre du 21 janvier 1861.

[2] Lettre du 20 juin 1860.

Mais ce qui constitue, peut-être, le plus grand prix de ces lettres, c'est leur haute portée chrétienne, le respect et l'amour avec lesquels le docteur John-Thomas Baumgartner y parle toujours de la Bible et du salut par Christ. On sentait que, pour lui, c'était là *la seule chose nécessaire* à laquelle il avait attaché tout son cœur et toute sa pensée. Et il savait en parler à son cousin genevois qui, lui aussi, et surtout depuis son mariage avec notre bienheureuse mère, regardait toujours plus aux réalités invisibles et éternelles.

Le docteur Baumgartner jouissait aussi beaucoup des rapports épistolaires qui existèrent, jusqu'à la fin de sa vie, entre lui et sa cousine germaine, Mrs Susannah Smith, née Moilliet, femme d'un grand mérite et d'un grand cœur chrétien, et qui, dans son âge avancé, nous montre encore éloquemment que ni le cœur, ni l'âme ne sauraient vieillir. Ses lettres, imprégnées de la saveur incomparable de l'Evangile et dictées par les sentiments d'une vieille et fidèle amitié, étaient pour notre père l'occasion sans cesse renouvelée d'apprécier toute la valeur d'une affection chrétienne toujours exprimée avec charme et délicatesse. Mrs Smith signait volontiers *Susanne d'Angleterre*, pour se distinguer de notre mère, qui portait le même prénom, et qui avait, avec sa cousine, de nombreuses analo-

gies de cœur et d'esprit, et la même foi vivante. Une discrétion facile à comprendre nous empêche de citer ici, quelque désir que nous en ayons, ces lettres qui, toutes, ont été soigneusement conservées par notre père. Il a toujours fait de même pour celles qu'il reçut de MM. les généraux Robert et Mowbray Baumgartner, de M[rs] G. T. M. Charrington, de M[rs] Ph. Shirley et d'autres membres de sa parenté anglaise.

Ces amitiés chrétiennes si bienfaisantes, le docteur Baumgartner en put jouir pleinement durant la seconde moitié de sa vie. C'est ainsi que, pendant nombre d'années, il entretint, avec son ancien camarade de collège, M. Charles Eynard-Eynard, une active correspondance dont la note dominante fut la question religieuse. M. Charles Eynard était un chrétien au cœur chaud et large ouvert; il écrivait toujours à son ami des lettres toutes pénétrées de l'affection la plus vive et la plus touchante. Jamais ami ne fut à la fois, plus franc, plus sincèrement préoccupé du bien spirituel de son ami, et aussi plus tendre, plus candidement affectionné que lui: « Je te serre sur mon cœûr avec une inexprimable tendresse », dira-t-il, par exemple, à la fin d'une de ses lettres, lui sexagénaire écrivant à un vieux condisciple du même âge. Une affection aussi chaleureusement

exprimée ne restait jamais sans écho, et aux réponses que lui faisait le docteur Baumgartner, on comprend tout le prix qu'il attachait à cette amitié chrétienne. Il aimait à lui ouvrir tout son cœur sur les sujets qui concernent l'éternité, les destinées futures de l'homme, son incapacité à se sauver par ses propres moyens, et le besoin qu'il éprouve d'un Sauveur. Ces lettres sont, au point de vue des sentiments intérieurs, d'une telle intimité et d'un caractère si personnel, que nous ne nous sentons pas libre d'en donner ici des extraits : le sanctuaire du cœur et de la conscience ne doit pas être exposé publiquement aux regards, et, s'il s'est ouvert quelque jour, ce n'a pu être qu'aux appels d'un ami qui, par sa vivante sollicitude, s'était acquis le droit d'y pénétrer. Mais, heureux sont-ils, ceux qui, ayant de tels confidents, savent user du privilège de pouvoir répandre en leur sein toutes leurs pensées les plus cachées, toutes les peines, toutes les joies et toutes les aspirations de leur être intérieur !

C'est, en partie tout au moins, à l'entremise de cet ami fidèle et chrétien, que le docteur Baumgartner dut de pouvoir réaliser, en 1867, un désir qui lui tenait fort à cœur. Dès longtemps il était devenu le lecteur assidu, passionné même, des romans populaires de l'écrivain vaudois Urbain Olivier. Chaque année ap-

portait un volume nouveau de ces *nouvelles* campagnardes, d'un style simple et dénué de prétentions, mais pleines d'une saveur champêtre, d'un naturel et d'une élévation de pensée remarquables, bien faits pour charmer les esprits et pour parler aux cœurs. Connaître personnellement l'auteur qui, dans sa retraite villageoise, était occupé lui-même, comme les héros de ses livres, à tous les travaux des champs, c'était là un des vifs désirs du docteur Baumgartner. M. Charles Eynard, qui était depuis longtemps en relations d'amitié avec M. Urbain Olivier, engagea le docteur Baumgartner à écrire à ce dernier. C'est ce qu'il fit, pressé qu'il était de témoigner à l'écrivain vaudois le plaisir et le profit qu'il avait toujours retiré de la lecture de ses ouvrages : « Vous seul peut-être, Monsieur, étiez qualifié pour écrire dans un genre où vous n'avez point eu de modèles et où vous êtes sans rivaux. Il fallait avoir eu, tout à la fois, l'éducation du collège et celle des champs, être lettré et cultivateur, pour donner toute vérité et toute autorité à vos récits, car le campagnard se défie beaucoup de ces gants jaunes qui viennent lui vanter la vie de la campagne et ne savent rien de ses travaux. Que de dons il fallait encore pour accomplir votre œuvre! sincérité de la foi chrétienne, respect pour les vieilles mœurs, estime pour les institutions

modernes, profond besoin d'être utile à son pays, de régénérer ce qui est vicieux dans ses coutumes, enfin, une originalité tranchée pour s'ouvrir une voie à part, pour se séparer nettement de ces faiseurs de romans impossibles ou, qui pis est, corrupteurs, plaie de notre temps. » Nous nous plaisons à citer ces mots, car, dans leur brièveté, ils font toucher du doigt ce qui constituait le caractère particulier des écrits d'Olivier, ils expliquent le secret de leur réussite et de l'action qu'ils exerçaient sur leurs lecteurs. Le docteur Baumgartner terminait par ces mots : « Pour me résumer, Monsieur, nous vous aimons dans vos livres, et nous voudrions vous aimer aussi dans votre personne. Nous sommes pour vous des inconnus, des importuns; mais vous n'êtes pas un inconnu pour nous, car votre âme vit dans vos livres. Ce que vous avez écrit, vous l'avez senti; vous ayant lu, nous vous connaissons déjà, et ce qui nous reste à connaître, n'est en quelque sorte que votre « reliure », pour emprunter le mot de Franklin[1]. »

M. Urbain Olivier répondit aussitôt, avec la simplicité et le naturel parfaits qui lui étaient propres :

« C'est donc ainsi, Monsieur, que vous vous entendez à faire plaisir à des inconnus, et encore dans un coin

[1] Lettre du 29 juin 1867.

perdu de montagne où ils sont venus travailler tout en se reposant! Merci, je vous serre la main; vous devez le sentir à travers cette froide feuille. Merci pour le *cœur* de votre lettre, pour tout ce qu'elle contient d'aimable, je dirai presque de fraternel. De tels encouragements sont précieux. Je sens bien que c'est Dieu qui me les envoie, quand je sens aussi la fatigue, la lassitude que donne toujours le travail des revisions et des corrections. Mais permettez-moi de ne pas trop écouter les éloges. Ce serait très mauvais pour mon âme, si je les acceptais à cœur ouvert. Même pour l'espèce de petit talent que Dieu m'a confié, je crois qu'il est préférable de fermer l'oreille, ou, mieux encore, de mettre la main dessus, lorsqu'une musique trop douce vient la charmer. Faire mieux, toujours mieux, je voudrais prendre cela pour devise. Mais parlons un peu de l'objet direct de votre lettre, Monsieur. Vous m'invitez à aller vous voir chez vous. Eh! bien, j'accepte. Je n'y mets pas tant de façon, comme vous voyez.... Veuillez ne pas oublier non plus que Givrins [1] n'est qu'à une bonne lieue de la gare de Nyon et que nous serions heureux, à notre tour, de vous offrir l'hospitalité dans notre chaumière [2]... »

Et c'est ainsi que débuta, entre ces deux esprits si dignes de se connaître et de s'apprécier, une amitié précieuse, franche, complète, qui dura vingt-et-un ans

[1] Village du pied du Jura, où habitait Urbain Olivier.

[2] Lettre du 5 juillet 1867, datée de Sainte-Croix, où M. Olivier était en séjour.

et qui ne prit fin qu'au jour où l'aimable et distingué romancier vaudois fut rappelé auprès de Dieu, en février 1888. — Les rapports épistolaires réguliers qui s'établirent, dès lors, entre M. Urbain Olivier et le docteur Baumgartner furent une des plus grandes et des plus douces jouissances de la vieillesse de ce dernier. Chaque semaine, les lettres se croisaient sur la route de Givrins à Genève, et ces lettres, venant de tels correspondants, avaient un mérite peu commun. Olivier, de sa fine écriture allongée, qu'on croirait difficilement avoir été tracée par une main qui maniait la bêche aussi bien que la plume, disait tout avec une très grande sobriété d'expression, et développait moins les sujets qu'il traitait. Ce qu'il entendait dire, il le disait simplement, brièvement, mais toujours avec un cœur, une droiture de bon sens, une sagacité de jugement, qui se retrouvent à chaque pas. Le docteur Baumgartner, dont la petite écriture, d'un caractère très accentué, se pressait sous le jet de l'inspiration et la rapidité de la pensée, approfondissait davantage les sujets dont il entretenait son ami, et en faisait le motif de toute une causerie pleine d'abondance et de liberté. Il apportait une égale franchise, ouvrait tout son cœur, se livrait sans réserve, et narrait les moindres choses avec le charme de style et la variété d'expression que

l'on retrouve dans tous ses écrits. Lorsque Olivier mourut, une source de vives et profondes jouissances du cœur et de l'esprit, fut tarie pour le docteur Baumgartner, lequel réunit pieusement, en les groupant par années, les 1182 lettres que, dans un espace de vingt-et-un ans, il avait reçues de son ami, et qu'il enferma dans un coffret qui semblait être comme le tombeau d'une amitié précieuse à laquelle il fallait s'arracher brusquement.

Nous voudrions pouvoir donner ici, en nombre suffisant, des citations de ces lettres qui embrassent une période aussi considérable de la vie du docteur Baumgartner, mais, à notre regret, les lettres de l'année 1887 et des deux premiers mois de 1888 seulement ont été retrouvées et nous ont été obligeamment communiquées par M. Gustave Olivier-de Speyr, sur la demande que nous lui en avons faite. Le docteur Baumgartner avait, en effet, exigé à diverses reprises de son ami, que celui-ci détruisît les lettres qu'il avait reçues, et Urbain Olivier avait dû obtempérer au désir de son correspondant genevois. Il nous échappe ainsi toute une œuvre épistolaire qui, si nous en jugeons par ce que nous avons en mains et par les réponses d'Urbain Olivier, aurait conservé pour nous un très haut intérêt.

Car il y a de tout, dans ces missives amicales, où la plume court au gré des caprices de la pensée et des inspirations du cœur. Toutes les actualités y sont traitées avec une liberté d'appréciation, une franchise et une intimité entières. Détails relatifs aux familles des deux amis, sujets religieux, patriotiques, politiques, littéraires, tout y était passé en revue.

« Heureux Olivier, vous parcourez les bois ranimés au souffle du zéphyr, en la douce compagnie de votre bonne femme, et vous y retrouvez tous vos enfants, nés de votre cerveau créateur, issus de vos promenades solitaires et qui courent le monde: ici, Jean Bourgeois, là, la jolie fille du Forestier, plus loin le coutelier de Sheffield, plus haut le brave fabricant de fourches qui reçut sous son toit le *commiss* du notaire[1]; enfin, vous passez la revue de tous ces originaux qui, depuis 30 ans, font le bonheur des Vaudois. Puis, parfois, fronçant le sourcil comme Jupiter sur l'Olympe, vous prenez comme lui votre foudre pour mettre à la raison tous les vicieux, paresseux, buvailleurs, paillards, ladres et fesse-mathieu qui, de loin en loin, émaillent la terre vaudoise, *Ager valdensis*. Et vous rentrez, pour contempler encore les ouvrages de *vos* mains, qui valent moins que ceux de *votre* main, mais ont néanmoins leur charme et leur utilité: le jardin plein de bons fruits et d'utiles légumes, le cellier où, dans un ordre parfait, se rangent, non les

[1] Personnages des romans d'Urbain Olivier.

produits sophistiqués des industriels étrangers, mais ceux de votre propre pays, qui ont cru sous vos yeux, sur vos vignes, et qui n'ont quitté la vigne que pour entrer au caveau [1]. »

La composition et la publication des romans d'Olivier tiennent, comme de juste, une très large place dans les lettres des deux amis. Le docteur Baumgartner, toujours enthousiaste de l'œuvre si bienfaisante d'Urbain Olivier, s'il lui offrait ses éloges sans marchander, ne lui épargnait pas ses critiques, quand il en avait à faire. Mais les quelques ombres qu'il faisait saillir parfois, ne gâtaient jamais pour lui l'ensemble du tableau, et il aimait à en assurer son ami [2].

« Donc, j'ai lu votre nouveau volume, et je vous assure que le style ne dépare nullement la collection. Il n'a pas une donnée aussi neuve que bien d'autres de ses aînés, dont chacun a, comme qui dirait, un objectif en style germanique, un *clou* en jargon du jour : l'un *tape* sur la *buvaille*; un autre sur la danse, un troisième sur les signatures de billets, un quatrième sur les caractères

[1] Lettre du 17 mai 1887.

[2] A l'apparition de chaque nouveau roman de son ami, le Dr Baumgartner en donnait un compte-rendu, qui paraissait ordinairement dans le *Cultivateur :* ainsi, en 1867, sur *Raymond le Pensionnaire ;* en 1868, un article sur *Urbain Olivier* lui-même ; en 1871, sur *Une voix des champs ;* en 1872, sur *Rosette ou la danse au village ;* en 1874, sur *Les Bons Paysans ;* en 1875, sur *Un fils unique ;* en 1876, sur *La Paroisse des Avaux*, etc., etc.

chicaneurs, puis sur la passion de la terre à posséder, à mettre en valeur, etc. Le gros de l'œuvre actuelle rentre un peu dans *La Violette*, cette passion de vendre du vin, non d'en boire, et ce n'est pas trop de deux narrations pour combattre un fléau aussi ravageur; quant à moi, je ne vous en fais pas un tort, loin de là : l'on ne saurait trop revenir sur cette question..... Je ne peux m'empêcher de croire que *La Violette*, si elle n'a pas fait fermer des cabarets, en a empêché plus d'un de s'établir. Il en sera de même de l'histoire de ce jour; vous ferez du bien, et peut-être ne le saurez-vous jamais: mais vous en ferez, cela est sûr..... Au fait, dans votre immense cycle vous avez *tapé* sur tant de vices sociaux qu'il n'est guère possible d'en trouver d'inédit. D'ailleurs, ce sont de ces choses qui ne sont pas passagères; elles redoublent plutôt d'intensité avec les progrès de l'éducation, l'extension de la lecture des feuilletons, et il faut y *retaper* sans cesse. Ou bien, vous iriez chercher des fléaux en miniature, inoffensifs en comparaison, quand ces vices sociaux vont grandissant autour de vous et sollicitent vos efforts par la vue du mal croissant qu'ils font... Cette persévérance fait votre gloire et vous ne devez vous relâcher que si le mal diminue. Or, il ne diminue pas. On vous crie de varier vos remèdes, mais la maladie ne varie pas ses effets. Vos remèdes sont excellents, mais ne sont pas assez connus, assez répandus. Quant à vous conseiller de chercher des personnages nouveaux, d'aller fouiller les villes et d'abandonner les hameaux, ce serait un mauvais conseil, car ce n'est pas votre terrain, et c'est sur votre propre terrain que vous aurez de

la puissance. Limitez votre clientèle de lecteurs comme vous avez restreint le nombre de vos sujets ; chacun son genre. Le vôtre a sa raison d'être, il est bien à vous, et il est utile, puisque vos livres circulent autant que jamais, malgré leur nombre croissant[1]. »

Le docteur Baumgartner tient son ami au courant des comptes-rendus que les journaux publient sur les livres de ce dernier ; mais il n'est pas tendre à l'égard de ceux qui ne trouvent pas de leur goût les romans de l'écrivain vaudois :

« Le petit recueil mensuel genevois et neuchâtelois qui a nom..... a publié un article sur les productions locales, où un M. X. vous sabre du haut de son grand cheval; lisez cela; en dix lignes, il vous fend en deux comme un melon! Soyez donc naturel, intéressant et utile, telle sera votre récompense! Vous n'avez pas eu l'heur de plaire à M. X?... enfoncé! et à d'autres[2]! »

« Il n'y a pas à chercher d'autre motif que la jalousie contre le succès des œuvres et contre le renom de l'auteur, pour expliquer les petits coups d'épingle venimeux, dédaigneux et impuissants. Ils sont nécessaires pour une réputation acquise et incontestée. Si vous étiez resté au niveau de ces ratés, ils ne vous larderaient pas, car vous seriez de leur bord; ils sont vraiment trop bons de se mettre en frais pour prouver la distance qu'il y a entre eux et vous. J'espère donc que cela vous

[1] Lettre du 14 novembre 1887.
[2] Lettre du 22 janvier 1888.

égaie, loin de vous attrister, à moins que vous n'ayez l'âme assez bonne pour leur souhaiter un peu plus d'esprit et de se trahir un peu moins[1]. »

Il n'était, en général, pas sympathique à la production hâtive des jeunes gens qui se piquent de littérature, et trouvait fâcheuse la publication de trop nombreux journaux, qu'il appelle quelque part « le dépotoir, l'exutoire des élucubrations d'une poignée de jeunes griffonneurs », et auxquels on est sollicité de s'abonner, « ce qui est ennuyeux, car eux aussi le sont », de sorte qu'on est obligé parfois de refuser son abonnement : « on chagrine, pour n'être pas ennuyé hebdomadairement ». A propos des sociétés littéraires populaires, le docteur Baumgartner écrivait : « Je me sens peu sympathique à tout ce déclassement d'enfants de la couche ouvrière. Qu'un riche comme X ou Y, ou tout autre de ce monde-là, se jette dans la littérature, il n'y a pas de mal, cela vaut mieux que bien d'autres emplois du temps. Mais quand il faut *en vivre*, c'est une autre affaire, selon moi, et je dirai comme vous qu'il vaut mieux faire de bons souliers que de bons vers, à plus forte raison, que de mauvais[2]. »

Nous l'avons dit plus haut : tous les ordres de sujets

[1] Lettre du 29 janvier 1888.
[2] Lettre du 8 novembre 1887.

sont traités par la plume alerte du docteur Baumgartner. Il y a là des portraits à l'emporte-pièce des personnages politiques de notre petit pays, des descriptions pleines de malice et d'humour, témoin celle de la fête genevoise de l'Escalade :

« Aujourd'hui, jour chauvin par excellence, tous les jeunes rejetons de la genevoiserie, et bien d'autres gobe-mouches de toute origine ont été entendre une harangue commémorative de l'Escalade à la salle de la Réformation qui a le privilège de cette séance; chose assez naturelle, car l'Escalade avait bel et bien pour objet de démolir l'édifice calviniste, trente-trois ans après son installation. Puis, la nuit venue, tous les gamins se fagotent en pierrots et autres tenues peu conformes à l'esprit du réformateur, et passent la soirée dans les rues à brâiller *la belle Escalade.* Les banquets n'ont pas attendu ce jour pour se produire, et ils séviront encore plusieurs jours après la date du 12. Les vertueux citoyens qui sont membres de plusieurs confréries, et il y en a beaucoup, trouvent ainsi moyen de banqueter toute une semaine à la santé de la patrie, et se croient très méritants. Et les journaux enregistrent pieusement ces agapes ridicules. Malgré tout, demain, nous aurons une dinde [1] et deux ou trois convives. Mais je ne m'engage pas à chanter le *Cé qué lèno* [2] ».

[1] Volaille que l'on mange à l'Escalade, chez tous les bons Genevois.

[2] Chanson traditionnelle de l'Escalade, en vieux patois genevois (« *Celui qui est là-haut...* ») et que l'on chante toujours solennellement aux repas d'Escalade.

Mais, avec la fin de janvier 1888, les lettres du docteur Baumgartner révèlent avant tout un grave sujet de préoccupation : la santé de son ami. Désormais, c'est surtout en médecin qu'il va lui parler, en médecin tendrement attaché à la personne de son malade. Urbain Olivier lui écrivait, le 22 janvier :

« Durant toute cette dernière semaine, j'ai été peu bien. Est-ce le grand froid, ou simplement la vieillesse, qui en est la cause? Peut-être cela tient-il à tous les deux ? »

Puis, le 26 janvier :

« Enfin, cher ami, je tenais à vous écrire encore cette fois sans tarder, parce que j'ai le sentiment que je pourrais bien, d'un jour à l'autre, être rappelé de ce monde subitement. J'ai le souffle court depuis une ou deux semaines : le cœur est évidemment gêné, il ne bat pas régulièrement. Et quoique je ne souffre d'aucune douleur, j'ai eu aujourd'hui, en sommeillant dans un fauteuil pendant la digestion, un étouffement subit assez violent, mais qui n'a duré qu'une ou deux secondes. Une autre fois, je puis y rester tout de bon. Quoi qu'il m'arrive, je vous suis reconnaissant de votre longue et fidèle affection. Dieu veuille vous en récompenser par de précieuses bénédictions, pour le temps présent et pour la vie future ».

Le docteur Baumgartner répondit aussitôt :

« Chose bien autrement importante pour vous, et non moins pour moi : votre santé. Je vous le dis depuis longtemps : il faut supporter d'être moins jeune, moins fort, et de fatiguer moins tout l'organisme, tant celui qui travaille des muscles, que celui qui l'alimente de sang et de vitalité. Je ne parle pas du travail moral, on n'en abuse jamais ; ce qu'on en fait, c'est qu'on peut le faire; on ne peut pas le faire sans en avoir l'aptitude. Hé bien, il ne s'agit pas de l'homme intellectuel, il peut créer, car cela l'amuse sans lui nuire..... Mais il n'en est pas ainsi des efforts physiques. Labourer, scier, fendre du bois, c'est de trop. Vous trouverez toujours assez de braves gens heureux de faire cela pour vous, et vous éviterez d'accélérer la circulation, de fatiguer le cœur... Tel est mon prononcé, heureux si, étant écouté, je vous rends la vie plus longue, plus facile, plus libre de ces petits embarras physiques que vous accusez depuis quelque temps et qui ont une cause que je crois comprendre. L'âge modifie tout dans notre machine, il doit donc modifier l'usage que nous en faisons ; un vieil habit ne supporte pas les secousses d'un neuf. Le fer s'use bien, à la longue. Or, sommes-nous de fer ? »

Mais le mal dont souffrait Urbain Olivier était de ceux qui ne pardonnent pas. L'excellent ami de Givrins put écrire encore le 31 janvier et le 6 février, de courtes lettres à son fidèle correspondant de vingt-et-

une années. « Je suis dans la main de Dieu et à son école directe », dit-il dans les dernières lignes que sa plume traça à l'adresse du docteur Baumgartner. Dès lors, son état alla s'aggravant chaque jour et, le 25 février, il entrait dans le repos de Dieu. Le lundi 27, par un temps neigeux, le docteur Baumgartner, malgré ses 80 ans, voulut se rendre, avec l'auteur de ces lignes, à Givrins, pour accompagner son ami à sa dernière demeure. Durant sa longue carrière, il n'avait eu que trop d'occasions de se familiariser avec le spectacle de la mort et les dures réalités de la tombe; mais, ce jour-là, il se séparait d'un ami qu'il avait aimé et estimé entre tous, et qui, par son affection sincère et pénétrée de l'esprit chrétien le plus élevé, avait tenu dans son cœur une place si grande qu'un déchirement profond se produisit en lui qui lui fit comprendre, une fois de plus, toute la force de ces liens terrestres et tout leur néant. Les lignes suivantes, tirées d'une lettre que le docteur Baumgartner adressa, quelques jours après, à la veuve de son ami, feront comprendre la place que ce dernier occupait dans son cœur :

« Depuis vingt et un ans, chaque semaine, ou peu s'en faut, j'avais de ses bienvenues nouvelles, toujours reçues avec joie, toujours portant les preuves de sa sa-

gesse, de son bon jugement à peu près infaillible, de sa constance et de sa sincérité à me donner son avis sur toutes choses, et de ses prévisions raisonnées sur l'issue des aventures où il me voyait engagé. Que de fois j'ai pu faire l'aveu de sa judiciaire supérieure ! Même cette écriture sage, et toujours la même, portait la preuve de la rectitude de son jugement, qui avait pour base une moralité inébranlable qui ne s'abaissait devant aucun motif humain. C'était la joie de ma vie de recevoir ses chères missives, et une autre joie encore d'y répondre et de lui ouvrir ma pensée jusqu'au fond ».

C'est sous l'influence bénie de notre bienheureuse mère, et de ses amis Olivier et Eynard, que le docteur Baumgartner, dans la seconde partie de sa vie, en vint à attacher une importance toujours plus grande aux choses d'En haut. Il serait difficile de se représenter une action plus bienfaisante que celle qu'exerçait notre mère, au point de vue religieux. Animée, dès sa jeunesse, d'une piété vivante et mûrie par l'épreuve, elle savait rendre la vie chrétienne attrayante et désirable. Elle n'était pas de celles qui cherchent surtout à servir le Seigneur par la multiplicité de leurs œuvres évangéliques et l'éclat de leur activité extérieure, mais qui oublient trop souvent de vivre de cette « vie cachée avec Christ en Dieu ». Chez elle, autour d'elle, le christianisme *rayonnait*, c'est le mot qui vient de

lui-même sous notre plume; il rayonnait dans ses yeux, dans ses moindres paroles, dans toutes ses œuvres, dans toute sa vie; il rayonnait en chaude et sage affection, en sollicitude éclairée pour les intérêts éternels de tous ceux qui l'approchaient, en bienveillance inépuisable, en actions charitables accomplies sans bruit et sans ostentation. « Ses enfants se lèvent et la disent bienheureuse! » Ils bénissent et béniront jusqu'à leur dernier souffle la mémoire de celle qui eut toutes les tendresses et tous les dévouements, inspirés, non pas seulement par une nature foncièrement bonne, mais aussi et surtout par un cœur qui avait été profondément touché par la grâce d'En haut et qui, plus qu'aucun autre, vivait de cette vie dont nous parlions plus haut. Oui, bénie soit sa mémoire, et bénie l'action qu'elle exerçait dans le cercle de la famille, elle, « l'ange de bonté et de raison », comme aimait à l'appeler notre père, qui sut toujours apprécier et admirer son christianisme si vivant et si vrai. Il aimait surtout à l'entendre prier chaque soir, au culte qui nous réunissait. Et si jamais nous avons compris la justesse des mots de l'apôtre parlant aux Corinthiens de la diversité des dons, c'est bien en l'écoutant s'adresser à Dieu en notre nom à tous. Elle avait, en effet, plus que personne au monde, ce don précieux de la prière, et, aux accents de sa voix

pénétrante et chaleureuse, nous aimions à nous élever avec elle jusqu'aux pieds du trône de Dieu. « Personne ne sait prier avec élan, chaleur et naturel, comme ma femme ; c'est un don de Dieu qui lui a été fait, » disait d'elle le docteur Baumgartner.

C'est donc sous l'influence de sa foi agissante dans la charité que le docteur Baumgartner en vint à s'intéresser toujours davantage aux choses divines. Le culte de famille célébré chaque jour, la fréquentation régulière du culte public évangélique, avaient à ses yeux une réelle importance. Il savait exprimer (à son ami Ch. Eynard, en particulier) le prix qu'il attachait aux réalités d'En haut. « Oh ! ami, je crois, oui, j'ose le dire et même j'ai cru toute ma vie ; mes œuvres étaient mauvaises, mais je n'avais point renoncé à la foi... Et aujourd'hui, vieux, je crois encore mieux, parce que j'ai subi, j'ai éprouvé sur ma personne l'effet des jugements de Dieu ; menaces et promesses, il a tour à tour usé de tout[1]. » Il en venait, après avoir essayé d'agir par lui-même, comme il le dit quelque part à son ami Ch. Eynard, à reconnaître que nous devons laisser Dieu agir dans notre vie, et la conduire à son gré :

[1] Lettre du 18 septembre 1870.

« J'ai toujours eu... la conviction que Dieu mène toutes les choses de ce monde visible; mais, à côté de cette conviction, j'avais aussi la pensée que l'homme doit y prendre une grande part, que son action est exigée, nécessaire et prévue. Et je ne manquais pas, comme tu peux le croire, de raisonnements à l'appui, ou de ces dictons qu'on appelle la sagesse des nations, ou même de textes plus autoritaires encore. Toutes mes fautes ont procédé de là : vouloir remplacer la Providence, vouloir *faire* quand il ne fallait qu'*attendre* ce que Dieu me préparait[1]. »

C'est dans ce même sens qu'il écrivait, en 1861, à son ami M. le pasteur Amédée Fontanès :

« Nous avons en nous des désirs. des prétentions, des craintes et des espérances, tout cela crie très haut; mais nous ignorons profondément si les choses que nous désirons le plus ardemment, ne sont pas précisément les plus contraires à notre bonheur et à nos vrais intérêts, et si, par contre, celles que nous avons redoutées ne se trouveront pas être la source de notre félicité à venir[2]. »

Le docteur Baumgartner admirait l'action accomplie par le christianisme dans le monde, et il se révoltait à la pensée qu'il existât, en si grand nombre, des contempteurs de l'œuvre et de la personne de Christ.

[1] Lettre du 18 août 1870.
[2] Lettre du 11 janvier 1861.

Voici ce qu'il écrivit jadis à l'un de ses amis, artiste de grand renom, mais incrédule :

« Donc, cher X., ne vous confondez-vous pas d'étonnement en pensant à l'immense changement que le christianisme a introduit dans le monde? Pensez-vous qu'un simple fils d'artisan de la Judée, aidé d'obscurs illettrés, ait pu opérer cette transformation, malgré l'immensité des obstacles du judaïsme et du paganisme, si la main de Dieu ne les avait conduits? La venue du Christ n'a-t-elle pas été annoncée des siècles à l'avance !..... La destruction de Jérusalem, la dispersion impérissable des Juifs, ne sont-ils pas des faits prédits longtemps avant leur accomplissement ?..... et cette vocation du peuple juif, ce choix du lieu où devait naître le Messie, de sa famille, triée, suivie, continuée pendant tant de siècles jusqu'à son avènement? Ne sont-ce pas là des faits inouïs, inintelligibles, si l'on veut s'en tenir aux causes ordinaires, mais parfaitement compréhensibles, dès que l'on accepte l'intervention divine? Et non seulement compréhensibles, mais indispensables, au point que tout, dans cette histoire miraculeuse, est lié, uni, nécessaire..... Cher ami, vieil ami de ma jeunesse, vous qui êtes né d'une mère chrétienne, n'avez-vous rien retenu de ses premiers enseignements? mille exemples, dans votre vie déjà longue, ne vous ont-ils pas montré, d'un côté, la sérénité qui accompagne une mort chrétienne et confiante ; de l'autre, le trouble de la pensée, le ravalement à l'état bestial, qui est le dernier mot des incrédules [1] ? »

[1] Lettre du 24 mars 1868.

Et si le docteur Baumgartner attachait un grand prix à des convictions positives de la part des individus, il tenait non moins fermement à une base doctrinale pour l'Eglise comme corps. En 1861, à propos de l'Assemblée de l'Alliance évangélique, qui devait avoir lieu à Genève cette année-là, Assemblée à laquelle il se rallia comme membre régulier, le docteur Baumgartner écrivait ce qui suit à M. le pasteur et professeur Hugues Oltramare, qui avait adressé quelques critiques au projet de réunion :

« L'argument sur lequel vous insistez le plus, le seul que je veux relever, c'est celui-ci : L'Eglise nationale de Genève n'admet pas de confession de foi ; l'Eglise libre en admet ; or, c'est cette dernière qui convoque l'Alliance évangélique, et il est probable qu'elle voudra faire proclamer bien haut, retentir bien loin, la confession de foi qui est la sienne. De là, vous concluez que l'Eglise nationale, pour être conséquente avec son principe, doit, sinon mettre empêchement à la réunion, du moins faire en sorte qu'on ne l'en rende point responsable.

» Quant à moi, Monsieur, quoiqu'appartenant toujours à l'Eglise nationale de Genève, je ne verrais pas le moindre inconvénient à ce qu'elle formulât une confession de foi et je ne la quitterais point pour cela. Au contraire, je m'y attacherais davantage, ayant alors la certitude que je n'appartiens pas à une Eglise de purs

et simples moralistes. Il m'est impossible de comprendre le danger d'une confession de foi ; j'y vois au contraire de grands avantages. Il n'y a pas de religion sans dogmes; sans dogmes il n'y a que des modes de vivre, mais pas de bases assurées..... En laissant dans le vague certains points ardus de la religion, les questions discutables, on croit ouvrir la porte toute grande, afin que tel frère y entre parce qu'il pense d'une certaine manière, et que tel autre y entre aussi parce qu'il pense autrement. C'est peut-être faire de la tactique, mais ne serait-ce pas manquer, sinon de conscience, au moins de dignité ? et quelle tactique encore ! De cette extrême liberté laissée aux deux frères, il pourrait bien résulter qu'ils n'entrassent ni l'un, ni l'autre. S'ils sont croyants et obstinés, peut-être aucun ne voudra-t-il s'asseoir à côté de celui qui pense autrement que lui ; et s'ils sont légers et incrédules, le vague dans lequel vous les laissez ne peut que les rendre encore plus insouciants, et, comme conséquence, les laisser en dehors de l'Eglise elle-même, où vous espérez les faire entrer, en leur ouvrant la porte toute grande. Certes, elle est assez ouverte chez nous ; et pourtant, voyez combien de protestants genevois sont devenus de vrais païens, vivent sans Dieu, sans croyance, meurent sans espérance et sans souci de l'autre vie [1]. »

Il attachait, nous venons de le voir, une importance très particulière à la preuve de *fait*, à la preuve historique, pour démontrer la vérité du christianisme. Son

[2] Lettre du 28 mars 1861.

mémoire, resté manuscrit, intitulé *La foi basée sur l'histoire,* témoigne nettement de cette préoccupation-là. Et, par *fait,* il entendait aussi les faits miraculeux dont parle l'Ecriture. Pour lui, la croyance au surnaturel biblique était inséparable de la foi à la vérité du christianisme. Nous pourrions citer ici des pages en grand nombre tirées de sa correspondance et de ses écrits imprimés. Croire en Dieu, ne croire qu'en Dieu et pas en Christ son Fils bien-aimé, mort pour nous et ressuscité, c'est rester dans les bas-fonds d'un déisme impuissant et insuffisant.

« Déisme, panthéisme, athéisme (dit-il dans la lettre que nous venons de citer), voilà des mots parfaitement synonymes pour tout homme capable d'un instant de réflexion. Dieu, dès lors, n'est que l'âme du monde; sans volonté propre, sans amour pour les créatures, sans droits sur elles. L'âme humaine n'est qu'une émanation atomique, qu'une parcelle de cette âme universelle, et, à supposer qu'elle ne soit pas anéantie par la mort, elle retourne à ce tout sans responsabilité, pour s'y noyer à jamais, à moins qu'elle n'aille, par une série de migrations, animer le corps de quelque bête, ou même faire végéter l'herbe des champs..... Forcément on arrive à ces conséquences absurdes, quand on prétend s'en tenir à ces croyances sèches et creuses, où l'orgueil humain se complaît et prétend se passer d'un Dieu personnel, agissant sur nous et communiquant avec nous

par notre culte. Quel bonheur peut-on espérer de semblables négations, car je ne dis pas de semblables croyances ? »

Aussi s'éleva-t-il de toutes ses forces contre le mouvement du christianisme libéral, qui se produisit à Genève vers 1869. Le titre même dont se parait la religion nouvelle lui semblait faux : « le substantif est une erreur, et l'adjectif, une puérilité », disait-il en 1869, dans le journal l'*Apologiste*. Il lui fallait, à lui, plus que cette pâle figure du Christ, telle que le christianisme libéral l'offre à nos regards ; il lui fallait la personne divine et l'œuvre rédemptrice du Christ envoyé d'En haut. C'est ce qu'il exprima dans une pièce de vers, composée en réponse à un poème de son ancien ami, M. le conseiller d'Etat Carteret, poème qui était intitulé : *Je crois en Dieu*. Voici quelques vers de la réponse :

On dit : *Je crois en Dieu*... mais il faut s'expliquer.
Car, si c'était le Dieu de Monsieur Béranger,
De Vogt ou de Renan..., Dieu sans cœur, sans entrailles,
Enfermé par des lois, comme par des murailles,
Dieu donc aurait un maître, auquel il obéit,
Et le surnaturel lui serait interdit !
Ah ! dès que de Jésus on nie l'existence,
Sa divine nature et sa toute-puissance,
Son action sur l'homme, en tout temps, en tout lieu,
Sa naissance et sa mort, qui sont celles d'un Dieu,

Par là même, on réduit aux lois de la nature,
Inconsciente, sourde et muette figure,
Le Dieu qu'on voudrait croire et qu'on ne peut prouver,
Qui doit subir des lois et non leur commander.
Alors, le Dieu, c'est l'homme, à qui seul fut donnée
La raison... la parole et la fière pensée,
Et l'art, et cet orgueil, ennemi de la foi.
Ah! ne croire qu'en Dieu, c'est ne croire qu'en soi!
. . . .

La négation de l'origine surnaturelle de Christ, de sa puissance miraculeuse et du caractère expiatoire de son sacrifice, furent pour lui les écueils insurmontables de cette nouvelle théologie qui prétendait donner à l'Eglise un Christ qui ne répondait, ni aux affirmations les plus solennelles de l'Ecriture, ni aux exigences les plus impérieuses de la conscience humaine. Le docteur Baumgartner voyait dans cette conception nouvelle de la personne divine du Sauveur une source de grand affaiblissement de la foi des Eglises et des individus. Aussi protesta-t-il vigoureusement contre les manuels et catéchismes, imbus de ces idées nouvelles et que l'on prétendait employer pour l'instruction religieuse de la jeunesse. Le *Manuel* du pasteur Martig de Berne, traduit en français par les soins d'un pasteur de l'Eglise de Genève, avait reçu la sanction des autorités ecclésiastiques supérieures. Le docteur Baumgartner écrivit, au président du Consistoire de l'année 1880,

une lettre pleine d'une grande et sainte indignation, et dont nous extrayons ce qui suit :

« Cet étrange catéchisme Martig que votre Consistoire impose à la jeunesse dans les classes publiques, n'est-ce pas le plus sanglant outrage à l'Histoire sainte en général et à l'Evangile en particulier ? Où est le droit de ce Bernois à trier, à écheniller, à expurger la Bible, à en ôter avec soin tout ce qui choque sa précieuse raison ? Il sanctionne donc uniquement les faits qui s'accordent avec elle. Mais tous ces faits, les uns comme les autres, sont pris à la même source ! J'ai donc, moi comme lui, le droit de les confondre dans la même négation, et de nier que Moïse et Christ ont jamais existé. Tant de milliers d'hommes savants et vénérables qui ont admis la vérité des faits bibliques et même leur parfaite liaison, et aussi leur indispensable nécessité pour l'accomplissement des destinées humaines, ils étaient donc tous des idiots, et Martig les a tous pulvérisés, anéantis; il á remplacé leurs immenses travaux, d'un trait de sa plume, avec son petit et stupide manuel [1]. »

Il composa, en outre, sous le titre de : *Le Christianisme libéral; épître à un membre du Consistoire*, une pièce en vers dont voici quelques fragments :

Si j'en crois un homme notoire,
Qu'on voit siéger au Consistoire,
La Bible ne serait qu'*un Pape de papier*,
Le Christ, un juif illuminé,

[1] Lettre du 27 juin 1880.

Qui s'est attiré du déboire,
Et sur qui l'on fit maint grimoire.
Elu du peuple genevois,
Toujours infaillible en ses choix,
Vous devez en savoir très long sur ces matières,
Et je viens humblement invoquer vos lumières.
Je suis vieux, je voudrais assurer mon salut;
Dès mes plus jeunes ans, un seul nom m'apparut,
Par-dessus tous les noms, mériter mon hommage.
C'était le nom du Christ — Vingt siècles ont péri,
Vingt empires fameux ont connu le naufrage,
Et toujours de ce nom la splendeur a grandi.
L'Anglais, peuple vaillant, à la Bible fidèle,
Franchit les mers, ce Livre dans les mains,
Annonçant à tous les humains,
Un Dieu clément, un Sauveur, un modèle,
Semant partout la Paix, la Foi, la Charité,
Et le monde païen est ainsi transformé.
Sacrifices humains et barbares supplices,
Festins où l'homme est par l'homme mangé,
Idoles que le sang devait rendre propices...
Tout disparaît... la Croix du Christ a tout changé.
Aux rivages lointains de la Polynésie,
Lieux naguère peuplés de sauvages hideux,
Aujourd'hui des Etats florissants, pleins de vie,
Attestent le pouvoir de ce Don précieux.
Mais le Christ ne peut rien, s'il n'est miraculeux.
Et cependant, au sein de la vieille Genève,
La fureur d'ergoter ne connaît point de trêve.
On y voit maint Pasteur, qui se pose en savant,
Gens lisant peu leur Bible, et beaucoup leur *Renan*,
Affirmer que Moïse est un conteur de fables,
Qu'on prête à Jésus-Christ cent choses incroyables,
Qu'il est né comme un autre, et point ressuscité,
Que l'Ancien Testament devrait être expurgé;
La Genèse surtout mérite qu'on la berne;
Ainsi l'a prononcé la critique moderne.

Enfin, au grand jamais miracle n'étant vu,
Dans nos temps éclairés ne saurait être cru.
Nos dogmes révélés sont-ils donc des chimères ?
Faut-il prendre Voltaire, un vieux démon, pour chef ?
Adopter de *Martig* le manuel si bref ?
Moïse et Christ sont-ils des types légendaires ?
A travers l'Evangile, à grands coups de ciseaux,
Martig taille à son gré quelques honteux lambeaux.
Mutilant les récits de cette antique histoire,
De son crayon brutal il sabre les plus beaux.
Celui-là ne vaut rien, il ne faut pas le croire,
Celui-ci peut passer, *Martig* le tient pour bon,
L'infaillible *Martig*, au nom de la raison,
Met la farine au sac, et jette au vent le son.
Ministres négateurs, votre vaine science
Dans l'âme des pécheurs éteint la conscience.
Votre rôle est donc odieux
Aux yeux de l'humaine prudence ;
Et Christ, dont ici-bas vous niez la puissance,
Vous reniera dans les cieux.

Enfin, toujours sur le même sujet qui lui tenait fort à cœur, car il y voyait engagé l'avenir de cette vieille Eglise de Genève qui avait été, pendant si longtemps, un brillant flambeau au sein de la chrétienté, il publia, sans doute vers 1870 (nous n'avons pu retrouver la date exacte) une brochure intitulée aussi *Le Christianisme*, et dont nous reproduisons quelques pages dans l'*Appendice*.

Plus tard, en 1881, il publia une nouvelle brochure sur la question religieuse : *Causerie théologico-philoso-*

phique, dont le sous-titre : *Essai de conciliation du christianisme libéral et de l'orthodoxie*, indique quel but l'auteur s'était proposé. Il désirait, à propos des principaux points de controverse, établir un terrain commun, sur lequel les deux partis opposés auraient essayé de s'entendre, ou, tout au moins, de se rapprocher.

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, notre père fut un auditeur assidu des prédicateurs évangéliques de l'Eglise nationale et de l'Eglise libre ou indépendante de l'Etat. Nous le voyons toujours entrant d'un air grave dans le temple, avec sa tenue correcte rappelant l'ancien régime, son haut col droit, sa cravate de mousseline blanche et sa longue redingote noire. Il y avait, dans sa démarche et dans toute sa contenance, une dignité respectueuse qui lui était naturelle et qui faisait partie inhérente de son maintien. Puis, lorsqu'une dureté d'oreille croissante l'eut contraint, à son vif regret, de renoncer à suivre le culte public de nos grands temples, il fut heureux de pouvoir profiter des prédications de l'excellent pasteur Clément de Faye, dans un local moins vaste.

Sa foi fut mise à une douloureuse épreuve, deux ans avant sa mort, lorsqu'il vit sa précieuse compagne atteinte par une maladie grave, qui la mina sourdement et qui finit par vaincre sa vigoureuse et belle santé.

Pendant plusieurs années, chaque été, c'était une séparation de quelques semaines qu'imposait à notre mère le séjour nécessaire à Vichy. Puis, en novembre 1892, arriva la dernière crise. Une agonie de deux mois, à peine interrompue par quelques jours de répit, avertit le docteur Baumgartner qu'il fallait se préparer à une séparation. « Ce n'est pas la mort que nous redoutons pour nos proches, c'est la souffrance et l'abaissement des facultés... Ces parents, qui nous causent tant de douces jouissances, pendant toute leur vie, ne nous sont accordés qu'à condition de la mort et du chagrin qui en résulte. Mais l'amertume de la mort n'a qu'un temps ; la douceur du souvenir lui survit et dure pour toujours, » ainsi parlait-il dans une lettre adressée, en 1882, à l'une de ses cousines anglaises, à propos de la maladie de sa mère[1]. Hélas, la souffrance ne fut pas épargnée à notre bien-aimée mère, dont les belles facultés et le cœur tendre restèrent les mêmes jusqu'à la fin ; la souffrance, supportée avec la plus admirable soumission chrétienne, et qui trouvait un douloureux écho dans le cœur d'un vieillard qui, lui-même près du tombeau, se voyait devancé par la fidèle compagne des trente-six dernières années de sa vie. Puis, ce fut

[1] Lettre à Mme Charrington, du 3 avril 1882.

la fin qui survint, le 12 janvier 1893, avec toutes ses amertumes et tous ses déchirements...

L'heure du départ ne devait pas tarder à sonner pour notre cher père. Cependant, il conservait toutes les apparences de la vigueur, vaquant à ses affaires avec le même entrain, s'intéressant toujours aux divers sujets de la vie de famille, lisant encore avec plaisir, trouvant le même charme à correspondre avec ses parents de l'étranger et les amis, bien clairsemés, qui lui rappelaient le passé. Pendant les étés de 1893 et de 1894, il prit plusieurs fois le chemin du Grand-Saconnex, pour aller faire visite à son ami d'enfance et camarade d'études, le docteur Auguste Brun, qu'il revoyait chaque année avec une même joie. Il trouvait aussi une jouissance toute paternelle à recevoir à Saint-Jean ses petits-enfants, dans lesquels il aimait à contempler l'avenir de sa famille, se sentant revivre en eux. Il avait toujours pour eux le même accueil affectueux et tendre, tout pénétré de délicatesse et de douceur. En octobre 1894, il prononça, au repas de mariage de sa fille cadette, un petit discours charmant, plein de cœur, de finesse et d'humour, où l'on retrouva tout son esprit. Dans le courant de décembre, il écrivit encore, selon son habitude, à trois de ses parentes d'Angleterre. Le 25 de ce même mois, toujours vivement intéressé par

les questions qui ont trait au salut éternel, il adressa à l'un des pasteurs les plus zélés de l'Eglise nationale, une grande lettre de quatre pages, admirable par la fermeté de l'écriture et le développement logique des idées. Après avoir exposé l'objet de sa lettre, il terminait par ces mots : « C'est là le secret de Dieu, nous en aurons le mot dans la vie future, avec bien d'autres, auprès desquels les sciences qui rendent l'homme si fier, ne sembleront que des jeux d'enfants. » Enfin, pour terminer l'année, il lui fut annoncé une nouvelle qui était la réalisation de son vœu le plus cher : le mariage prochain de son fils cadet. Ce fut sa dernière joie. « Il ne me reste plus rien à souhaiter dans ce monde ; je puis mourir tranquille, » disait-il, à ce sujet, peu d'instants avant de se coucher sur son lit de mort.

Le 1er janvier 1895, à un repas auquel il convia sa famille, conformément à une habitude qui lui était chère, il prononça quelques paroles pleines de cœur et d'élévation, recommandant à chacun l'union et le maintien des traditions de famille, qui sont une des grandes forces et une des grandes jouissances de la terre. Rien ne faisait prévoir qu'il fût si près du terme de sa course, et que ce repas pris en commun dût être le dernier. — Le lundi 7 janvier, vers le soir, notre père sortit pour aller faire visite à deux de ses voisins.

Il neigeait, et le temps était froid. Il n'avait point revêtu de manteau, habitué qu'il était à ne pas se préoccuper de la température du dehors. C'est alors, sans doute, qu'il eut un refroidissement, car, depuis ce jour, il ne s'est point relevé. Il perdit l'appétit, ses forces déclinèrent; le délire apparut dès le vendredi, mais en lui laissant de grands moments de lucidité. Ce même vendredi, il dit encore à l'auteur de ces lignes: « Je ne crains pas de mourir, tu sais ce que je crois. » Le samedi, il accepta avec joie d'entendre prier auprès de son lit. Puis, le délire le reprit, mais avec des intermittences plus ou moins prolongées. Le lundi 14 janvier, à quatre heures et demie du soir, notre bien-aimé père entrait dans le repos du peuple de Dieu.

Trois jours plus tard, sa dépouille mortelle rejoignait, au cimetière du Petit-Saconnex, celle de l'épouse tendrement aimée que, deux ans auparavant, il y avait lui-même accompagnée. Tous deux reposent à côté l'un de l'autre, dans l'espérance de la glorieuse résurrection des rachetés de Jésus. Sur la tombe, ont été gravées ces paroles du vieillard Siméon, qui proclament les réalités de la vie éternelle, que notre père contemple maintenant dans toute leur beauté:

MES YEUX ONT VU TON SALUT

et ces mots de l'apôtre, qui nous offrent, à nous qui restons, et à lui qui nous a devancés, une si précieuse et si consolante certitude :

MAINTENANT CHRIST EST RESSUSCITÉ.

IL EST DEVENU LES PRÉMICES DE CEUX QUI SONT MORTS.

Ce père, dont la vie a été traversée par tant de douleurs et de luttes, est entré dans le séjour de la justice absolue, de la paix véritable et du bonheur sans fin. Puisse sa mémoire rester vivante, mêlée de respect et d'affection, dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, estimé, aimé, et auxquels nous destinons ces pages de souvenir !



APPENDICE



DE DEUX ARTICLES

D'UN BUDGET CANTONAL

Il y a vraiment des gens bien injustes. Je suis encore tout indigné des clabaudages que je viens d'entendre dans une maison de conservateurs ; il n'y a que ces coquins-là qui soient capables de tenir de pareils propos. Ces gens ont vu dans le budget un article qui porte : POUR SIX REPAS DU CONSEIL D'ETAT, 2200 fr.; et ailleurs : VOYAGE A PARIS POUR MISSION SPÉCIALE, 1250 fr. Croiriez-vous bien qu'il y avait là des individus qui avaient le front de trouver cela mauvais ?

C'est un peu fort, disait l'un, évidemment un réactionnaire, c'est un peu fort de se faire payer des appointements tels qu'on n'en vit jamais dans la République, et, non content de cela, de faire des comptes chez les traiteurs au nom de l'Etat, de se régaler à nos dépens, de faire ripaille avec l'argent du trésor public. Et cela dans des temps malheureux, quand les caisses publiques sont à sec ; quand on emprunte, ou plutôt quand on cherche à emprunter de toute part ; quand, pour sus-

tenter le système radical, on met en réquisition jusqu'au fonds capital des orphelins! C'est affreux, ajoutait un autre *rinforzando*, sans doute quelque mitrailleur; c'est affreux de bâfrer, de faire des festins splendides, de sabler les vins les plus chers, et cela au coût de la Seigneurie, quand sur nos routes des centaines d'artisans souffrent le froid, le chaud, attrappent des coups de soleil et des pleurésies, pour une misérable somme de 32 sous à peine suffisante pour leur ôter la faim et.... la soif. Un autre allait jusqu'à proposer que cette somme de 2200 fr. dont le Conseil d'Etat avait dîné six fois lui fût rabattue sur ses honoraires; il proposait de mettre sur la *Feuille d'Avis* une défense aux restaurateurs de rien livrer à ces Messieurs sans une carte signée de sa main, comme on fait pour de jeunes dissipateurs. Enfin le dernier de ces aristocrates critiquait sans merci le *voyage à Paris pour mission spéciale;* il prétendait que M. *James Fazy* y avait été pour ses affaires particulières, que cela résultait évidemment d'un article inséré dans son journal et qu'il offrait de montrer; il affirmait que cette prétendue *mission spéciale* n'était qu'une fiction imaginée après coup; que l'illustre voyageur avait sollicité une mission du Conseil fédéral, qui la lui avait refusée d'une manière assez dédaigneuse, en répondant à la demande écrite à ce sujet par le Conseil d'Etat de Genève, par deux mots allemands qui signifient qu'il ne voulait pas même entrer en délibération sur l'objet. A en croire ce personnage, on eût pensé que l'honorable conseiller s'était permis d'aller à Paris pour ses affaires particulières, pour quelque procès, pour voir ses amis du *National*, et chercher à se faufiler dans

quelque bonne place en revendiquant sa qualité de Français, et puis, qu'après avoir ainsi travaillé à sa chose particulière, il se faisait rembourser ses frais par la chose publique; que, pendant qu'il courait Paris, ses appointements de conseiller d'état genevois couraient aussi. Enfin, c'était, parmi cette maudite engeance, des bavardages, des histoires sans fin, des caquets sans rime ni raison.

Je ne dois pas oublier qu'un petit vieux, qui me fit l'effet d'être un employé destitué, ou non réélu, c'est tout un, s'est encore jeté sur un autre article du budget intitulé : REVUE FÉDÉRALE, et taxé à 4400 francs; il prétendit qu'on aurait dû donner les détails, que la poudre tirée entrait pour peu de chose dans ce bloc, qu'on avait tiré plus de bouchons que de cartouches, et vidé plus de futailles que de caissons; il prétendit qu'il avait été acheté pour cette cérémonie une quantité de vins fins dont on avait mis en réserve la plus grande partie pour les *dix heures* de la gent bureaucratique; il les traita tous en masse de carotteurs, de budgétivores, n'en exceptant pas un seul; depuis le chancelier, qui, dans sa simarre doublée d'hermine, les pieds sur un tapis moelleux, et assis à son aise dans un bon fauteuil, rédige les protocoles et les proclamations de la démocratie administrative, jusqu'au mamelouk en blouse grasse et en casquette, qui escorte de loin dans la rue la personne sacrée du grand mufti, tout passa sous la langue de vipère de ce babillard.

Ma foi, la patience m'échappa, je ne pus plus me contenir, et à la fin je leur dis : Tas d'incorrigibles, tous tant que vous êtes, vous raisonnez comme des huîtres. Je suis honteux pour ma patrie de voir des idées

si mesquines, d'entendre des paroles si peu généreuses. Hé quoi ! quelques malheureux mille francs obscurcissent à ce point votre jugement, vous empêchent de voir ce qu'il y a de grand, d'élevé, dans la démocratie sous laquelle nous avons le bonheur de vivre. Mais, Messieurs, ne sentez-vous pas quelque satisfaction à pouvoir penser que ces voyages, que ces fêtes, ces banquets, qui sont là inscrits au budget sans déguisement, avec une candeur toute républicaine, ont été faits par les élus du peuple, que ces élus sont sortis du sens intime des masses, des entrailles mêmes de la nation ? Vos élus ont bu le Champagne et le Chambertin; c'est exactement comme si vous l'aviez bu vous-mêmes, c'est identiquement la même chose, seulement vous l'avez fait par procureur, il y a eu mandat, mandat impératif de courir la poste et de godailler en votre lieu et place. C'est là le système représentatif poussé à ses dernières limites, à ses développements les plus sublimes. Et au lieu de savoir gré aux bons citoyens qui vous ont suppléés dans ces divers emplois, vous les critiquez, vous les déchirez à belles dents !...

Comment donc fallait-il faire? Le peuple entier pouvait-il prendre part à ce banquet? 2200 fr. n'y eussent pas suffi. Chacun n'aurait pas eu seulement une croûte de pain ; ou bien, il en eût coûté des sommes énormes. Essayez donc de faire dîner six fois tous les électeurs du canton, qui sont au nombre de plus de 12,000, à 40 sous par tête (et on ne dîne pas merveilleusement à ce prix-là; à peine un magistrat démocrate en disponibilité s'en contenterait-il); à 40 sous par tête, cela ferait une somme d'environ 150,000 fr. Au lieu de cela,

le peuple souverain de Genève a dîné dans la personne du Conseil d'Etat; il a dîné comme un prince : les mets les plus exquis, les vins les plus choisis, le service le plus élégant, tout a été prodigué; il n'en a coûté que 2200 fr. Voyez quelle immense économie il y a dans le système représentatif! Que si vous me demandez ce qu'ont fait les commettants pendant que les mandataires banquetaient, oh ! Messieurs, ce ne sont pas nos affaires; nous n'entrerons pas, s'il vous plaît, dans la vie privée, et ce n'est pas à nous à examiner si le peuple ne crevait pas de faim, pendant que la magistrature crevait d'indigestion. Respectons les vies privées et tirons le rideau sur des détails insignifiants.

Ne comprenez-vous pas, Messieurs les réactionnaires, leur ai-je dit encore, que cet article du budget est propre à donner de nous et de notre pays une idée très honorable aux hommes d'Etat et aux statisticiens étrangers, qui indubitablement en auront connaissance, et qui enregistrent, sans aucun doute, tous les faits et gestes de notre illustre République ? Comprenez-vous quelle prospérité cela annonce dans un pays! 2200 fr. pour faire dîner six fois un Conseil de sept membres. Voilà un pays où l'on sait vivre. C'est encore plus beau que l'Icarie, que le phalanstère, que la Californie elle-même ! C'est le pays de Cocagne ! Voilà notre patrie qui s'élève dans l'estime des nations et des vrais appréciateurs de la portée des actes politiques. Et vous n'avez aucune reconnaissance pour les honorables magistrats qui se sont dévoués pour vous attirer ce glorieux renom! S'ils avaient dîné pour nous une fois, je ne dirais rien; deux fois, je dirais peu de chose; mais ils ont tablé

six fois; ces mâchoires patriotiques ont travaillé six jours. Dieux! devaient-elles avoir besoin de se reposer le septième!

Tenez, Messieurs, les bons comptes font les bons amis. Vous êtes Genevois, partant un peu calculateurs; eh bien, comptons ensemble, et vous serez convaincus de votre erreur. Ces 2200 fr. pour six repas, font juste 366 fr. par repas. Entre sept personnes, c'est 52 fr. par tête, et rien de plus. Est-ce trop, je vous le demande, là, la main sur la conscience; est-ce trop pour des hommes d'Etat d'une pareille *capacité?* Moi, je trouve que c'est pour rien. Et encore, considérez qu'on a des politesses à rendre, qu'on est invité à de bons petits pique-nique par des étrangers illustres, en résidence ou en passage en cette ville. Je dis *des étrangers*, car peu de nationaux ont jusqu'ici invité ces Messieurs à un dîner avouable. Je ne connais qu'une exception, encore a-t-elle assez mal fini : Un brave homme de la campagne, qui se croit quelque chose parce qu'il touche dans la main du grand *maestro*, invita un jour celui-ci à dîner. Le rat des champs crut traiter à merveille le rat de ville en lui servant de son meilleur vin, du 1834, précieusement conservé pour les grandes occasions; mais le gosier délicat du personnage est habitué à humer des liquides moins vulgaires : le vin du crû, malgré la célébrité de son année, lui parut odieux. Bref, ces bons amis sont brouillés à mort depuis ce jour; on ne pardonne pas de pareilles perfidies. J'en reviens à mon dire. On a donc été invité par des étrangers de marque, par l'ex-ambassadeur de quelque Gouvernement provisoire déconfit, par quelque ex-triumvir, ex-décemvir, ou autre ex-bêtise

en *vir*. Il faut bien inviter à son tour pour maintenir ses amis. Si l'on tient compte de cela, on trouvera que ces dîners, critiqués avec tant d'amertume et de violence, ont coûté tout au plus 30 ou 36 fr. par tête, la paie d'un ouvrier des ateliers nationaux pendant un mois ; c'est pour rien.

Vous me direz : c'est très bien de dîner splendidement, mais il faut le faire à ses frais ; on a un bon petit traitement de 6000 fr. ; on peut bien payer son dîner sans le mettre encore au budget de l'Etat. — O hommes de peu de foi ! Que je reconnais bien là vos cœurs endurcis, vos esprits obtus et vos âmes calleuses ? La lumière de la pure démocratie n'a donc pas encore lui à vos yeux ?

Pour payer de ses deniers des écots à 50 fr. par tête, il faut être riche, très riche. Vous voulez donc voir revenir les riches, les privilégiés dans les emplois ! Vous voulez donc l'exploitation de l'homme par l'homme, la ruine de la démocratie, la mort du suffrage universel, l'agonie du radicalisme ? Vous voulez fermer les yeux de cette idole de nos cœurs, vous voulez entendre son dernier râle, voir sa dernière convulsion ; vous voulez la plier dans son linceul, la clouer dans son cercueil ! Hommes affreux, buveurs de sang, vous ne voulez donc ni république rouge ni partage des biens ; pas même la guillotine. Que voulez-vous donc ? A quoi donc prenez-vous plaisir ? Et qui peut désormais vous toucher ? Voilà ma réponse ; n'est-elle pas péremptoire ?

Un dernier mot. Abominables critiques, Zoïles effrontés ! je suis las de votre mauvaise foi, de ces interprétations perfides dont vous remplissez votre *infâme*

journal.... Oui, vous avez beau me regarder *avec des yeux farouches*, je vais vous confondre. Vous parlez de ce voyage à Paris qui a coûté 1250 fr. Voilà en vérité une belle affaire ! Voudriez-vous donc qu'un chef de gouvernement, qu'un homme d'Etat de haut bord, qu'un diplomate au long cours, voyageât comme un cuistre par l'impériale d'une diligence, qu'il se logeât à Paris comme un rapin, et allât manger comme un carabin dans les restaurants à 22 sous? Quelle idée prendrait donc la France républicaine de notre République sa sœur aînée, si elle voyait le premier magistrat de céans dans un si médiocre équipage ?

Quand il est dans les terres de sa juridiction, à lui permis de vivre avec la simplicité républicaine ; d'aller à la campagne dans une *concurrence* déguenillée, traînée par une rosse dont les bruyants grelots se font entendre au loin, et conduite par un gamin en blouse ; cette tenue démocratique charme ses heureux sujets, et elle est une sûre garantie contre le retour de cette odieuse aristocratie qui a des calèches propres, de bons chevaux et des cochers bien vêtus. Mais, sur le pavé de Paris, c'est une autre affaire, et notre respectabilité, notre orgueil national, exigent que notre ambassadeur aille en *citadine*, mange chez *Véfour* et se montre au balcon des Bouffes. Il n'a pu manquer d'être recherché par les cercles les plus élégants, par les plus jolies femmes de la capitale, et surtout par tous les ambassadeurs étrangers. Il a dû frayer avec eux d'égal à égal, comme Genève traite d'égal à égal avec les puissances qu'ils représentent. Et, pour soutenir au dehors la splendeur et la dignité de la nation genevoise, vous trouvez que 1250

francs sont trop! Ma foi, c'est perdre le sens; l'esprit de parti vous égare. Je suis étonné, confondu, au contraire, de la modicité de la somme. Le compte en est bientôt fait. La malle-poste coûte 100 fr., reste donc 1050 fr. pour dix jours de résidence à Paris; 105 fr. par jour, c'est une misère! 105 fr. pour la vie d'un prince-souverain, pour frais de représentation, réceptions, gala à la cour, car il n'y a pas de doute qu'un visiteur aussi illustre a dû avoir son couvert mis à l'Elysée, et qu'il a tâté des bons vins de son ami le prince-président. C'était bien le moins que ce dernier pût faire pour payer ses conseils de politique extérieure transcendante, et ses plans financiers offerts gratis à la France. On consigne à la porte les intrigants et les importuns, mais les intimes ont leurs entrées et bouche en cœur. Ainsi, ai-je dit à mes drôles en terminant, vous voyez à quel point vous êtes déraisonnables et tracassiers. A mes yeux, il n'y a pas de doute que, bien loin de nous surfaire sur ses petits mémoires, ce brave homme y a mis du sien.

B.

Deux fragments des « Lettres genevoises ».

CAUSES DES SUCCÈS POLITIQUES DES RADICAUX
ET DE LEURS DÉBOIRES SOCIAUX.

Plusieurs causes expliquent les succès momentanés qu'obtient le radicalisme dans ses coups de main politiques et l'insuccès qui accompagne ses entreprises sociales. Battant comme corps, battu comme particulier,

tel est son lot. Quiconque voudra réussir dans cette ligne politique, devra déserter les professions libres où le succès dépend de l'estime, où il est la récompense de l'ordre et du travail, et tâcher d'attraper un emploi salarié, ou deux s'il le peut, ce qui s'est vu. Il y a sans doute dans ce parti beaucoup d'hommes modérés, honorables, et d'une bonne réputation, mais, par une étrange fatalité, à peu près tous les garçons bruyants en sont aussi et ils déteignent leur mauvaise renommée sur les citoyens paisibles qui se trouvent à côté d'eux; or, dans le commerce, dans les sciences, dans toutes les transactions de la vie, on n'aime pas avoir affaire aux tapageurs. Puis, l'essence du radical est un esprit d'indépendance qui va jusqu'à la rebellion; on se croit l'égal de tout le monde, on ne peut supporter l'autorité d'un maître, on ne reconnaît pas de supérieurs, on discute les ordres, souvent on y désobéit. Cela serait tolérable si tous les hommes étaient égaux en fait comme ils le sont en droit, s'ils n'avaient pas besoin les uns des autres. Malheureusement il faut de l'obéissance dans les bureaux, de la subordination dans les ateliers, de la discipline partout. Comment iraient les affaires, s'il y avait opposition entre les supérieurs qui professent cette doctrine et les inférieurs imbus de principes anarchiques, d'un esprit de licence, d'une manie de critiquer qui ne respecte rien? Qu'on s'arrange dans l'état politique pour mettre aux premières places ses égaux ou même ses inférieurs, cela peut accommoder un certain parti, et s'il est le plus fort, il imposera le plus longtemps possible ce mode de vivre au reste du pays. Mais ces errements ne passeront jamais dans l'ordre commercial; on n'y to-

lèrera pas le gamin raisonneur, le rebelle en herbe; ce serait y introduire le désordre et la ruine. Il est donc évident qu'en élevant ses enfants dans cette opinion extrême, on leur ferme volontairement beaucoup de portes, et c'est ici surtout que l'iniquité des pères sera punie sur les enfants.

L'excessive passion que quelques hommes ont pour la politique, leur fait négliger leurs affaires privées, les y rend peu à peu inaptes et les en dégoûte enfin; elle les pousse à passer leurs jours et leurs nuits dans les cafés, les cercles, les bureaux électoraux, partout en un mot où l'on fait de l'agitation, où l'on oublie la famille et le travail. La perte de la confiance publique, la diminution des affaires et des bénéfices, tel est le résultat ordinaire. Mais il y a compensation à tout. Par cela même que ces goûts font reculer dans l'ordre social, ils font avancer dans l'ordre politique, car on réussit presque toujours à ce qu'on fait avec passion. Il faut avouer, au contraire, que la plupart des pauvres conservateurs sont assez tièdes à l'endroit de la politique et qu'ils ont le tort immense de mettre beaucoup plus d'intérêt à exercer avec succès leurs professions privées qu'à faire des professions de principes, à devenir grands négociants que Grands Conseillers, à éviter d'être sur la liste des faillis qu'à se faire porter sur celle des infaillibles, à faire honneur à leur signature commerciale qu'à signer des pétitions communistes, à surveiller la conduite de leurs enfants que celle de leurs députés, et à remplir leur caisse qu'à vider les pots dans des banquets anniversaires. J'avoue que je ne saurais blâmer ces bonnes gens. C'est une triste chose que de trouver, en rentrant

chez soi, femme et enfants manquant du nécessaire, une maigre consolation que de leur apporter, au lieu de pain, les résultats d'un scrutin triomphal. Il n'y a pas de victoire électorale qui ne soit achetée trop cher au prix des larmes d'un enfant, et l'immolation de la famille aux succès du parti ne peut convenir qu'à des politiques célibataires.

On ne peut pas être heureux en tout, c'est une loi invariable. C'est votre parti qui fait les assemblées populaires, les banquets, la mise en scène politique; c'est lui qui illumine, qui tire les boîtes, même les canons; et vous prenez votre part de cet immense bonheur; mais la médaille a son revers. Ce grand entrain vous met en suspicion auprès de tous ceux à qui vous avez affaire dans la vie commune; on redoute les exaltés, on les fuit, et la marmite ne bout pas, car, à ce vulgaire ustensile de ménage, il faut autre chose que des phrases et du vent. Pendant que, tout brûlant d'esprit de parti, M. *Jobard* dépouille un scrutin, les petits *Jobards* dépouillent le logis. La politique est l'unique sujet de conversation chez les *Jobards*, à table c'est l'unique aliment. Quel enfer que cette maison avec un si misérable entretien! Mais la plus grande de ses pestes me reste encore à dire : c'est la femme politique, c'est Mme *Jobard*, vrai démon, devenue aussi haineuse que son époux. Quand les peines de la vie fondront sur M. *Jobard*, quelle consolation trouvera-t-il dans une sorcière qui ne sait que haïr et que maugréer! Que peut-elle apprendre à ses enfants? Peut-elle former leur cœur à l'innocence et à la vertu? Peut-elle joindre leurs petites mains le soir pour élever leur pensée à Dieu? Et si ces lignes tombent sous

ses yeux, Dieu sait ce qu'elle exclame en sa fureur! *Jobard*, écoutez un mot de moi, au lieu de m'insulter. Si vous voulez le bonheur domestique, le seul qui vaille quelque chose, abandonnez cette tabagie où vous vous rendez chaque soir; balayez de chez vous ces journaux boute-feu qui vous pervertissent et vous empoisonnent; tout découle de ces deux choses et c'est le seul effort que je vous demande. La vie de famille est l'aliment du cœur, les bons livres sont celui de l'esprit. Le père de *Jean-Jacques*, simple ouvrier horloger, avait sur son établi, non des pamphlets politiques, mais *Plutarque* et *Bossuet* parmi les outils de son travail. Et qui peut dire l'influence de ces lectures sérieuses sur le génie naissant qui devait attirer tant de lustre sur sa patrie! « Quand, le matin, nous entendions les hirondelles, mon père tout honteux me disait: allons nous coucher, je suis plus enfant que toi. » Si les nuits se fussent passées à déchiffrer des bulletins, il est probable que Genève eût compté un horloger de plus et un grand homme de moins.

QUELQUES PRINCIPES A DISCUTER.

Ce temps est propre à nous amender à reculons.
MONTAIGNE.

..... I. Deux choses sont à considérer dans le choix des magistrats : l'intérêt et l'honneur.

L'intérêt public exige que les emplois soient exercés au meilleur marché possible; à mérite égal, ils conviennent donc aux riches mieux qu'aux pauvres. Pendant

que les uns emploieront leurs facultés à servir le public, les autres se créeront par l'industrie privée des chances de fortune que la vie publique ne peut pas offrir. C'est là le seul moyen d'élever leur condition, de diminuer la distance entre les rangs sociaux, d'entrer ainsi dans le véritable esprit de la démocratie, qui n'est pas d'abaisser ceux qui sont en haut, mais de relever ceux qui sont en bas. Qu'on prenne note des citoyens qui, aujourd'hui, en divers pays, se sont hissés aux emplois sur les épaules de la multitude; qu'on attende quelques années, et qu'on voie s'ils ont avancé les affaires de leurs familles. Je prétends, moi, qu'ils les auront reculées de deux générations. Ce n'est pas trop pour faire oublier des griefs qui passent des pères aux enfants. Un homme peut perdre mémoire du tort qu'on lui a fait, mais l'histoire est là pour le rappeler aux nations.....

L'honneur d'un pays veut que ses citoyens les plus éminents ambitionnent l'honneur de le servir. Il faut que ses chefs soient au-dessus de tout soupçon d'avoir des engagements avec les partis étrangers, d'être à la solde de ces conspirations permanentes qui couvent au sein des capitales, de servir des propagandes mystérieuses. On comprend tout ce qu'aurait à la fois d'humiliant et de périlleux la position d'un pays où de pareils personnages auraient autorité. Il faut que le magistrat soit du pays et au pays; que ses pères, si possible, y aient été quelque chose; que sa jeunesse s'y soit écoulée. S'il a vécu en pays étranger, il faut qu'il y ait laissé un nom honorable; qu'il n'y ait point été sous les verroux ni en faillite; qu'il n'y ait point été puni pour contraventions aux lois, qu'il ne se soit jamais mêlé aux brouil-

lons et aux conspirateurs; car lui-même devenu magistrat, ne doit tolérer, ni conspirateurs, ni brouillons. Pour l'honneur d'un pays, il faut interroger la vie toute entière de qui prétend gouverner. Il faut que le citoyen puisse dire partout et avec fierté : Je suis d'une telle ville, dont un tel est le premier magistrat. Il n'importe pas que ce nom soit connu au loin; mais il importe qu'il ne puisse jamais exciter le sourire du dédain ou une exclamation de surprise.

II. Tout est graduel dans la nature; l'enfant n'acquiert pas tout à coup les attributs de la virilité. Pourquoi donc, dans nos modernes Constitutions, prodiguons-nous subitement à l'adolescent de vingt ans tous ces droits qu'il est si peu capable d'exercer? Cet âge est-il bien celui d'élire : Corps Législatif, Corps Exécutif, Conseils Municipaux, Consistoire, Pasteurs? de voter des lois constitutionnelles? Ces actes graves ne peuvent alors être autre chose que des jeux puérils, que des parties de plaisir où l'on va en riant, avec aussi peu de compétence que de dignité. Est-il bon d'aborder la politique avant d'avoir jeté la première gourme des passions? Et n'est-ce pas consacrer la révolution permanente que de renforcer chaque année les luttes électorales de toute cette fermentation à la fois si niaise et si périlleuse? Certes, ce n'est pas moi qui voudrais médire de la jeunesse, décourager son enthousiasme, railler ses naïves croyances, beaux dons qui ne se perdent que trop vite, et qui, aidés de l'instruction, dirigés par la vertu, peuvent produire de si grandes choses! Mais qui oserait nier le mal qui en résulte, si la vertu et l'instruction sont absentes? Qui balancera les mauvaises passions armées de toute la

force de l'âge? Qui empêchera les agitateurs de s'en faire des instruments irrésistibles?

Tout est graduel dans la nature, et nous lançons aux emplois les plus élevés des hommes qu'aucune fonction, qu'aucune étude préalable n'y a préparés, que rien ne recommande à nos choix, sinon l'opinion irréfléchie qu'on se fait de leurs convictions politiques. Je ne peux me persuader que toute la sagesse humaine réside en nous, et que nos petites institutions, si éphémères, si peu glorieuses par leur origine, soient un dernier mot de perfection législative. Je suis porté à croire que, pour être un peu moins imparfaits, nous devrions consulter l'histoire des temps passés, emprunter aux peuples qui ont duré le plus et laissé la plus haute renommée de sagesse, les coutumes qu'il est possible d'introduire chez nous. Nous verrions qu'à Rome on n'arrivait au Consulat qu'après avoir passé par les charges de Préteur ou de Censeur, qu'on n'obtenait pas celles-ci sans avoir exercé d'autres emplois moins élevés. Nos pères avaient donc fait preuve de bon sens en créant la charge des *Auditeurs*, qui servait de stage aux jeunes gens destinés à la vie publique; si cette institution, un peu surannée, devait se modifier selon les besoins du temps, il ne fallait point l'abolir... et il nous manque aujourd'hui une magistrature qui soit la pépinière des emplois supérieurs. Si l'on pense que ces derniers n'exigent point d'aptitude, comment alors justifier les gros traitements qu'on y attache?

III. Le peuple de Genève éprouve un véritable besoin d'avoir des chefs qu'il puisse respecter et chérir. A ce point de vue, il sent tout ce qu'il y a d'indécent dans

le cumul du journalisme et de la magistrature, cumul qui ne fut jamais dans nos mœurs et qui fera dans nos annales une époque peu glorieuse. Certes, je ne méconnais pas les bienfaits de la bonne presse, mais il faut se rappeler aussi ce qu'est la mauvaise, ce qu'est en plus d'un pays le *Cagliostro* journaliste. Audacieux marchand de nouvelles, qu'il trie ou même qu'il fabrique selon les besoins du moment; recevant des démentis qui ne l'affectent point, en donnant qui ne prouvent rien; prêt à accueillir la collaboration de quiconque a une plume à son service, à virer de bord pour conserver sa clientèle, et à changer de peau selon les caprices des abonnés; soi-disant instituteur, mais plus réellement très humble serviteur du public; jugeant les questions sans les étudier, les hommes sans les entendre, les écrits sans les lire, tronquant avec adresse les extraits qu'il en fait; citant à sa barre des gens qui valent mieux que lui, immolant les réputations aux intérêts du parti, menaçant du pilori de ses colonnes quiconque lui résiste, faisant le mauvais pour se vendre plus cher; prenant la parole au nom du peuple, et proclamant ses volontés privées sous le couvert des nations dont il se dit l'interprète; cachant sous l'anonyme ses impertinences, sous la rubrique *communiqué* ses petites rancunes; parlant de tout sans rien savoir, promettant tout sans rien pouvoir, prétendant à tout sans rien valoir, enfin, colportant de lieu en lieu ses talents plumitifs... telle est l'autorité respectable dont le public a la bonhomie d'écouter les arrêts, véritable Jupiter des temps modernes dont un geste de tête fait trembler l'Olympe.

Un jour, nous l'espérons, on s'alarmera de la puis-

sance usurpée par ces quidams sans mandat. Une loi bienfaisante les forcera à signer chacune de leurs productions, seul moyen d'en neutraliser le venin. On s'étonnerait si l'on pouvait savoir combien sont souvent bas placés ces gens qui élèvent la voix si haut; on se révolterait surtout contre l'idée que ces industriels cosmopolites puissent occuper des emplois qui réclament les caractères les plus purs qu'il y ait au sein des nations. Voilà ce que bientôt on reconnaîtra dans les grands Etats comme dans les petits ; mais c'est surtout dans ces derniers que cette alliance doit paraître le plus intolérable.

A-t-on bien le droit d'imprimer un écrit politique anonyme? On dit que la presse est le complément de la parole, et qu'on a aussi bien le droit d'imprimer que celui de parler. Mais un droit suppose quelqu'un pour l'exercer, et, de même qu'il faut un homme qui se présente pour exercer le droit de parler, il en faut un qui s'avoue pour exercer le droit d'écrire. S'il n'y a personne, il n'y a point de droit. Proscrire les écrits anonymes, ce n'est donc nullement enfreindre la liberté de la presse, car c'est ôter ce droit..... à personne. La parole est libre, dit-on : les seuls citoyens pourtant qui l'exercent d'une manière efficace sont les membres des Conseils. Encore faut-il qu'ils se fassent connaître, et il ne leur est pas permis de parler sous un masque comme les inquisiteurs vénitiens, ou derrière un rideau comme les femmes professeurs du moyen âge. La même garantie devrait être exigée de celui qui écrit. On dit moins de turpitudes qu'on n'en imprime; la parole contient donc une barrière efficace dans la nécessité de s'avouer, et il est bon de l'exiger aussi de la presse.

CONSIDÉRATIONS SUR LE PRONOSTIC.

(Lu à la Société Médicale, en 1853.)

L'estime scientifique des médecins entre eux repose essentiellement sur le diagnostic. Il n'en est pas de même de l'opinion du public à l'égard des médecins, c'est le pronostic qui lui sert de base. La cause en est bien naturelle; chacun est témoin de l'issue que prend une maladie, et chacun se croit juge de l'annonce qui en a été faite. Ici, nul moyen de dissimuler une erreur, car il ne s'agit que de constater le fait accompli. Si ce fait est conforme aux prévisions du médecin, celui-ci sera toujours glorifié, que la maladie ait guéri ou non; dans le premier cas, il a eu le mérite de la vaincre; dans le second, celui de reconnaître qu'elle était incurable.

Les erreurs en pronostic nuisent peu au malade; il n'en est pas de même de celles qu'on peut commettre dans le diagnostic; car elles entraînent à un traitement erroné; ce ne sont pas ces dernières, néanmoins, qui portent atteinte aux réputations médicales, puisque dans la plupart des cas le public n'est pas capable de juger de l'exactitude du diagnostic; et, le fût-il, on lui donnerait encore facilement le change en se rabattant sur cette notion des maladies qui se compliquent ou des maladies qui se transforment, notion née de diagnostics manqués d'abord et raccommodés ensuite, notion aussi peu scientifique que possible, mais qui a cours encore dans le public.

Les renommées colossales des médecins de l'antiquité

étaient fondées tout entières sur le pronostic. Privés des ressources de la chimie, ne possédant qu'un nombre très restreint de modificateurs de l'économie animale, ils avaient dû devenir, et ils étaient devenus observateurs par excellence et non perturbateurs du cours des maladies; celles-ci suivaient sous leurs yeux une marche à peu près non interrompue, et qui ne variait que par les circonstances de la saison et de la localité, ou par celles de l'âge et du tempérament. Les autopsies ne leur venant jamais en aide, ils étaient peu encouragés à la précision des diagnostics; mais aussi ils furent conduits naturellement à la doctrine des crises qui pour eux renfermait l'art tout entier. Cette doctrine, qui remplit leurs livres, a perdu pour les modernes toute importance, attendu qu'ils n'ont presque jamais affaire à des désordres fonctionnels marchant sans empêchement, mais à des désordres profondément modifiés par les agents les plus énergiques.

Nos séances étant presque toutes consacrées à la discussion des ressources thérapeutiques, il m'a semblé qu'il serait utile de vous entretenir aujourd'hui du pronostic. — Un jeune médecin sort des hôpitaux, où les malades n'ont été encore pour lui que des cas pathologiques dont il veut tirer instruction; mais il n'a jamais eu, jusque là, à rendre compte à personne de ses craintes et de ses espérances; le voilà transporté tout à coup dans une pratique civile où la responsabilité commence; le voilà vis-à-vis des familles où chaque cas va lui donner occasion de rendre un arrêt et d'annoncer l'événement futur; il y a beaucoup à gagner pour lui s'il a quelquefois pesé la valeur pronostique de tant de symptômes

dont l'importance diagnostique l'a seule frappé jusque là. Un horizon nouveau s'ouvre devant lui, une variété de questions se présente à la fois. En effet, on n'interroge pas seulement le médecin sur le fait de savoir si la maladie est guérissable, on lui demande encore quel est le degré de danger qui l'accompagne et quelle est sa durée probable, on veut savoir quels sont les accidents qui peuvent survenir pendant son cours, et quelle est sa tendance à récidiver. La solution de ces questions n'a pas seulement de l'importance dans l'opinion du malade, dont elle calme l'imagination inquiète, elle en a une bien réelle pour guider le médecin lui-même, et elle en a d'autant plus, qu'il la trouve plus tôt.

L'indispensable nécessité de satisfaire à l'anxiété naturelle de celui dont la vie est en jeu, suffirait pour mettre le pronostic au nombre des dons les plus essentiels de la médecine. Rien n'est plus propre à faire naître la confiance et à assurer l'exécution de ses conseils que la faculté d'annoncer avec exactitude ce qui doit arriver dans le cours de la maladie. Quel avantage n'en résulte-t-il pas pour le succès du traitement! Dans les cas favorables, quelle heureuse influence sur le moral, et quelle réaction non moins heureuse sur le physique! Si, dès l'entrée de la maladie, on en a pu prévoir la fin, on évite souvent aux parents des alarmes intempestives; on épargne aux malades ces moyens de traitement inutilement violents, que suggèrent trop souvent des symptômes plus alarmants pour la forme que dangereux en réalité.

Je ne ferai que mentionner en passant un ordre d'idées d'une immense importance et qui se présente

tous les jours dans la pratique civile, je veux dire la nécessité d'avertir un malade des chances de vie qui lui restent, pour obtenir de lui, pendant que ses facultés intellectuelles sont intactes, le règlement de ses affaires temporelles ou l'examen de sa conscience. C'est ici que paraît, dans tout son jour, l'autorité du médecin vraiment digne de ce nom, de celui qui pense exercer, non seulement une profession libérale, mais un véritable sacerdoce et qui s'attache bien plus à multiplier ses services, qu'à compter servilement le nombre de ses pas. Combien d'embarras ont été laissés pour héritage aux familles, que de procès scandaleux ont été préparés, que d'injustices sont restées sans réparation, combien de fidèles serviteurs sont demeurés sans récompense, combien de réconciliations n'ont pas sanctifié le lit de mort, que d'amis ont été privés d'un dernier adieu, que de notaires ont été frustrés des meilleurs testaments! Et pourquoi? Parce qu'un médecin s'était trouvé, par l'intelligence ou par le cœur, au-dessous de sa tâche; parce que, méconnaissant la gravité de son rôle, ou cédant à des considérations misérables, telles que la crainte de déplaire à son malade ou le désir de le flatter, il n'avait pas osé lui révéler en temps utile le secret de la vie ou de la mort! Position toujours délicate, souvent pénible, je ne l'ignore pas, mais devant laquelle il ne faut pas reculer. Le point de vue religieux n'a pas besoin d'être développé ici, mes honorables auditeurs en comprennent assez l'importance ; la méconnaître, serait réduire de fait l'homme à n'être qu'une variété du cadre zoologique et ravaler la plus noble profession au niveau de l'art vétérinaire. On montre son savoir par la précision du

diagnostic, par la hardiesse du traitement, mais un pronostic vrai et franchement prononcé est souvent un acte de conscience.

Une condition essentielle pour bien pronostiquer, c'est sans doute de bien diagnostiquer. De là, la nécessité d'une observation attentive et de connaissances étendues en pathologie ; sans cela, le médecin ne cesserait de se bercer de fausses espérances, ou de se frapper de terreurs déplacées; il ne s'élèverait guère que par son titre au-dessus de la moyenne région des clients qui prennent ses avis. Il lui faut donc, non seulement l'esprit observateur et du bon sens naturel, mais l'expérience que donne un champ d'observation suffisamment étendu. Jusqu'à ce qu'on soit arrivé là, une grande prudence dans le pronostic est de rigueur. Il ne faut pas oublier que le danger le plus sérieux ne s'accompagne pas toujours des symptômes les plus formidables; par contre, il faut se rappeler que l'on voit souvent la cessation des accidents alarmants être le prélude, non de l'amélioration, mais de la mort. Le médecin ne perdra pas de vue que, dans tous les cas qui s'offrent à lui, il y a la maladie et le malade; il y a, non seulement un cas pathologique dont il faut poser le diagnostic, mais un être animé dont il faut mesurer la force vitale; et s'il a toujours présent le double intérêt de sa propre renommée et de la vie d'autrui, il ne tombera pas facilement dans des pronostics précipités qui pourraient être fatals à tous les deux. Autant il importe d'être toujours décisif en prescrivant, autant, au moment d'exprimer son jugement, il est souvent indispensable de se réserver une porte de derrière.

Assurément, il est une foule de cas où le nom seul de la maladie est d'un poids immense pour le pronostic; ainsi, pouvoir déterminer si l'on a affaire à une phtisie commençante ou à un catarrhe chronique, c'est presque toujours prononcer sur l'issue de la maladie. Elle est jugée aussitôt que nommée. Mais la majorité des affections aiguës sort entièrement de cette catégorie, il n'en est aucune qui soit en elle-même absolument curable ou incurable; et l'annonce du résultat découle alors bien davantage de l'observation du sujet que de la détermination du mal. D'ailleurs, la question de la vie ou de la mort n'est pas la seule que l'art du pronostic ait à résoudre; la durée de la maladie, les accidents intercurrents qui peuvent la traverser, exerceront aussi, qu'elle doive ou non guérir, la sagacité du médecin. En général le nom d'une maladie en fournit si peu le pronostic tout fait, qu'il y a beaucoup de cas qui, même pour les médecins les plus clairvoyants, n'ont pas de nom, et ne peuvent se désigner que par de longues périphrases; et cependant il n'en est aucun qui ne doive donner lieu à un pronostic. L'expression infiniment peu scientifique que vous venez d'entendre, n'est que l'aveu de notre ignorance, mais la nature ne nous a pas révélé tous ses secrets, et il n'y a point de honte à l'avouer. Il faut reconnaître que le langage médical s'est déjà débarrassé de beaucoup de ces mots qui, tout en préjugeant les questions, les laissaient dans un vague complet, tel que malignité, putridité, etc., il est néanmoins à craindre que longtemps encore les médecins ne soient obligés d'employer des termes qui leur répugnent, mais qu'ils ne savent comment remplacer. Ainsi, pour dénommer

des accidents complexes, ils ont recours, tantôt à leur cause présumée, comme cachexies, accidents de l'âge critique, maladies d'accroissement, hystérie; tantôt à leurs effets les plus sensibles, tels que fièvre éphémère, marasme, etc. Le même embarras les suit dans le pronostic, et, dans une foule de cas, ils sont forcés de s'appuyer, bien plus sur le tact médical et sur les impressions qu'ils reçoivent de la contemplation générale du sujet que sur l'analyse raisonnée des symptômes.

La statistique, qui, du domaine de l'économie politique, a passé dans le champ de la médecine, a paru propre un moment à transformer une science conjecturale en science exacte. Il est incontestable que, si l'on possédait pour chaque maladie une statistique bien faite, où chacun de ses symptômes occuperait une place distincte dans ses rapports avec la terminaison, on obtiendrait par là pour le pronostic un degré de probabilité très rapproché de l'exactitude. Néanmoins, il ne faut pas se dissimuler que, pour étudier chaque symptôme isolé, surtout en vue de l'objet qui nous occupe, il faudrait pouvoir supposer toutes les autres circonstances exactement similaires. Ce serait le seul moyen de s'assurer que la différence des résultats est provenue de la variation de ce symptôme, et non d'une autre cause. Or, ceci est absolument impossible à réaliser; outre les circonstances de la maladie, qui varient presque à l'infini, il y a les circonstances du malade, qui varient plus encore. Je suppose, par exemple, avoir affaire à une pneumonie: la statistique me dira bien que celles du sommet sont plus graves que celles de la base, dans une proportion déterminée, cela veut dire que sur *X* des premières, il

y en a tant qui finissent bien, tant qui finissent mal; et que, sur *X* des secondes, les proportions sont différentes. C'est toujours bon à savoir, mais en m'en tenant à cette seule donnée, évidemment je ne sais rien encore de ce que je peux annoncer au malade sur l'issue de son mal à lui; je ne possède encore qu'un fait général dont il n'a nul souci, car il n'est rien d'égoïste comme les malades; ils verraient volontiers les meilleures règles violées, à condition de se tirer d'affaire. Puisque, dans les pneumonies du sommet, les uns guérissent, les autres meurent, la règle qu'on m'a donnée a donc ses exceptions; sais-je si mon malade sera dans l'exception ou dans la règle? Puis, qui m'assure que le cas symptomatiquement le plus grave ne pourra pas être amendé par l'excellence des conditions de force vitale où se trouve le sujet? Ou bien, qui me prouve que les circonstances pathologiques les plus bénignes ne seront pas aggravées par de mauvaises conditions physiologiques? Ne voit-on pas les scrofules, le scorbut, la syphilis, convertir en maladies graves et mêmes mortelles, les dérangements accidentels les plus légers? Les chances du mal peuvent donc être favorables, celles du sujet, contraires; et l'inverse.

Je l'avoue donc, tout en ayant une grande estime pour les travaux statistiques qui ont pour but l'histoire générale des maladies, je ne serais pas disposé à leur accorder trop de valeur au point de vue du pronostic, qui est toujours une affaire spéciale. Une description donnée par un livre s'attache à un type abstrait; elle est aussi simple et aussi claire que possible, puisqu'elle écarte nécessairement tout ce qui n'a pas trait à son but précis; un pronostic au lit du malade a pour objet

un être vivant, donné par le hasard, être qui, avant d'avoir la maladie dont il s'agit, avait son tempérament, sa vie propre, imprimant son cachet à sa santé et à sa maladie; et cette individualité ineffaçable doit exercer une influence prépondérante sur l'issue de l'événement.

(Puis vient l'exposé d'un certain nombre de circonstances susceptibles d'influer sur le pronostic. Cette partie du mémoire étant d'une nature trop spéciale pour pouvoir intéresser tous les lecteurs, nous la laissons de côté, et reproduisons ci-après les conclusions) :

..... La raison nous conduit à admettre que, dans la plupart des cas, l'impuissance des remèdes et l'incurabilité de la maladie doivent être en raison directe du temps que les accidents auront déjà duré. M'objecterait-on qu'il y a des maux qui s'usent, qu'il y en a d'autres, comme les scrofules, qui sont propres à un certain âge, et qui disparaissent à un âge plus avancé? Je répondrai que ces maladies sont probablement modifiées et même emportées par l'effort que fait la constitution à l'époque de la puberté, qu'elles éprouvent le bénéfice des efforts médicateurs de la nature. Mais dire qu'une maladie s'use avec le temps, c'est présenter une idée fausse; c'est encore ici un nouvel aveu de l'ignorance où nous sommes sur la réaction spontanée qui en a délivré l'organisme.

Je m'arrête ici et je me résume. Les jalons indicateurs qui nous conduisent à dénommer les maladies ne sont pas toujours ceux qui nous permettent d'annoncer l'issue des cas individuels. Si l'étude isolée d'un symptôme peut avoir une grande valeur comme moyen diagnostique,

c'est que, grâce aux progrès de l'anatomie pathologique, on sait presque toujours à quelle lésion le symptôme correspond. — Pour le pronostic, les symptômes isolés ont bien peu de valeur; leur ensemble seul peut baser un jugement solide sur l'événement à venir. Je n'en excepte que certains signes indicateurs de la mort prochaine, lesquels, quoique isolés, sont d'une valeur incontestable et presque infaillible.

En considérant la variété infinie de combinaisons qui peuvent se produire entre les symptômes appartenant aux divers appareils de l'économie, on reconnaît bientôt le peu d'utilité d'un travail qui consisterait à décomposer successivement chacune de ces combinaisons et à essayer de formuler un jugement sur elle. On ferait de la théorie à perte de vue, sans avancer en savoir réel.

En pratique, je reste convaincu qu'après avoir assuré son diagnostic par un examen minutieux des symptômes, les meilleures bases du pronostic se tireront toujours des circonstances inhérentes au malade lui-même, de son âge, de son sexe, des habitudes de sa vie antérieure, de la force vitale dont il dispose, de son état moral, en un mot de l'ensemble de sa constitution. On n'oubliera pas de tenir compte de l'effet des remèdes déjà administrés, de la température, de la saison et de l'habitation.

Enfin, le point du diagnostic étant acquis, on a souvent, par là même, le pronostic dans l'espèce; mais ce sont les circonstances ci-dessus énumérées qui donneront presque toujours le pronostic dans l'individu.

FRAGMENT TIRÉ DE LA BROCHURE

« LE CHRISTIANISME LIBÉRAL »

L'homme n'est pas destiné à comprendre le dernier mot de ce qui existe, autrement il serait égal à Dieu. Sa raison, comme sa faculté d'observer, ont des limites; il trouvera toujours, et il lui restera toujours à chercher. Je dis donc que l'homme a reçu communication, par un Livre antique, d'un ensemble de faits extraordinairement vraisemblables, bien liés entre eux, qui font cesser les doutes les plus poignants de son esprit, faits dont les uns ont des preuves matérielles, d'autres des preuves testimoniales, d'autres enfin des preuves d'induction morale; et il me semble que ces faits étant très heureux pour lui, très désirables pour le temps présent et pour la vie à venir, n'ayant pas le plus léger inconvénient, et portant les fruits les plus heureux partout où ils sont acceptés, il me semble qu'il y a une véritable folie à se buter contre quelques objections plus ou moins plausibles qu'on peut y faire, sans qu'on ait absolument rien de satisfaisant à mettre à leur place. Pourquoi s'achopper à ces difficultés puériles, qui n'ont pas arrêté les hommes les plus savants et les plus compétents? Pourquoi tourner le dos à ce qui est presque l'évidence, tout au moins un degré de vraisemblance qui équivaut à la certitude, en tout cas, beaucoup moins difficile à

comprendre que les idées hypothétiques que l'on propose, soi-disant au nom de la raison humaine, mais qui répugnent autant à la rectitude de nos esprits qu'aux besoins de nos cœurs? Et c'est pourtant là le troc que nous offre le christianisme libéral.

Le christianisme libéral se refuse au surnaturel, mais tout ce qui nous entoure, tout ce que nos yeux nous montrent est surnaturel, et ceux-là même qui le nient sont des preuves vivantes de sa réalité ! Mais l'habitude nous y a rendus insensibles. Toute une Académie de savants raisonnera gravement, qui sur l'astronomie, qui sur la physique, la géologie, ou la physiologie ; ces Messieurs savent beaucoup de choses, bonnes à savoir, ils savent surtout les erreurs de leurs devanciers, et, sous ce rapport, ils laisseront bien eux-mêmes quelque chose à dire à leurs successeurs. Supposons que la somme de leur savoir dépasse celle de leurs lacunes, toujours est-il que nul d'entre eux ne comprend le *comment* des choses dont il parle si bien. Ils constatent toujours, ils n'expliquent jamais. On sait la loi selon laquelle se meuvent les corps célestes dans l'espace, mais on ne sait pas comment s'est produit ce mouvement. On ne sait pas mieux ce qui fait battre le cœur, comment les sensations se transmettent au cerveau, et la volonté aux membres. Comprend-on les mystères de la germination, de la génération, de la conservation des espèces organiques, la marche du son, de la lumière, de l'électricité, les faits du magnétisme animal, et tant d'autres, qu'on se fatiguerait à énumérer, et qui se reproduisent à chaque instant dans la nature entière ? Mystère partout, et toujours !

Et c'est l'homme, témoin de tant de miracles, qui marchande à leur auteur le droit, le pouvoir d'en opérer, ou d'en faire opérer par ses agents, intermédiaires nécessaires entre lui qui est tout, et l'homme qui n'est presque rien! Et on le lui conteste, quand il s'agit, une fois pour toutes, dans le cours des siècles, de donner à l'homme, sa créature privilégiée, une religion, c'est-à-dire ce qui complète l'homme, ce qui explique son existence, précise ses devoirs et ses droits. Qui pourrait comprendre une religion sans communication avec Dieu! Et quel est le but de notre existence, s'il n'y a pas de religion? Les études de quelques philosophes peuvent les amener, d'abord à douter de ces communications, puis à les nier, ainsi, à déclarer qu'*il n'y a pas eu de religion révélée;* on ne leur conteste pas ce droit. Mais la conclusion de ces doutes, de ces négations, ne saurait être la création d'une religion nouvelle qui se passe du surnaturel. Ceci dépasse leur droit et on le leur conteste formellement. La conséquence ci-dessus soulignée conduit, très malheureusement, mais très logiquement, à une autre qui en découle, c'est qu'*il n'y a pas de Dieu.*

L'odieux de cette dernière proposition est tel, que l'on comprend très bien qu'une secte d'individus, aussi honnêtes gens qu'ils sont peu logiques, ait voulu y échapper, en inventant pour s'y réfugier, un système religieux à elle, où le miraculeux est omis, ainsi que toute révélation. Même, telle est leur horreur instinctive pour cet abîme au bord duquel ils sont arrivés, que le titre de déistes leur paraît une injure. Ils vont vous soutenir qu'ils sont mieux que cela, et ils tiennent prêt tout un discours pour établir qu'ils se ratta-

chent à cet envoyé qu'ils nient, qu'ils sont ses disciples sans croire en lui, et qu'ils l'aiment sans l'estimer.

Tel est le tissu de contradictions qui constitue la nouvelle école religieuse. Comme complément, il y faut ajouter la nécessité de déchirer les trois quarts des pages de la Bible, ce qui équivaut à jeter le livre entier au feu ; sans oublier toute sorte de mauvais soupçons sur les motifs qui peuvent engager des hommes à rester pasteurs quand ils n'ont plus la foi, comme s'il n'y avait pas cent moyens honnêtes de gagner sa vie. Si la médecine n'est pas vraie, à quoi bon conserver les médecins ?



